



HAL
open science

Le lis au Moyen Âge

Audrey Dominguez

► **To cite this version:**

| Audrey Dominguez. Le lis au Moyen Âge. Littératures. 2016. dumas-01622816

HAL Id: dumas-01622816

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01622816>

Submitted on 24 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Le lis au Moyen Âge

Dominguez Audrey

Sous la direction de : Madame Fleur Vigneron

UFR LLASIC

Département de Lettres

Master 2 Littératures recherche – 18 crédits

Année universitaire 2015-2016



Le lis au Moyen Âge

Dominguez Audrey

Sous la direction de : Madame Fleur Vigneron

UFR LLASIC

Département de Lettres

Master 2 Littératures recherche – 18 crédits

Année universitaire 2015-2016

DECLARATION

1. Ce travail est le fruit d'un travail personnel et constitue un document original.
2. Je sais que prétendre être l'auteur d'un travail écrit par une autre personne est une pratique sévèrement sanctionnée par la loi.
3. Personne d'autre que moi n'a le droit de faire valoir ce travail, en totalité ou en partie, comme le sien.
4. Les propos repris mot à mot à d'autres auteurs figurent entre guillemets (citations).
5. Les écrits sur lesquels je m'appuie dans ce mémoire sont systématiquement référencés selon un système de renvoi bibliographique clair et précis.

NOM : Dominique PRENOM : Audrey

DATE : 20 mai 2016 SIGNATURE : 

Sommaire

Introduction.....	6
Chapitre I – Définitions du lis : le mot à travers le temps, la chose au Moyen Âge.....	13
I. Approche lexicologique du substantif lis.....	13
I. 1. Étymologie.....	13
I. 2. Lis et autres graphies au Moyen Âge.....	13
I. 3. Lis et fleur de lis au Moyen Âge : définitions.....	14
I. 4. Les comparaisons et expressions ancrées dans la langue médiévale impliquant le terme lis	15
I. 5. Le terme lis aujourd'hui	16
II. Perception savante du lis au Moyen Âge.....	18
II. 1. Édition.....	19
II. 1. a. Édition du chapitre le lis dans le manuscrit 22531 :	22
II. 1. b. Références citées ou implicites	24
II. 1. c. Commentaire scientifique sur le texte de traduction de Jean Corbechon	28
II. 2. Perception du lis à travers différents domaines spécialisés	33
II. 2. a. Le lis et sa définition botanique au Moyen Âge	33
II. 2. b. Le lis comme plante à cultiver	36
II. 2. c. Le lis comme plante médicinale	38
II. 2. d. Le lis en cosmétique et parfumerie	40
II. 3 Quelques représentations iconographiques du lis, entre science et art.....	43
Chapitre II – Le lis dans la littérature.....	49
I. Le lis, une fleur de style.....	49
II. Le lis comme symbole de la Vierge et du Christ	61
III. Le lis, la fleur des chevaliers du Graal.....	69
IV. Le Roman de la fleur de lis ou la nécessité de figer un signe.....	73
V. Le Conte de Floire et Blanche fleur : reconnaître l'imaginaire du lis	81
Conclusion	85
Bibliographie	88
Table des illustrations	97
Annexe.....	98

Introduction

Le lis est une fleur qui fait partie de l'Histoire de la France. Nous le connaissons comme emblème de la monarchie française. Nous avons entendu parler de lui lors des leçons d'histoire à propos des victoires de Clovis et de la formation de ce qui sera, plus tard, la France. Cependant, nous avons souvent peu de notions sur cette plante qui a prêté son nom à un symbole national dont la représentation simplifiée par trois pétales renvoie finalement plus à l'iris.

L'association du lis et de la monarchie occulte ses autres symboles et ses autres fonctions au fil des siècles. Le lis a beaucoup été étudié par des historiens, tels que Michel Pastoureau ou bien Anne Lombard-Jourdan¹, qui se sont penchés sur sa fonction héraldique et sur la présence du motif de la fleur de lis sur les vêtements, les écus ou les pièces de monnaie. Les légendes de Clovis, l'emblème des trois fleurs de lis de Charles V en hommage à la Trinité, et encore plus tard les rois en perruque au costume de sacre fleurdelisé ont déjà été beaucoup décrits, commentés et analysés. Tout ce qui lierait le lis de près ou de loin à la monarchie a été traité en profondeur. Toutefois, cela ne signifie pas que le lis soit un sujet épuisé et ne puisse pas inspirer d'autres éléments de réflexions.

Bien au contraire, le lis attire à nouveau l'attention aujourd'hui grâce à l'écologie et aux nouveaux mouvements de pensées qui tendent à mettre, ou remettre, en valeur l'utilité et la beauté des plantes. Les yeux des citoyens concernés par leur propre bien-être et le bien-être de leur planète se tournent vers les plantes, afin de trouver d'autres façons de vivre, de se nourrir, de se soigner. La phytothérapie propose une alternative médicinale moins violente que les produits pharmaceutiques habituels. Ce recours aux plantes rappellerait l'usage médiéval des herbes et autres végétaux, nommés *simples*, pour pouvoir guérir une blessure, une infection ou un quelconque type de maladie. De nombreux ouvrages adressés au grand public ont été publiés récemment en expliquant quelques remèdes de grand-mère, les effets de certaines plantes sur l'organisme, voire quelques recettes de produits de beauté organiques. Ces ouvrages constituent le plus souvent des notes synthétiques, tirées d'autres textes sans effort d'analyse et parfois même sans indications bibliographiques. Le travail de première main vraisemblablement peu manifeste dans ces ouvrages invite alors à une investigation plus complète et plus précise sur les plantes mentionnées, et notamment le lis.

Dès lors, il est plus légitime de présenter une étude sur le lis, comme une plante du présent et du passé, un symbole aux multiples facettes qui mérite d'être plus amplement discuté.

1

Michel Pastoureau a écrit l'article «Une fleur pour le roi. Jalons pour une histoire de la fleur de lis au Moyen Âge», *FLORE ET JARDINS. USAGES, SAVOIRS ET REPRESENTATIONS DU MONDE VÉGÉTAL AU MOYEN AGE*, études réunies et publiées par P.-G. Girault, Paris, Le Léopard d'or, 1997, p.118 et Anne Lombard-Jourdan *Fleur de lis et Oriflamme. Signes célestes du royaume de France*, Paris, Presses du CNRS, 1991, 319p.

Les pages qui suivent essaient d'aborder le lis grâce à une enquête sur différents aspects de la plante encore peu évoqués et d'ouvrir des sujets d'analyses et de réflexions. Cette enquête se limite à l'époque médiévale amplement située du V^e au XV^e siècle, ce qui permet d'inclure notamment les *Étymologies* d'Isidore de Séville datant du VII^e s, et de garder à l'esprit l'avènement de Clovis. Ce point historique a probablement été l'un des éléments qui a contribué à l'établissement de la fleur de lis dans la société médiévale, dans ses mœurs et ses représentations. Il aurait alors aidé à l'accroissement de l'imaginaire du lis, ce qui dépasserait l'unique fonction héraldique. Choisir une période aussi longue, comme Michel Sot dans l'*Histoire culturelle de la France*², aide à mieux saisir l'évolution de l'image et des emplois réels du lis. Cette évolution est considérée suivant des domaines ou des points de vue particuliers, que ce soit par rapport à l'usage et la forme du mot *lis* dans la langue, aux rôles et aux intérêts que la plante prend en fonction des changements de mentalité, ou encore de son traitement dans la littérature.

L'enquête sur le lis et sur son évolution paraît alors complexe et fait surgir de nombreuses interrogations, car elle propose de suivre des pistes variées et relativement inconnues. Cette recherche se fonde sur deux sortes de sources : les ouvrages datant du Moyen Âge et les témoignages et réflexions scientifiques récents. En plus de cela, il faut noter que les sources médiévales ne sont pas toujours faciles d'accès, malgré le grand nombre d'éditions disponibles en librairie, en bibliothèque ou encore sur des sites en ligne fiables. Le rassemblement de textes évoquant le lis dépend donc de cette condition d'accessibilité, mais aussi des références découvertes durant le développement des recherches.

L'ouvrage de Fleur Vigneron intitulé *Les Saisons dans la poésie française des XIV^e et XV^e siècles* fournit des occurrences du mot *lis* dans la littérature, et particulièrement dans la poésie. La lecture de son chapitre « La Flore d'ornement »³ a désigné des auteurs comme Guillaume de Machaut et Jean Froissart dont les dits ne sont clairement pas à exclure de l'étude sur le lis. En effet, il semble que leur poésie, aussi inspirée et courtoise soient-elles, fasse appel à des écrits plus scientifiques et à des connaissances issues d'encyclopédies. Ce procédé reflète un concept du lis plus large que l'imaginaire purement poétique et littéraire⁴. L'ouvrage de Fleur Vigneron a également fourni une liste bibliographique, d'œuvres littéraires ou critiques qui ont grandement

2 SOT (Michel), BOUDET (Jean-Patrice) et GUERREAU-JALABERT (Anita), *Histoire culturelle de la France – 1. Le Moyen Âge*, sous la direction de Jean-Pierre Rioux, Jean-François Sirinelli et Michel Sot, Paris, Seuil, 1997, p.13,

3 « La Flore d'ornement », VIGNERON (Fleur), *Les Saisons dans la poésie française des XIV^e et XV^e siècles*, Paris, Champion, 2002, p.215-248

4 Le terme «littéraire» sera employé dans sa signification actuelle. Il désigne les ouvrages considérés aujourd'hui comme faisant partie de l'art de la littérature et renvoyant à des genres tels que le roman, la poésie ou encore le théâtre.

contribué à l'apport de connaissances et de réflexions sur de multiples caractéristiques du lis.

En plus des références littéraires empruntées aux *Saisons dans la poésie française des XIV^e et XV^e siècles*, l'anthologie de Philippe Walter⁵ a été d'une aide appréciable en offrant de nombreux extraits de textes médiévaux, mais aussi des indications bibliographiques fondamentales. Ce deuxième apport de références a permis d'étoffer la liste d'ouvrages littéraires susceptibles d'être utiles à cette enquête sur le lis. Quelques uns de ces ouvrages traitent du lis ou l'évoquent simplement dans des cadres et des contextes variés. Le lis peut apparaître dans les poèmes allégoriques tels que les dits de Jean Froissart, dans les romans pour parler des femmes, de la Vierge ou encore des chevaliers. Il apparaît dans des textes aux formes diverses : romanesques, poétiques ou encore théâtraux, en vers ou en prose. Cela permet la constitution d'un corpus varié qui apporte des éléments diversifiés à sonder.

Toutefois, ce parcours est susceptible de posséder quelques lacunes. La recherche du mot *lis* en tant que plante, avec cette graphie ou une autre, demande beaucoup de temps et beaucoup d'attention. Ce mot, s'il est simplement utilisé comme comparant ou plus généralement glissé dans une phrase sans être le thème principal, peut échapper au regard du lecteur par inadvertance. Ces trois petites lettres deviennent invisibles lors des lectures rapides ou sont confondues avec le verbe *lire* conjugué à la première ou deuxième personne du singulier au présent de l'indicatif. Le travail de recherches occasionne alors des erreurs d'inattention qui sont à éviter, ou du moins, à limiter.

Pour cela, les outils informatiques simplifient parfois la recherche du substantif *lis* pour les textes mis en ligne. Les logiciels de traitement de texte ou encore des navigateurs web tels que Mozilla proposent un outil de recherches qui trouve les caractères que l'on désire dans un texte virtualisé, *lis* ou *lys* dans ce cas, et d'atteindre directement les passages qui intéresseraient. Cette simplification et cette accélération des méthodes de recherches possibles grâce aux technologies du XXI^e siècle permettent à cette enquête sur le lis de déployer des pistes qui n'auraient pas été accessibles par le passé ou qui auraient requis un travail plus long et pénible. En cela, cette enquête montre une nouvelle particularité, voire un avantage dans les recherches bien qu'il faille se méfier de l'automatisation de certaines tâches.

Le défaut capital de cet outil est de sélectionner directement d'autres mots que le lis parce qu'ils contiennent les caractères bien ordonnés demandés. Par exemple, lorsque l'on recherche les caractères *lis*, l'outil peut présenter des termes tels que *église*, *plis* ou encore *jolis*. Ainsi, il arrive que l'outil indique un résultat positif en annonçant que les caractères ont bien été trouvés dans le texte mais, à y regarder de plus près, ces caractères n'ont rien en commun avec le lis en tant que

⁵ WALTER (Philippe), *Naissance de la littérature française IX^e-XV^e siècle. Anthologie*, Grenoble, ELLUG, 1993, 254p.

plante. Cet outil peut donc offrir une aide comme produire un désagrément et une perte de temps. Il serait à concevoir comme un moyen, une étape potentiellement efficace, mais il ne conclut pas les recherches : il n'indique que des directions qu'il est avisé de suivre ou non. Quand cet outil découvre le mot *lis* qui, après contrôle, désigne bien la plante, ou juste la fleur, une nouvelle étape s'établit : la vérification dans des éditions scientifiques décelées sur des sites internet fiables tels que Gallica, mais surtout dans des ouvrages matériels dont les textes ont été vérifiés par des spécialistes avant d'être rendus publics. Ces ouvrages serviront finalement de références bibliographiques pour cette enquête.

La recherche traditionnelle à travers une lecture longue et lente permet parfois de repérer des passages moins connus mais très fructueux qui amènent de nouveaux savoirs et qui font émerger de nouvelles questions sur le *lis*. Cette recherche plus traditionnelle, sans recours véritable à l'ordinateur ou au réseau Internet, prend son origine dans les dictionnaires étymologiques ou spécialisés du Moyen Âge qui nomment parfois quelques œuvres, ou encore dans les ouvrages critiques composées par des chercheurs scientifiques.

Les références médiévales réunies au cours des recherches sont essentiellement en ancien français, car cette langue nous intéresse pour l'étude du terme *lis* et de ses représentations. Toutefois, cela ne rend pas compte de la réalité littéraire du Moyen Âge, période durant laquelle les textes latins prédominent. A cause de ce dernier facteur linguistique et culturel, le corpus contient des références médiévales latines trop importantes pour être écartées et ignorées dans cette enquête. De plus, l'usage d'ouvrages en latin se justifie par le fait que certains textes sont plus accessibles dans leur version originale latine que dans leur traduction en moyen français. De même, on fera parfois appel à des traductions en français moderne si le texte original, en latin ou en ancien français, est difficile d'accès. Pour des raisons pratiques, nous sommes en effet parfois contrainte à des concessions sur la version choisie pour lire tel ou tel texte.

En plus des recherches d'œuvres médiévales, une partie de cette enquête a essayé de regrouper des ouvrages critiques traitant de littérature, médiévale ou générale. Ces ouvrages guident la lecture et l'analyse des œuvres médiévales contenant les termes *lis*, voire *lys* ou *fleur de lis* qui ne sont pas toujours synonymes. La difficulté à définir le mot *lis* est due aux diverses connotations du terme, mais aussi à la rareté des informations sur le *lis* et au manque d'ouvrages réservés uniquement à ce sujet. C'est pourquoi il a fallu élargir le cercle des recherches et l'ouvrir sur des documents relatifs aux fleurs et aux jardins au cours de l'histoire, travaux qui abordent la période médiévale, mais en la dépassant largement. Certains de ces écrits peuvent évoquer le *lis*, ou du moins, décrire des conditions sur le traitement des plantes et des fleurs. Cela permet quelques déductions à propos

d'une ou plusieurs possibles conceptions du lis en fonction des différents contextes culturels et historiques.

Enfin, grâce à toutes ces références, il a été possible de trouver des lieux réels dans lesquels le lis poussait, le plus souvent au sein des jardins des monastères et dans quelques jardins bourgeois à partir du XIV^e siècle à ce que laisse croire le *Mesnager de Paris*⁶. En dehors de la réalité physique, il apparaît dans des domaines plus abstraits comme dans la littérature, dans la poésie profane fêtant la beauté d'une fleur ou d'une femme, glorifiant certaines valeurs et symboles suivant les textes. On le trouve aussi comme un motif récurrent dans les arts visuels et l'architecture, sculpté dans les églises, assimilable à l'iris, comme Ana-Maria Quiñones⁷ le montre si bien.

Après avoir rassemblé un bon nombre d'éléments, vient le temps d'organiser les connaissances, de clarifier l'enquête en s'efforçant d'exposer les pistes principales de recherche et de proposer quelques commentaires ou suppositions. Ces pistes sont propres aux résultats influencés par de multiples facteurs énoncés plus haut. Elles se croisent et se font écho ; il semble que des liens entre elles soient inséparables. Séparer la définition botanique et scientifique et les usages concrets des différents symboles s'avère alors plutôt risqué, puisque, vraisemblablement, les usages du mot *lis* et ses représentations se nourrissent entre eux. La mise en place de chapitres est nécessaire à la clarté de ce compte-rendu, mais cela force une catégorisation, un découpage qui est défavorable à la définition du lis. Nous tenterons alors d'insister le plus fréquemment possible sur les liens profonds entre chaque domaine dans chaque chapitre pour atténuer cet effet de division.

Le premier chapitre introduit quelques réflexions pour situer l'origine du mot *lis*, puis tracer son évolution et ses usages du latin jusqu'au français moderne en mettant l'accent sur l'ancien français qui présente des graphies encore en usage actuellement. Ce chapitre permet de comparer les graphies *lis* et *lys* et d'amener quelques interrogations sur l'histoire de la langue en général. Il insiste sur la formation et les sens de *fleur de lis*, locution souvent croisée dans la littérature ou dans les textes d'histoire. Le but de ce point est d'établir l'étymologie et la définition du substantif, puis d'expliquer les multiples domaines dans lesquels le *lis* peut, ou pouvait, s'employer.

La seconde partie de ce chapitre vise à comprendre à quelles plantes renvoient le mot *lis*, à enquêter sur la chose derrière le mot, uniquement durant le Moyen Âge. Pour ce faire, nous utilisons d'abord une définition encyclopédique issue de la version en ancien français de Jean Corbechon du *De Proprietatibus rerum* de Barthélémy l'Anglais, qui comporte un chapitre sur le lis.

⁶ *LE MESNAGIER DE PARIS*, éd G. E. Brereton et J. M. Ferrier, traduction et notes de K. Ueltschi, Paris, Le Livre de Poche, 1994, p.424 (Lettres gothiques)

⁷ QUIÑONES (Ana-Maria), *Symboles végétaux. La flore sculptée dans l'art médiéval*, Paris, Desclée de Brouwer, 1995, 295 p.

Cette œuvre connaît un engouement important au Moyen Âge⁸ ; c'est pourquoi nous avons édité un passage de cet ouvrage qui mérite d'être présenté au lecteur qui peut ainsi suivre au plus près les commentaires élaborés à partir de cette source. Cette tentative d'édition ne souhaite en rien aller à l'encontre du projet d'édition du livre XVII du *De Proprietatibus rerum* en cours. En revanche, ce travail est utile pour notre recherche, car le texte original n'est accessible que dans les manuscrits et que le chapitre sur le lis est un document fondamental dans les analyses pour notre travail. A cela, il faut ajouter que cet exercice d'édition a permis de faire l'expérience de la réalité du texte médiéval à travers la confrontation à un manuscrit⁹, dont l'accès a été facilité par la numérisation et la mise en ligne, et de s'approcher au plus près d'un texte aux propos intrigants mais aussi d'une image présentant un état d'un livre, d'une graphie, d'un monde littéraire. Cette activité a aussi offert la possibilité de découvrir un travail dans le cadre de la recherche telles que la transcription et la mise en forme d'une édition. En plus de cela, ce chapitre permet d'amener des commentaires pour comprendre la science médiévale, ses sources, son vocabulaire et sa vulgarisation. Il permet aussi de constituer un retour sur l'utilisation de la langue, sur la formation d'un discours logique et la mise en place d'un raisonnement capable de faire autorité. Ce travail sur la langue et même sur la pratique d'une rhétorique particulière vient interroger le genre encyclopédique.

Après la définition de Barthélémy l'Anglais éditée et les commentaires apportés, le chapitre se consacre plus largement à la plante du lis au Moyen Âge selon la science grâce aux traités botaniques et encyclopédiques de cette période. Les analyses de ces ouvrages fournissent des informations importantes sur l'utilisation du lis. Nous parlerons du domaine botanique, soit de la description scientifique de la fleur et de ses variétés, puis du domaine agricole, soit des conditions pour la cultiver. Nous traiterons ensuite des vertus médicales de la plante, puis de certaines préparations que nous qualifierons de cosmétiques. Ce dernier terme paraît inadapté et anachronique pour la période médiévale, mais il nous permet de faciliter la catégorisation des produits fabriqués avec le lis pour les soins du corps qui relèvent plus de la beauté que de la médecine curative. Suite à cela, nous essaierons de mieux comprendre quelques illustrations du lis présentes dans des ouvrages qui mettent en lumière certaines caractéristiques botaniques de la fleur.

Les informations apportées donnent alors des descriptions plus précises du lis selon le regard

⁸ Bernard Ribémont a produit une traduction moderne de ce texte et s'est longuement penché sur le genre encyclopédique et l'œuvre de Barthélémy l'Anglais dans plusieurs ses ouvrages :

- BARTHÉLÉMY L'ANGLAIS, *Le Livre des propriétés des choses. Une encyclopédie au XIV^e siècle*, traduit par Bernard Ribémont, Paris, Stock, 1999, 308 p.

- RIBÉMONT (Bernard), *De Natura Rerum. Études sur les encyclopédies médiévales*, Orléans, Paradigme, 1995, 472 p.

- RIBÉMONT (Bernard), *Les Origines des encyclopédies médiévales. D'Isidore de Séville aux carolingiens*, Paris, Honoré Champion, 2001, 353 p.

⁹ Le manuscrit est accessible à l'adresse suivante :

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b9059286p/f595.image.r=manuscrit%2022531.langFR>>

médiéval, ce qui tend à rapprocher la plante d'une espèce actuellement connue. Il est ainsi possible d'identifier plus clairement le lis au Moyen Âge, de lui attribuer une ou plusieurs espèces, des images physiques ou de voir certains rapports avec ses valeurs symboliques. De plus, cette étude forme des hypothèses sur la conception des différents domaines abordés : les réflexions sur le lis dans les traités ou les encyclopédies servent à mieux comprendre la botanique, l'agriculture, les savoirs médicaux et l'utilisation des produits cosmétiques de l'époque.

Le deuxième chapitre traite ensuite du lis et de ses apparitions dans les textes littéraires médiévaux. Il examine les usages du lis dans des textes au style peut-être plus perfectionné que certains ouvrages botaniques. Le lis, paraissant dans des textes littéraires, renvoie à la plante dans le jardin, à la femme dans la cour, à la Vierge ou à Jésus Christ dans la Bible, au chevalier en quête, ce qui montre ainsi que le lis et sa fleur peuvent constituer un motif important dans les descriptions, mais aussi dans le cœur d'une intrigue ou dans une inspiration poétique. Cette plante semble chargée d'une fonction symbolique forte, en plus d'avoir une apparence et une odeur remarquablement attirantes. Les symboles du lis dépendent des auteurs et du sujet du texte, mais nous distinguons déjà quelques traits ou vertus comme la blancheur, la beauté, la pureté et la chasteté. Il serait alors intéressant d'évaluer la relation entre ces symboles et les descriptions effectuées par les botanistes, les scientifiques et les compilateurs encyclopédistes. Ces études littéraires aiderait à mieux cerner les symboles du lis et leurs évolutions, qui constituent un intérêt quasiment constant pour l'homme.

Cette enquête sur le lis tente d'effacer quelques doutes ou quelques préjugés à son sujet, et vise à apporter quelques nouvelles hypothèses en présentant des aspects qui n'ont pas été relevés et analysés, ou très peu. Il ne s'agit pas d'un compte-rendu exhaustif et précis répondant complètement à la question du lis en général, ou dans le cadre médiéval. Il s'agirait plutôt d'introduire, avec le plus de rigueur et de soin possible, quelques réflexions sur une image dont une partie de l'histoire est restée dans l'ombre.

Chapitre I – Définitions du lis : le mot à travers le temps, la chose au Moyen Âge

I. Approche lexicologique du substantif *lis*

Il existe peu de mots en français moderne avec une double orthographe telle que le substantif masculin *lis*, ou *lys*. Cela éveille une forme de curiosité qui fait surgir des interrogations pour expliquer ce phénomène.

L'étude qui suit se fonde majoritairement sur des dictionnaires étymologiques reportant des occurrences des termes *lis* ou *lys* extraites d'ouvrages littéraires ou non. Il faut préciser qu'ils donnent un aperçu assez limité de ce que pouvait être le mot durant le Moyen Âge, car ils ne peuvent pas saisir complètement la réalité linguistique de cette époque avec toutes ses subtilités orales et ses variations dans les dialectes. Toutefois, ces dictionnaires permettent d'établir des lignes directrices primordiales dans l'analyse du terme.

Dans un premier temps, ce chapitre traite des origines latines du *lis*. Il aborde ensuite la formation de ce terme en ancien français. Il insiste sur les mots dérivés et les expressions produites à partir du nom *lis*. Puis, en dernier lieu, ce premier point constitue un bilan sur les emplois et sens du mot qui perdurent après le Moyen Âge jusqu'à nos jours.

I.1. Étymologie

Lis vient du nom neutre *lilium*, *lilii*¹⁰. Le terme latin est présent dans les écrits de Virgile, d'Ovide ou encore de Pline¹¹, ce qui prouve que les savants et les poètes avaient déjà un certain intérêt pour le lis.

On remarque que la dernière syllabe de *lilium* a disparu en ancien français et aussi que le genre du substantif est passé du neutre au masculin. Ce changement de genre est explicable par le modèle de déclinaison de *lilium*, puisqu'il s'agit de la deuxième déclinaison neutre dérivée de la deuxième déclinaison qui s'applique sur un très grand nombre de noms masculins. Dès lors, l'ancien français, n'ayant pas de genre neutre, a logiquement associé *lis* au genre masculin.

I. 2. *Lis* et autres graphies au Moyen Âge

On trouve encore la forme latine *lilium* durant le Moyen Âge dans des ouvrages tels que les

¹⁰

« *Lilium*, *lilie* » FEW [en ligne]
< <https://apps.atilf.fr/lecteurFEW/index.php/page/lire/e/158129> >

¹¹

"*Lis*, *lys*", *Trésor de la langue française informatisé*, [en ligne]
< <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=2924596785;> >

Étymologies (VII^e siècle) de l'évêque Isidore de Séville¹² et dans d'autres ouvrages plus spécialisés dans la botanique ou encore le *Capitulaire de Villis* (795), rédigé à la demande de Charlemagne. Ce texte est indiqué par Pierre Lieutaghi dans *Jardins des savoirs, jardins d'histoire*¹³ qui présente les jardins, la médecine des simples et de multiples plantes comme le lis. Le botaniste répertorie également deux graphies, *lis* et *lys* et la forme *lilion*¹⁴.

La graphie du mot *lis* apparaît au XII^e siècle dans une version du *Roman de Thèbes* qui date de 1150¹⁵. *Le Trésor de la Langue Française* informe que la graphie *lis* proviendrait de la forme plurielle de *lil*, soit *lils*. Cette dernière forme plurielle aurait perdu son second *l*. Ensuite, *lis* se serait substitué à la forme du singulier. La forme *lis* servait donc à tous les cas, cas sujet et cas régime, aussi bien pour le singulier que pour le pluriel.

La graphie *lys* est attestée plus tard, au XIV^e siècle selon l'ouvrage de Nina Catach¹⁶. *Lys* est un choix du copiste qui peut écrire le phonème [i] avec un *i* ou avec un *y*. Ce choix est arbitraire, mais il se peut que, par goût de la calligraphie, le copiste décide de jouer avec les lettres et leurs boucles et de former une sorte d'harmonie entre la boucle haute du *l* et la boucle basse du *y*.

Pour ce qui est de *lilion*, on peut assurer que cette forme est aujourd'hui oubliée et ignorée des dictionnaires d'ancien français. Sa date d'attestation est alors difficile à fixer, mais on peut dire que la forme était déjà présente au XIII^e siècle, puisqu'on le trouve dans une version du *Livre des simples médecines* de Platéarius¹⁷. *Lilion* possède des sonorités relativement proches de *lilium*, mais on ne peut pas dire que cette graphie soit une évolution du terme latin. Cette forme a, en tout cas, disparu du français moderne.

I. 3. *Lis* et fleur de *lis* au Moyen Âge : définitions

Lis et fleur de *lis* semblent facile à distinguer de prime abord : le nom se rapporte à la plante entière tandis que le syntagme ne s'applique qu'à un seul élément de cette plante. Cela dit, il arrive que *lis* renvoie uniquement à la fleur, surtout lorsqu'il apparaît dans les comparaisons telles que

¹² ISIDORE DE SEVILLE, *Étymologies, livre XVII, De l'agriculture*, éd. J. André, Paris, Les Belles Lettres, 1981, p.168-169

¹³ LIEUTAGHI (Pierre), *Jardins des savoirs, jardin d'histoire*, Salagon-Mane, Les Alpes de lumière, 110-111, 1992, p.19

¹⁴ *Ibid.*, p.100

Les italiques mettent en avant les différentes graphies.

¹⁵ "Lis, lys", *Trésor de la langue française informatisé*, [en ligne] <<http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3927301920;> >

¹⁶ CATACH (Nina), *Dictionnaire historique de l'orthographe française*, Paris, Larousse, 1995, p.631

¹⁷ MATTHAEUS PLATÉARIUS, *Le Livre des simples médecines*, éd. par Paul Dorveaux, trad. française du *Liber de simplici medicina dictus Circa instans* de Platéarius tiré d'un manuscrit du XIII^e siècle (Ms. 3113 de la Bibliothèque Ste Geneviève de Paris), Paris, Société française de l'histoire de la médecine, 1913, 255 p.

«Blanche comme lis»¹⁸ dont la couleur renvoie à la partie florale, et plus exactement aux pétales pour généralement souligner la blancheur du teint d'une femme ou d'une jeune fille. On remarque que *lis* est associé de suite à la blancheur par le *Dictionnaire du Moyen Français*. Le blanc pour le lis n'a pas besoin d'être précisé à la différence du lis rouge sauvage, ou lis des montagnes, nommé *lis martagon*, qui est une sorte de rouge orangé. On peut donc proposer deux sens pour le terme *lis* : il s'agit d'abord de désigner une plante, puis, par métonymie, on passe à une acception qui se concentre sur la fleur produite par cette plante.

Nous nous demandons aussi si *fleur de lis* est simplement un syntagme en ancien français ou s'il s'agit d'un nom composé. En effet, le *Dictionnaire du Moyen Français*, en plus de l'article sur le nom *lis*, propose une entrée à *fleur-de-lis*, ce qui signifie qu'on peut considérer, au moins dans certaines occurrences, qu'on a affaire à un nom composé. Quant on lit ce dernier article, on constate des emplois particuliers, il n'est pas question de la fleur de lis en tant que végétal mais en tant que forme schématisée. Il peut s'agir d'un emblème, d'une «pâtisserie», ou encore une «flétrissure de la marque au fer rouge», qui ne paraît qu'au XVI^e siècle. Le complément du Godefroy¹⁹ signale que la *fleur de lis* peut être un « gâteau sucré, découpé en manière de fleur de lis ». Le DMF²⁰ répertorie également l'acception emblématique dans l'article *lis*, ce qui crée une ambiguïté, mais il est possible de trancher en faveur du nom composé lorsqu'il est question de l'emblème et du syntagme pour désigner les personnes royales, car le terme se rapporte alors plus au symbole de la fleur qu'à la fleur même.

Le nom composé *fleur de lis* a également fait naître par dérivation le verbe *fleurdeliser* ou *fleurdelyser*, qui signifie « orner du motif de la fleur de lis », souvent utilisé sous la forme d'un participe passé à fonction adjectivale pour décrire des vêtements royaux, des drapeaux ou encore certains ornements qui encadrent les textes manuscrits. En outre, *fleurdeliser* signifie « marquer des criminels au fer rouge »²¹.

I. 4. Les comparaisons et expressions ancrées dans la langue médiévale impliquant le terme *lis*

Comme signalé plus haut, le *lis*, et même la *flor de lis*, peuvent servir de comparant pour

¹⁸ STEFANO (Giuseppe di), *Dictionnaire des locutions en moyen français*, Montréal, CERES, 1991, p. 502
Cette citation serait extraite d'un des poèmes de Guillaume de Machaut.

¹⁹ < <http://micmap.org/dicfro/search/complement-godefroy/fleurdelis> >

²⁰ < <http://atilf.atilf.fr/scripts/dmfX.exe?>

LEM=lis;XMODE=STELLA;FERMER;;AFFICHAGE=0;MENU=menu_dmf;;ISIS=isis_dmf2012.txt;OUVRIR_M
ENU=2;s=s153f3338;LANGUE=FR; >

²¹ *Trésor de la langue française informatisé*,

[en ligne] : < <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=133705425;> >

désigner la blancheur du teint, comme l'article *lis* dans l'*Altfranzösisches Wörterbuch*²² l'énumère longuement. La blancheur des pétales du lis propose alors un idéal de beauté féminine insistant sur la peau ou le visage. La comparaison est souvent accompagnée par le rouge de la rose : *Vermeille ert comme rose, blanche com flours de lis*²³. Les femmes doivent exposer un visage plus blanc, sinon aussi blanc que la fleur de lis : *plus ot (la pucele) que n'est la flors de lis, cler et blanc le front et le vis*²⁴. Cette comparaison est assez fréquente dans la littérature, au sens actuel du terme, et plus particulièrement dans la poésie. Il serait intéressant d'étudier cette image, de comprendre sa portée dans un texte et les vertus et les symboles qu'elle peut connoter, comme la beauté, la pureté, la virginité et la chasteté.

En plus d'individus mortels et profanes, la *fleur de lis* peut être une périphrase désignant le Christ, à partir du X^e siècle²⁵, puis la Vierge comme il est précisé dans l'article *lis* dans le *DMF*, ce qui montre à nouveau la valeur prestigieuse, presque sacrée, qui était accordée à cette plante lorsqu'elle est parée de pétales blancs.

Poésie et religion mises à part, les expressions ou comparaisons produites à partir de *lis* appartiennent souvent au vocabulaire héraldique. Ces expressions renvoient aux meubles, aux armoiries exhibant le motif de la fleur de lis ou directement aux personnes des familles royales. Ainsi *être des fleurs de lys* veut dire «appartenir à la famille royale », et *siéger parmi les fleurs de lis* « faire partie de la cour du roi». Par métonymie, «ceux qui ont pour attribut le meuble de la fleur de lis» seraient devenus *fleurs de lis* et auraient adopté les qualités et symboles du végétal.

I. 5. Le terme *lis* aujourd'hui

Aujourd'hui, la graphie *lis* se trouve dans les dictionnaires tel que le micro Robert²⁶ pour un public large. Toutefois, la graphie *lys* a aussi intégré la langue française, favorisée par le contexte historique et le rayonnement de la monarchie si bien que cette graphie est acceptée dans les dictionnaires et occasionne un renvoi à l'article *lis*.

La prononciation du *s* final serait, selon Nina Catach, un moyen admis par l'Académie française pour différencier le substantif du verbe *lire* conjugué au deux premières personnes du

²² TOBLER (Adolf) et LOMMATZSCH (Erhard) *Altfranzösisches Wörterbuch*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag GMBH, 1952-1976, vol. 5, p.512-513

²³ STEFANO (Giuseppe di), *op.cit.*, p. 502
Cette citation serait extraite de *Berte aus grans piés*.

²⁴ TOBLER (Adolf) et LOMMATZSCH (Erhard) *Altfranzösisches Wörterbuch*, *op.cit.*, p.512-513
Cette citation serait extraite d'*Erec et Énide*.

²⁵ *DICTIONNAIRE DU MOYEN ÂGE*, dir. Claude Gauvard, Alain de Libera, Michel Zink, Paris, Presses universitaires de France, 2004, p. 859

²⁶ *LE MICRO ROBERT:DICTIONNAIRE D'APPRENTISSAGE DE LA LANGUE FRANÇAISE*, dir. par Alain Rey, Paris, Le Robert, 2008, p.771

présent et d'autres termes où le *s* final ne se prononce pas comme *lie* et *lit*. Toutefois, cela implique une certaine confusion avec les autres homonymes, tels que l'adjectif *lisse* et le substantif *lice* désignant une «chienne» ou une «arène».

On peut penser que la graphie *lys* obéit au même but, soit différencier les mots. Néanmoins, le choix de cette graphie et son affirmation au cours des siècles sont surtout dues aux connotations développées par le *y* qui est associé à un idéal élégant, noble et ancien souvent lié à la monarchie absolue française. Nina Catach compare *lis/lys* à *roi/roy* et *reine/reyne* qui sont aussi des variantes graphiques qui peuvent présenter les mêmes connotations. La graphie avec le *y* a donc été très utilisée durant l'ancien régime ou les périodes durant lesquelles le royalisme avait une forte importance.

On retrouve aujourd'hui dans la définition du mot *lis* un point plus ou moins détaillé sur l'aspect botanique de la plante. Il est possible d'entrevoir des nuances entre les sortes de lis. Le *lis martagon* est encore cité dans les dictionnaires du *Littré*²⁷ ou du *Logos*²⁸ et montre encore une distinction forte entre le lis blanc et le lis rouge. Le *Logos* spécifie que le *lis martagon*, ou lis des montagnes, a des «fleurs pourpres tigrées» et que la plante est cultivée en jardin. Il spécifie aussi d'autres sortes de lis comme le *lis de Chine*, à fleurs rouges. On apprend que le lis peut désigner d'autres fleurs, comme le *lis jaune* ou le *lis de Saint Jacques* qui a pour nom usuel l'hémérocalle jaune.

D'autres dictionnaires indiquent que le lis ne renvoie pas forcément à une espèce en particulier. Le lis peut désigner d'autres plantes aux fleurs blanches, entre le XVI^e et le XIX^e siècle, comme le *Dictionnaire historique de la langue française*²⁹ et le *Trésor de la langue française* le remarquent. Le *lis d'étang*, ou *lis d'eau*, est employé pour désigner le nénuphar. *Lis* est alors accompagné d'un complément du nom qui aide à deviner la plante aux pétales immaculés qui se cache derrière cette expression en incluant un de ses traits caractéristiques. De la même façon, le *lis de mai* renvoie au muguet, puisqu'il fleurit au mois de mai. Le *lis dans la vallée* réclame peut-être plus d'interprétations puisque le lien entre le lis et la vallée n'est pas manifeste. Une explication possible serait celle de Jean-Marie Pelt³⁰ qui rappelle que cette expression vient du *Cantique des Cantiques* composé à partir des terres de Galilée dont les vallées s'ornaient de muguet. Une autre fleur nommée « lis de Saint-Jacques » désigne une variété de lis exotique dans laquelle on peut retrouver l'hémérocalle jaune citée par le *Logos* ou encore l'amaryllis aux teintes roses et violettes indiquée par le *TLF*. Cette expression vient sûrement d'une référence au Cap Saint-Jacques en Cochinchine,

27 LITTRÉ (ÉMILE), *Le Littré : dictionnaire de la langue française en un volume*, Paris, Hachette, 2000, p.937

28 GIRODET (JEAN), *Logos : grand dictionnaire de la langue française*, Paris, Bordas, 1976, vol.2, p.1830

29 *DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE*, dir. A. Rey, Paris, Le Robert, 1992, vol 2, p.1915

30 PELT (Jean-Marie), *Les Plantes qui guérissent, qui nourrissent, qui décoorent*, Paris, Chêne, 2014, p.377

où ce genre de plantes se développe. Il faut noter que ce cas est assez particulier, puisque l'amaryllis est violet ou bordeaux, ce n'est plus la couleur blanche qui est un trait commun mais la forme de la fleur qui donne le nom de *lis*.

De plus, comme on peut le remarquer dans le *Littré* ou le *Logos*, un large passage des définitions du *lis* est souvent réservé au domaine héraldique qui dépasse souvent la période médiévale et explore la période classique puis révolutionnaire et impériale qui ont successivement amplifié puis ébranlé les sens et les symboles du *lis*.

Les définitions actuelles rappellent aussi des expressions telles qu'*avoir un teint de lis*. Le *Littré* définit certaines expressions comme liées à des pratiques poétiques établies comme *le lis de son teint, de son visage* ranimant discrètement le modèle de la beauté blanche et pure.

Fleur de lis, en tant que forme visuelle schématisée, est très employé dans le domaine héraldique et dans l'histoire de la monarchie française en général. Le nom de la marque signalant un prisonnier appartient au passé et à des pratiques révolues. On retrouve la *fleur de lys*, avec un *y* sûrement pour accentuer l'aspect historique, en pâtisserie : il ne s'agit plus d'une forme, mais du nom d'un entremet qui est une spécialité venant de Lille³¹.

Ce chapitre a exposé une analyse diachronique du *lis* sur ses formes et ses sens variés sans se limiter entièrement l'époque médiévale et ses modes de pensées. Il serait maintenant intéressant de cerner davantage l'objet, en approfondissant la vision que le Moyen Âge en a, par le biais des traités techniques et scientifiques.

II. Perception savante du lis au Moyen Âge

Après avoir présenté et expliqué le substantif *lis* et ses emplois au Moyen Âge, nous nous intéressons à l'objet, la plante réelle à laquelle le mot pouvait renvoyer.

Ce chapitre essaie de rassembler les notions et usages relatifs au *lis* durant le Moyen Âge en compilant divers chapitres d'encyclopédies, des notes issues de traités botaniques ou d'autres réflexions tirées de livres évoquant la nature et les plantes. Certains ouvrages cités présentent des définitions savantes du *lis*, c'est-à-dire un exposé fondé sur des études scientifiques effectuées par les auteurs mêmes ou par des personnes faisant figure d'autorité grâce à leur renommée et leurs œuvres. L'apport de connaissances peut être alors personnel, mais peut provenir également d'un emprunt d'une ou plusieurs sources réputées, comme les encyclopédies, ou encore de notions issues

³¹ Le gâteau de la Fleur de lys viendrait de la pâtisserie Yanka qui existe depuis 1904.

des us et coutumes d'époque ensuite répertoriées dans des guides domestiques ou agricoles. De façon générale, la plupart des textes mettent en avant la manière de cultiver le lis en expliquant le fonctionnement de ses racines, de sa tige et de ses graines. En plus de définir physiquement le lis et sa façon de croître, les textes insistent souvent sur l'utilité du lis, qui relève principalement du domaine médical ou plus largement du soin pour le corps.

Nous commencerons alors par une édition d'un chapitre du *De Proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais traduit par Jean Corbechon. Ce texte constitue une source importante d'informations pour la définition savante du lis et permet d'entrer directement au cœur de notre sujet en offrant un support sur lequel s'appuyer pour l'analyse des procédés de description et d'organisation du discours.

II. 1. Édition

La tentative d'édition, qui a pour but de donner un exemple d'une définition du lis présenté suivant ses propriétés et de faire un point sur la langue et les enjeux ambigus d'un texte, se fonde sur le manuscrit 22531, appartenant à la Bibliothèque nationale française. Ce manuscrit présente la traduction du *De Proprietatibus rerum* effectuée par Jean Corbechon en 1372³². Cet ouvrage a d'abord été composé en latin par Barthélemy l'Anglais, un franciscain du XIII^e siècle qui a étudié à l'université de Paris avant de s'installer dans la région de Saxe, en Germanie, ce qui est défini aujourd'hui comme la partie nord de l'Allemagne. L'œuvre de Barthélemy l'Anglais, que l'on date de 1247, a eu un succès important comme le spécifie si bien Joëlle Ducos dans l'introduction de l'ouvrage collectif *Encyclopédie médiévale et langues européennes* :

De Proprietatibus rerum de Barthélemy l'Anglais est particulièrement impressionnant par le nombre de manuscrits et d'éditions, qui en fait une œuvre majeure de la culture médiévale, comprise comme l'image de savoirs considérés comme fondements nécessaires et communs à tous.³³

L'œuvre de Barthélemy l'Anglais est ainsi donc un ouvrage de référence dont les multiples copies ont permis la vulgarisation de la science et ont participé à la mise en place de l'encyclopédisme médiéval qui marque le XIII^e siècle.

La traduction en moyen français de cet ouvrage par Jean Corbechon, demandée par Charles V, a eu un succès tout aussi grand puisque de nombreux manuscrits et éditions ont été soigneusement conservés. Cela laisse penser que les travaux de l'ermite de l'ordre de Saint Augustin ont influencé considérablement le développement des encyclopédies et la propagation des savoirs scientifiques,

³² Manuscrit accessible en ligne :

< <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b9059286p/f596.zoom.r=manuscrit%2022531.langFR> >

³³ DUCOS (Joëlle), *Encyclopédie médiévale et langues européennes. Réception et diffusion du De Proprietatibus rerum de Barthélemy l'Anglais dans les langues vernaculaires*, textes réunis et édités par Joëlle Ducos, Paris, Honoré Champion, 2014, p.7

surtout dans le clergé, mais aussi à la cour. Bernard Ribémont écrit à ce propos dans *Les Origines des encyclopédies médiévales* :

Jean Corbechon compose sa traduction du *De proprietatibus rerum* dans le cadre de la politique de Charles V, intégrant aussi cette dimension culturelle qui valut son surnom au roi, politique qui marque une étape importante dans le renforcement de la monarchie absolue ; l'encyclopédiste s'adresse alors à un public plus large, de lettrés, de princes.³⁴

Cet enjeu de vulgarisation de la science est lié à une politique culturelle et des conditions sociales particulières qui influencent l'élaboration, ou la traduction d'une encyclopédie. D'ailleurs, Bernard Ribémont affirme dans *De Natura rerum*, concernant Jean Corbechon :

Diffuseur de science, il possède le pouvoir de dire, sous le parapluie de l'autorité, la sagesse; il possède aussi le pouvoir d'insinuer, au travers même de cette science, un certain nombre d'opinions politiques. Mais ce pouvoir somme toute demeure très ambigu, dès l'instant que l'encyclopédiste, par son accès même au savoir, dépend d'un pouvoir supérieur, laïque ou religieux.³⁵

Cette traduction incontournable mérite d'apparaître dans ce travail d'autant plus qu'elle est relativement difficile d'accès puisqu'il n'existe pas encore d'édition en moyen français. Le texte ne se trouve que dans les manuscrits qui sont pour certains disponibles à la Bibliothèque nationale de France et pour quelques uns accessibles en ligne sur le site de Gallica.

Un projet d'édition en moyen français du livre XVII, sur les plantes, a bien été amorcé mais, comme précisé dans l'introduction générale, l'édition présente ne vise pas à le concurrencer. Cet essai d'édition n'a pas l'orgueil de figurer comme le résultat fini et satisfaisant d'un groupe de recherches spécialisé dans ce domaine. Il s'agit plutôt d'un travail qui nous a permis de développer de nouvelles compétences dans nos études de master avec la confrontation de la réalité d'un texte médiéval.

A cela, il faut ajouter que les interventions sur le texte du manuscrit 22531 ont été peu nombreuses : le manuscrit est suffisamment clair et demande peu de corrections. La netteté et le soin du copiste montrent que ce manuscrit a été rédigé pour une personne de haute importance. Il est possible d'établir une supposition sur l'identité de cette personne grâce au site de Gallica qui indique que le verso du folio 11 est marqué du sceau des Rochechouart. Ce nom était bien connu à l'époque de la traduction en moyen français de Jean Corbechon, puisque Louis de Rochechouart était le compagnon d'armes de Bertrand du Guesclin lors de la Guerre de Cent ans puis le chambellan de Charles V. Il est donc probable que ce manuscrit ait appartenu à Louis de Rochechouart qui a peut-être commandé ce manuscrit à un copiste ou l'a reçu comme un don de Charles V pour ses faits d'armes et sa loyauté. Ce manuscrit a sûrement été conservé par la Maison

³⁴ RIBÉMONT (Bernard), *Les Origines des encyclopédies médiévales. D'Isidore de Séville aux Carolingiens*, Paris, Honoré Champion, 2001, p.237

³⁵ RIBÉMONT (Bernard), *De Natura Rerum. Études sur les encyclopédies médiévales*, Orléans, Paradigme, 1995, p.309

de Rochechouart jusqu'à ce que leurs archives étaient été confiées à la Bibliothèque nationale de France qui a plus tard numérisé et mis en ligne le texte que nous proposons d'éditer.

Nous sommes intervenus le moins possible sur le texte en suivant les *Conseils pour l'Édition des textes médiévaux*³⁶. Nous avons laissé quelques graphies particulières, mais attestées par le dictionnaire de F. Godefroy³⁷ et le *DMF*³⁸ et les avons expliquées plus bas, dans le glossaire. Nous n'avons rectifié qu'un seul oubli, «dit», qui est sûrement une erreur d'inattention du copiste. Pour le reste des modifications, nous avons surtout tenté de clarifier le texte pour le lecteur en modernisant la ponctuation et en ajoutant des apostrophes. Une autre correction moderne est d'avoir attribué des majuscules aux noms propres qui n'étaient pas mis en valeur dans le manuscrit, car ils n'étaient ni soulignés ni écrits à l'encre rouge. Nous avons également mis des accents pour faciliter la compréhension du texte. Les abréviations ont été résolues et nous pouvons simplement signaler qu'elles sont assez habituelles. Nous avons doublé le *m* pour «home», ajouté *er* après le *m* ou le *p* de «mveilleuse», «pdurables» et «ppetuelle». Nous avons écrit complètement le suffixe de «premieremt» et rendu les dernières lettres à «q». Les deux lettres manquantes vers le milieu des termes «appche» et «revence» ont été restituées.

Nous n'avons pas suivi les pieds de mouche et la plus grande liberté qui a pu être prise est d'avoir inséré des retours à la ligne pour établir des paragraphes facilitant la compréhension des multiples manières dont le lis est décrit, ce qui sert le sujet de ce mémoire. Le premier paragraphe est une définition reprenant les propos d'Isidore de Séville issus des *Étymologies* dont le principe est de définir des termes par une démarche d'explication étymologique du mot. Isidore de Séville est une des *auctoritates* médiévales fondamentales, ce qui expliquerait pourquoi il est cité dès le début. Le second paragraphe présente d'autres *auctoritates*, de l'Antiquité : Pline et Dioscoride. Ce sont des auteurs païens, contrairement à Isidore de Séville, ce qui peut expliquer pourquoi ils sont cités en second alors qu'ils sont plus anciens. Le deuxième paragraphe expose une définition médicale à travers l'expression *chaut et moiste* et botanique puisque deux espèces sont distinguées. Après, ces deux définitions relativement brèves, le troisième paragraphe met en avant une description des vertus médicinales du lis selon Dioscoride. Le quatrième paragraphe expose également ces vertus, mais selon Pline, cette fois. Le cinquième paragraphe reprend Pline comme source et abandonne l'exposé expressément médical pour comparer le lis et la rose. Le sixième paragraphe traite des aspects botaniques et agricoles du lis, toujours selon Pline. Le septième paragraphe offre également

³⁶ *CONSEILS POUR L'ÉDITION DES TEXTES MÉDIÉVAUX*, publ. par l'Ecole nationale des chartes, groupe de recherches "La civilisation de l'écrit au moyen âge", Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques : Ecole nationale des chartes, 2002, vol. 1, 122 p.

³⁷ < <http://www.classiques-garnier.com.sid2nomade.upmf-grenoble.fr/numerique-bases/index.php?module=App&action=FrameMain> > [accessible avec un compte]

³⁸ < <http://www.atilf.fr/dmf/> >

une description botanique et agricole du lis mais selon Aristote. Le huitième paragraphe semble conclure la description en proposant une synthèse sur la valeur et la beauté du lis, et le dernier paragraphe est un ajout de Jean Corbechon³⁹ pour mettre finalement en relief le rôle du lis dans la société française et ainsi faire l'éloge de son pays.

II. 1. a. Édition du chapitre le lis dans le manuscrit 22531 :

1) La fleur de lis est blanche de *lis* comme lait et si est dorée en ses grains si comme dit Ysidoire.

2) Le lis est chaut et moiste si comme dit Plinius et Dioscoride⁴⁰, et en est de deux manieres c'est assavoir des sauvaiges et des privés, l'un porte fleur sanguine et l'autre blanche qui est de plus grant vertu.

3) Le lis a vertu de meurer les appotumes quant il est broié avec un peul de crasse. De rechief, il dit qu'il a vertu de amoillir la rate avec un peu de huille vielle. De rechief, elle a vertu de nettoier la face et de la coulorer avec un peu de yaue rose pour laver. De rechief, elle a vertu de adoucir et pour ce les feuilles du lis cuites vallent contre arsure et a ce mesmes est bonne la racine avec un peu de huille. De rechief, il a vertu de ouvrir les conduis et de purger les mauvaises humeurs en homme et en femne. De rechief il desemfle les bosses quant on en met la racine dessus broiee avec huille si comme dit Dioscoride⁴¹.

4) Du lis Plinius [dit]⁴² que la racine vault avecques sa fleur en moult de manieres, car quant on la boit elle guerit du mors des serpens et si vault contre la malice des choses froides et du venin, et quant elle est cuite en vin et en huille, elle oste les clos des piez et fait revenir le poil es lieux qui ont estez ars. Et quant elle est cuite en vin, elle reclot les veines coupees. Les feuilles du lis cuites en vin guerissent les plaies et la semence de la fleur estaint le feu sauvage et la fleur et les feuilles guerissent des bosses, si comme dit Plinius ou XIX^e chappitre de son XX^e livre.

5) De rechief, il dit que le lis approche moult a la noblesse de la rose, car on en fait une moult precieuse huille ainsi comme est huille rosat.

6) De la racine du lis yst le pié qui est aucunes foiz de trois coutes de hault sur quoy siet la fleur qui est estroite dessoubs et large dessus comme une cloche et a dedens soy sa semence doree qui pent a fillés moult délies⁴³. Il n'est riens plus gracieux que la fleur de lis quant a biauté de couleur,

³⁹ BARTHÉLEMY L'ANGLAIS, *Le Livre des propriétés des choses. Une encyclopédie au XIV^e siècle*, traduit par Bernard Ribémont, Paris, Stock, 1999

⁴⁰ plimus et dyastorides

⁴¹ dyastozides

⁴² Ajout du verbe oublié par le copiste

⁴³ filles moult deliees. Le copiste aurait confondu le substantif «filles» avec son homonyme désignant des individus de sexe féminin et auraient ainsi accordé l'adjectif au féminin.

On trouve bien la graphie *delies* dans le manuscrits 22534:

quant a odeur et quant a vertu et valeur, si comme dit Plinius ou V^e chappitre de son XX^e livre.

7) La racine du lis est composee de moult de parties dont chascune mise par soy en terre gette une plante, si comme dit Aristote ou livre des plantes. De rechief, il dit que se le baston du lis qui est tout pleins de neus quant il est couchié en terre [fol.297] est couvert avant que sa semence soit ouverte, il gette en brief temps en chascum neu un petit oignon⁴⁴, maisque la racine principale ne soit arrachee, si que c'est moult grant mervoille, si comme dit Aristote. De rechief, la fleur de lis est premièrement verte et puis blanchit et qui en coupe le baston dehors de la racine, l'umeur monte en la fleur de lis et l'entendement humain qui a la fin pense des choses haultes et perdurables. De rechief, le lis n'a pas sa vertu seminale en sa semence, mais en sa racine. La fleur de lis coupee avec son baston et boutee en bonne terre garde la verdure long temps.

8) La fleur de lis tant comme elle est entiere a moult douce odeur mais quant on la frote entre les mains elle put trop⁴⁵ fort. Le lis en lieu de fruit est contant de la biauté et bonté de sa fleur et de sa semence et toute la vertu de sa racine et du baston est monstree en la fleur et en la semence. Et tant comme le baston est plus hault de tant se encline plus bas la fleur de lis. La fleur de lis par dehors est plene et souefve et belle a veoir et douce⁴⁶ a touchier et par dedens elle a biaux greins dorés. La fleur de lis est composee de VI feuilles et de greins dorés et ou moieu est⁴⁷ sa semence en lieu de fruit assise de merveilleuse biauté.

9) Oultre ce, la fleur de lis a deux prerogatives singuleres sur toutes autres fleurs l'une si est qu'elle est portee aux eglises et mise devant Dieu et devant la Virge Marie par tres grant⁴⁸ reverence, l'autre si est que le noble et le plus puissant roy des crestiens, c'est assavoir le gentil et noble roy de France, la porte pour son signe qui lui fut donné et envoié de Dieu le tout puissant et signe de amour et de leauté perpetuelle entre Dieu et les roys de France, laquelle amour et loyauté croist chascum jour et encores croistra, se Dieu plait, sans prandre fin.

Glossaire :

Amoillir, ou amolir, *v. intr.* : « rendre mou, moins résistant »

Apotume, *s. f.* : « tumeur purulente, abcès », pouvant parfois s'écrire *ampoustume*

Approcher à, *v. intr.* : « se rapprocher en similitude », « ressembler à »

Arsure, *s. f.* : « brûlure »

Au moieu de, *loc. adv.* : « au centre de »

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b9062971r/f256.zoom.r=22534%20propri%C3%A9t%C3%A9%20des%20choses.langFR> >

⁴⁴ onignon

⁴⁵ tropt

⁴⁶ doubce

⁴⁷ moien de

⁴⁸ Tresgrant

Baston, *s. m.* : « morceau de bois assez long, tige »

Bosse, *s. f.* : « bosse », « abcès », « bubon de la peste »

Clos, *s. m.* : « furoncle »

Conduis, *s. m.* : « voies de transit relatives au corps humain »

Coute, *s. m.* : ou coudee, une « coudée », ce qui correspond à quarante-cinq centimètres environ le plus souvent, mais cela dépend des régions.

Crasse, *s. f.* : ou *graisse*, « matière grasse »

De rechief, *adv.* : « à nouveau, encore une fois »

Délié, *adj.* : « délicat, fin »

Et : conjonction de coordination ou outils comparatif

Fillés, *s.m.* : « filet », partie longue et mince de l'étamine

Getter, ou jeter, *v. intr.* : « faire pousser », quand il est employé dans une proposition traitant d'un végétal

Grain, *s.m.* : « graine, partie féconde de la plante »

Issir, *v. intr.* : « sortir de »

Malice, *s.f.* : « nocivité », « insalubrité »

Meurer, *v. intr.* : « faire mûrir », « sécher »

Mors, *s.m.* : « morsure »

Peul, *adv.* : graphie particulière de *peu*

Prérogative, *s. f.* : « particularité privilégiée »

Privé, *adj.* : « domestique, cultivé par l'homme »

Sanguin, sanguine, *adj.* : « rouge »

Souef, souefve, *adj.* : « délicat, doux »

Umeur, *s.f.* : « substance liquide », « substance liquide corporelle », mais aussi « sève »

II. 1. b. Références citées ou implicites

L'usage de références d'auteurs estimés au Moyen Âge, les *auctoritates*, est propre à la compilation encyclopédique qui rassemble les connaissances fiables de personnes savantes en indiquant au moins leur nom, voire l'ouvrage et le chapitre desquels les notions ont été extraites.

Il est encore aujourd'hui possible d'accéder aux textes latins, ou traduits en français moderne, de Pline l'Ancien et Isidore de Séville. Cependant, les versions de Dioscoride connues au Moyen Âge sont très difficiles d'accès et les versions modernes sont souvent le résultat de remaniements importants qui ne sont pas utiles pour notre sujet. C'est pourquoi nous écarterons tout commentaire sur cette référence, comme nous éviterons l'analyse de la référence au *Traité des plantes* d'Aristote

qui a complètement disparu. Cette dernière œuvre a pourtant eu une incidence forte et Aristote y fait allusion dans un de ses autres ouvrages intitulé *De la Génération des animaux*⁴⁹. L'usage de cette référence montre que lors de la redécouverte de l'œuvre d'Aristote au XIII^e siècle, il existait alors un ou plusieurs manuscrits de *De la Génération des animaux* consultables. A cela, il faut aussi ajouter que cette référence a contribué au développement des connaissances scientifiques et est donc manifeste du mouvement de création d'encyclopédies au XIII^e siècle.

Isidore de Séville cité dès la première phrase est une *auctoritas* que Bernard Ribémont a amplement commentée⁵⁰. L'évêque du VII^e siècle, auteur des *Étymologies*, propose un ouvrage de définitions en tentant de lier des termes aux sonorités semblables grâce à un raisonnement logique. On peut ainsi lire que le lis, *lilium*, est comparé au lait, *lac* : *Lilia lactei floris herba, unde et nuncupatur; quasi liclia : cuius dum candor sit in foliis, auri tamen species intus effulgit*⁵¹. Cette comparaison entre le lait et la blancheur du lis est due à la couleur des pétales de la plante, similaire au lait. La traduction de Jean Corbechon reprend ces propos sans nommer les pétales, mais plutôt la fleur toute entière pour l'associer à la blancheur. Il distingue encore les graines du pistil dont la couleur dorée contraste avec le blanc dont l'image est susceptible d'attirer l'attention. Ces couleurs font dès lors du lis une plante remarquable.

Les renvois au livre XX de Pline se rapportent aujourd'hui au XXI^e livre de *l'Histoire naturelle*, œuvre du I^{er} siècle qui a eu une influence considérable au Moyen Âge. Le premier renvoi à Pline fait référence aux différents remèdes que la racine, la fleur et les feuilles du lis peuvent fournir. Une partie de ces informations se trouve dans la traduction moderne de Jacques André :

Ses racines rendent célèbres de maintes façons la fleur de lis, prises dans du vin contre les morsures de serpents et contre les champignons vénéneux. Pour les cors aux pieds, on les fait bouillir dans du vin et on laisse cet emplâtre pendant trois jours. Cuites avec de la graisse ou de l'huile, elles font repousser les poils sur les parties brûlées. Bues dans du vin miellé, elles évacuent par le bas le mauvais sang, et sont bonnes pour la rate, pour les ruptures et les déchirures, et pour les règles ; bouillies dans le vin et appliquées avec du miel, pour les nerfs tranchés. Elles guérissent les lichens et les lèpres, effacent les tâches de rousseur sur le visage et suppriment les rides avec < des figues >. Les feuilles cuites dans le vinaigre s'appliquent sur les blessures ; en cas de blessure aux testicules, il vaut mieux ajouter de la jusquiame et de la farine de froment. On applique la graine sur l'érysipèle, la fleur et les feuilles sur les vieux ulcères, le suc exprimé de la fleur – appelé *miel* par les uns, *syrium* par les autres - pour détendre la matrice, provoquer la sudation et mûrir les

⁴⁹ ARISTOTE, *De la Génération des animaux*, texte établi et traduit par Pierre Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1961, p.45

⁵⁰ RIBÉMONT (Bernard), *Les Origines des encyclopédies médiévales. D'Isidore de Séville aux Carolingiens*, Paris, Honoré Champion, 2001, 353 p.

⁵¹ ISIDORE DE SÉVILLE, *Étymologies, livre XVII, De l'agriculture*, éd. J. André, Paris, Les Belles Lettres, 1981, p. 168-169

« Le lis (*lilia*) est une plante dont la fleur à la blancheur du lait (*lac*), d'où elle tire son nom, pour *liclia* ; tandis que les pétales sont blancs, l'intérieur a l'éclat d'or»

Dans cet ouvrage, il est aussi dit en note qu'Isidore de Séville se serait inspiré des commentaires à Matthieu, 6,28 par Ambroise qui aurait écrit : «"Considerate *lilia agri*", quantus sit **candor in foliis**, quemadmodum stipata ipsa folia ab imo ad summum videantur adsurgere, ut scyphi exprimant formam, ut **auri** quaedam species intus **effulgeat**».

suppurations.⁵²

On remarque avec cette traduction que certains éléments ont été écartés par Barthélemy l'Anglais, comme si certaines informations importaient moins pour la synthèse du chapitre sur le lis ou que certaines informations n'aidaient pas à mettre en valeur la fleur. Il se peut aussi que Barthélemy l'Anglais n'ait pas eu un accès au texte intégral de Pline tel que nous le connaissons actuellement.

La seconde référence à Pline provient également du même livre pour présenter la plante d'un point de vue botanique :

Le lis est le premier en renommée après la rose avec laquelle il présente une certaine parenté par le parfum et l'huile, appelée *lirinon*, qu'on en tire. [...] Aucune fleur ne s'élève plus haut, parfois, jusqu'à trois coudées, et son col, toujours languissant, a peine à soutenir le poids de sa tête. D'une admirable blancheur, striée à l'extérieur, étroite à la base, elle s'élargit peu à peu en forme de corbeille, et ses lèvres se renversent sur son pourtour ; elle a un pistil mince et des étamines de couleur safran, droites en son centre. Ainsi odeur et couleur sont doubles et différent pour la corolle et pour les étamines ; toutefois la différence est minime. Dans la préparation du parfum et de l'huile, on ne rejette pas les pétales.⁵³

Ce passage est le premier dans l'œuvre de Pline à vraiment définir le lis. Dès les premières lignes, l'auteur met en avant le lien entre le lis et la rose, qui sont des fleurs nobles à l'époque de Pline comme au Moyen Âge. Barthélemy l'Anglais reprend cette association et résume ensuite la description botanique en insistant sur la taille, la couleur et la forme de la plante. Encore une fois, le chapitre de Barthélemy l'Anglais semble mettre en valeur la grande beauté de la plante plutôt que d'insister sur les détails botaniques trop précis. Ce choix de discours paraît raisonnable pour une œuvre de vulgarisation, et non un ouvrage spécialisé.

Les deux références à Pline ne sont pas prises dans l'ordre du texte tel qu'on le connaît de nos jours. Cela peut être expliqué par la logique suivie entre les paragraphes. En effet, le paragraphe qui les précède évoque les soins médicaux proposés par Dioscoride. Le texte continue sur le même thème, mais avec un autre auteur Pline ce qui permet une transition délicate entre les étapes du texte. On remarque alors que Barthélemy l'Anglais choisit l'ordre de compilation des textes de savants qui font autorité et exprime ainsi une certaine liberté de création, en ne se soumettant pas à l'ordre d'un texte.

En plus des *auctoritates* clairement désignées, il est possible de remarquer quelques passages rappelant des propos d'auteurs étudiés dans ce mémoire. Le mouvement similaire entre la sève du lis qui monte de la racine à la fleur et l'élévation des pensées de l'entendement humain *dehors de la racine l'umeur monte en la fleur de lis et[comme] l'entendement humain qui a la fin pense des choses hautes et perdurables* rappelle les mots à propos du parfum du lis selon

⁵² PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle, livre XXI*, texte établi, traduit et commenté par Jacques André, Paris, Les Belles Lettres, 1969, p.72-73, chap. LXIV(19)

Le texte existe en latin mais nous avons préféré citer la traduction en français moderne pour simplifier la lecture.

⁵³ *Ibid.*, p33-34, chap. XI (5)

Hildegarde de Bingen. Sa traduction par Pierre Monat facile d'accès présente alors: «Le parfum de la première poussée et le parfum de leurs fleurs réjouissent le cœur de l'homme et suscitent en eux de justes pensées.»⁵⁴. Les deux citations partagent une idée commune qui laisse penser que l'abbesse était connue de Barthélemy l'Anglais. Bien qu'il n'existe pas de preuve explicite de cela, il est tout de même possible de déduire que Barthélemy l'Anglais ait eu accès aux ouvrages, ou du moins aux idées d'Hildegarde de Bingen relativement bien diffusées en Europe grâce à ses relations haut-placées et sa notoriété. Il est possible de trouver des informations sur Hildegarde de Bingen comme une personne imminente durant son vivant dans l'article de Laurence Moulinier⁵⁵. L'éloge sur le parfum permet à nouveau d'insister sur la valeur du lis et même son pouvoir bénéfique sur l'homme. Dans le contexte de la traduction de Jean Corbechon, ce passage peut implicitement être mis en lien avec le gouvernement monarchique et la famille royale faisant leur éloge en les présentant comme un modèle aspirant à des pensées et à un comportement vertueux. Les lis de France et le roi en particulier auraient alors les caractéristiques nécessaires pour diriger admirablement un pays.

Il est clair que Barthélemy l'Anglais n'a pas compilé ces références pour Charles V, mais il est possible d'interpréter la traduction de Jean Corbechon de cette façon si l'on tient compte du contexte historique et des dernières phrases ajoutées par le traducteur lui-même qui sont vouées à l'éloge du roi de France et des rites chrétiens qui intègrent le lis de plus en plus fréquemment à partir du XIII^e siècle, surtout dans les cérémonies de sacre⁵⁶. L'encyclopédie possède alors des caractéristiques semblables à la littérature, au sens moderne, car l'organisation du texte et parfois son contenu même sont créés en fonction de celui qui organise les connaissances, de ceux qui, ensuite, les copient et les traduisent, mais aussi du contexte historique. Bernard Ribémont souligne le travail de l'encyclopédiste et du traducteur :

« Si art de décrire il y a, c'est localement qu'il pourra s'affirmer, dans la conception que l'auteur lui-même aura de l'interprétation et de la réécriture de ses sources, en fonction de l'orientation générale et de l'organisation qu'il entend donner à son œuvre. C'est pourquoi, dans cette vaste opération de réécriture, voire de recopie, qu'est pour une large part l'encyclopédisme médiéval, on ne saurait nier la part propre à chaque encyclopédiste, certains, comme Corbechon, intervenant souvent directement pour rectifier, expliquer une source.

C'est, je dirai, le charme profond de l'écriture encyclopédique ; cette éternelle recopie, ce palimpseste absolu qui, au détour de chaque ouvrage, introduit les infimes variations qui, partant de la nature des choses, donne au lecteur la nature d'un texte. »⁵⁷

Ainsi il est possible de deviner dans le genre encyclopédique un exercice sur le texte qui

⁵⁴ HILDEGARDE DE BINGEN, *op.cit.*, p.52

⁵⁵ MOULINIER (Laurence), « La Botanique d'Hildegarde de Bingen », *Médiévales*, n°16-17, 1989, p. 113-129.

⁵⁶ PASTOUREAU (Michel), « Une fleur pour le roi Jalons pour une histoire de la fleur de lis au Moyen Âge », *FLORE ET JARDINS. USAGES, SAVOIRS ET REPRESENTATIONS DU MONDE VÉGÉTAL AU MOYEN AGE*, études réunies et publiées par P.-G. Girault, Paris, Le Léopard d'or, 1997, p.118

⁵⁷ RIBÉMONT (Bernard), *De Natura Rerum. Études sur les encyclopédies médiévales*, Orléans, Paradigme, 1995, p.144

s'assimile aux méthodes de créations littéraires : le compilateur assemble des mots, des idées selon son désir et celui de son lectorat. L'encyclopédie pourrait tendre vers la littérature, comme on la conçoit de nos jours, et dépasser le simple texte informatif qui vise à vulgariser la science. Cela étant, la littérature, au sens moderne, peut aussi s'inspirer de l'encyclopédie comme le prouvent les compositions des auteurs Guillaume de Machaut puis Jean Froissart qui rappellent les propriétés botaniques et médicinales du lis.

On lit par exemple dans *Le Dit de la fleur de lis et de la marguerite*⁵⁸ :

*Encor ha le lis telle grace
Qu'yaue plus froide que n'est glace
Fait on de li et de sa fueille
Et de ses fleurs, mais qu'on la cueille
En temps, en lieu et en saison.
Mains hommes meinne a garison
Qui sont malade de chalour.
C'est grant vertus et grant valour,
Et s'il avient qu'ils ne garissent,
Au meins leurs douleurs amenrissent.
Ne cuidiez que je vous ruse,
Car certainnement, qui en use,
Ses maus amenrit sans delay,
Car maintes foys esprouvé l'ay.*

II. 1. c. Commentaire scientifique sur le texte de traduction de Jean Corbechon

L'édition présente du chapitre du lis traduit par Jean Corbechon contient un vocabulaire technique qu'il convient d'expliquer. Une partie de ce vocabulaire concerne le domaine botanique et une autre partie renvoie à la médecine.

Dans le vocabulaire botanique, on trouve des termes généraux pour décrire une plante et nommer certains de ses éléments tels que *racine*, *oignons*, *baston*, *fleur*, *fillés* et *grains*. Même si certains termes ressemblent à des noms connus en français modernes, il est préférable de revenir sur ces mots et sur ce qu'ils signifient dans le texte médiéval savant.

Le terme *racine* est resté graphiquement identique en français moderne pour évoquer la partie souterraine qui sert à fixer la plante dans la terre et qui aspire les nutriments du sol, pour les fournir à l'oignon, soit le bulbe, et le reste de la plante. L'*oignon*, ou l'oignon comme on le connaît aujourd'hui, est à considérer en tant que «bulbe» et se rapporte à un élément mis en terre de la plante qui fait pousser les racines et la tige. Dans le paragraphe 7, il est dit que la *racine est composee et moult de parties*, ce qui implique que le bulbe du lis n'est pas un bulbe plein, mais un bulbe présentant des écailles charnues.

A partir de la *racine*, se dégage le *pié* de la plante. Il s'agit de l'ensemble des éléments qui

⁵⁸ GUILLAUME DE MACHAUT, «Le Dit de la fleur de lis et de la marguerite », JEAN FROISSART, «Dits» et «débat», éd. A. Fourier, Genève, Droz, 1979, p.292, v.97-110

sortent hors de la terre, soit l'ensemble formé de la tige et des feuilles. On retrouve ce nom encore aujourd'hui, sous la graphie *piéd* : il est souvent utilisé dans la botanique ou dans l'agriculture pour parler des plants à piquer dans la terre ou de la partie la plus résistante de la plante qui arrive à subir les aléas des saisons et à croître, comme on le comprend dans l'expression *un piéd de tomates*. L'usage de *pié* se serait développé en botanique grâce à une comparaison anthropomorphique pour désigner une partie stable et forte en contact avec le sol, qui sert de base à la plante.

Le *pié* n'est pas à confondre avec le *baston*⁵⁹, ou la tige, attestée en 1100⁶⁰, qui n'est qu'un élément de la plante, ou du *pié*. Le *baston* signifie la tige dans notre cas, car les deux partagent le même aspect physique : la tige et le bâton sont longs, relativement fins et rigides. Ce n'est que plus tard que la différence s'établit vraiment entre les deux termes. En effet, le bâton ne désigne plus aujourd'hui qu'un long morceau de bois assez rigide issu d'arbres ou d'arbustes, tandis que la tige est la partie longue et fine d'une plante qui soutient les feuilles et les fleurs. Le baston, ou la tige, contient une *umeur*, indiquée dans le paragraphe 7, qui ne renvoie pas à une des quatre humeurs propres à l'homme, mais plutôt à la sève. L'umeur de façon générale se définit alors comme un liquide contenant certaines vertus utiles au fonctionnement de l'organisme végétal ou humain. La tige est pleine de *neus*, de nodules, de sortes de protubérance qui aident la formation d'oignons, s'ils sont mis dans la terre et il y pousse des *feuilles*, soit des *feuilles*, terme qui ne pose pas de problème au lecteur moderne, car le sens est resté le même de nos jours.

Au bout du *baston* se trouve la *fleur* qui signifie comme aujourd'hui la « partie supérieure d'une plante, où l'on voit des pétales et des étamines ». La fleur est décrite avec précision quant à sa forme, étroite en bas et large dessus, ce qui amène une comparaison de la fleur qui aurait la forme d'une cloche. La fleur est aussi décrite suivant les éléments qui la composent. L'encyclopédiste compte six *feuilles*, qui ne désignent pas une « feuille », mais ce que nous, modernes, nommons pétales, qui sont en fait l'ensemble des pétales et des sépales. Ce sens de *feuille* n'apparaît pas dans le *DMF*, ni dans celui de Frédéric Godefroy. Les sépales sont la première enveloppe florale et les pétales sont la seconde enveloppe florale. Les deux enveloppes sont identiques pour le lis qui a trois sépales et trois pétales semblables, soit six tépales. La couleur de la fleur change durant son développement : elle est d'abord verte puis blanche. Ces couleurs, mises en avant par Barthélemy l'Anglais, sont symboliquement très fortes et servent à la description méliorative du lis, puisque du vert de la beauté et de la jeunesse, la fleur devient blanche, image de la pureté, de la justice et de l'éternité⁶¹. Cette description visuelle montre une image non figée de la fleur qui est dès lors bien

⁵⁹ Sens non répertorié dans le *DMF*, ni dans le dictionnaire de F. Godefroy.

⁶⁰ «tige», CNRTL : < <http://www.cnrtl.fr/definition/tige>>

⁶¹ PASTOUREAU (Michel), *Figures et couleurs. Etude sur la symbolique et la sensibilité médiévales*, Paris, Le Léopard d'or, 1986, p.40

considérée comme un organisme qui évolue. La description ne fait pas seulement appel à la vue : d'autres sens sont convoqués comme le toucher ou l'odorat, ce qui accroît la précision du texte et donne à ce dernier des caractéristiques littéraires, au sens moderne du terme, avec un type de texte descriptif abordé suivant différentes sortes de perceptions sensorielles. De plus, on remarque également que Barthélemy l'Anglais essaie d'exposer les différents éléments du lis de bas en haut : de la racine et de l'oignon, à la tige puis à la fleur et aux étamines, en incluant des savoirs botaniques ou médicaux. Cela souligne une certaine organisation scientifique dont le regard analytique suit la croissance de la plante et s'élève à l'image de la sève du lis qui monte et de l'homme en quête de pensées hautes. Cela rappelle l'ambition des encyclopédies qui veulent comprendre le monde, l'œuvre de Dieu à travers l'étude des éléments qui la composent. Dans le dernier paragraphe ajouté par Jean Corbechon, *fleur de lis* est plutôt la locution qui désigne au sens propre la fleur réelle et sert à exprimer le raisonnement logique entre une fleur concrète et un symbole héraldique. Cela peut se synthétiser ainsi : la fleur de lis est utilisée dans les rites chrétiens en hommage à la Vierge Marie et à Dieu qui a donné son pouvoir au roi de France. Ce dernier porte la fleur de lis par respect comme un emblème rappelant la puissance et la noblesse qu'il détient de Dieu et il met ainsi en avant le lien privilégié entre Dieu et les monarques français. Ce paragraphe définit le lis en France dans un premier temps et permet dans un second temps de faire l'éloge de Charles V, roi de France, et de donner un discours capable de justifier et donc de renforcer son pouvoir.

Le terme *fillés*⁶², dans le sixième paragraphe, signifie «filet», qui est le nom scientifique moderne pour désigner une partie de l'étamine qui ressemble donc à un fils par sa forme longue et fine. L'aspect fin et fragile ressort d'ailleurs avec l'adjectif qualificatif *delies*, qui signifie «délicats». Les autres parties de l'étamine sont le connectif et l'anthere. Les anthères sont appelées *greins*, ou *grains* dans la traduction de Jean Corbechon, pour nommer assez généralement «le pollen», sens qui n'est pas signalé dans le *DMF*⁶³, ou du moins une partie de la plante perçue comme jouant un rôle dans sa reproduction. Les grains sont décrits de couleur dorée, ce qui donne une impression de richesse, de noblesse proche de la divinité même si cette teinte peut aussi être interprétée comme un signe provocateur, manipulateur voire diabolique⁶⁴. Au Moyen Âge, *grain* désignait déjà «la semence et l'élément comestible des céréales», comme les grains d'orge, ce qui est le sens le plus

⁶² «Filet», *DMF*, [filles.](http://atilf.atilf.fr/scripts/dmfX.exe?IDF=dmfXgXrmXfcgi;ISIS=isis_dmf2012.txt;MENU=menu_dmf;OUVRIR_MENU=2;s=s0e150e38;LANGUE=FR;FERMER;AFFICHAGE=2;MENU=menu_dmf;OUVRIR_MENU=2;XMODE=STELLA;FERMER;»
Voir l'onglet)

⁶³ «grain», *DMF*, < [⁶⁴ PASTOUREAU \(Michel\), *Figures et couleurs. Etude sur la symbolique et la sensibilité médiévales*, op.cit., p.40](http://atilf.atilf.fr/scripts/dmfX.exe?LEM=grain;XMODE=STELLA;FERMER;AFFICHAGE=0;MENU=menu_dmf;ISIS=isis_dmf2012.txt;OUVRIR_MENU=2;s=s0f4e3438;LANGUE=FR;»</p>
</div>
<div data-bbox=)

connu à notre époque. Les deux sens se côtoient jusqu'au commencement du XVII^e siècle qui voit apparaître le substantif *anthère*⁶⁵, terme spécifique dans la botanique employé pour le premier sens présenté.

D'autres expressions sont en rapport avec la génération de la plante comme *semence* ou encore *vertu seminale* et parcourent la définition du lis, ce qui montre un intérêt continuels depuis l'Antiquité pour le fonctionnement d'une plante et sa manière de se perpétuer. Dans ce chapitre sur le lis, la semence se trouve dans les étamines et se distingue de la vertu séminale qui se situe dans la racine, selon Aristote. La semence renvoie au pollen et la vertu séminale permet à la plante de se développer dans la terre et en dehors. D'ailleurs, le verbe *jeter* prend un sens particulier en botanique pour dire «faire pousser» et justement marquer l'étape entre la mise en terre et la poussée de la plante.

Dans la traduction de Jean Corbechon, le vocabulaire spécifique à la médecine est assez utilisé aussi pour indiquer les usages du lis contre les maux des hommes.

Le lis est une plante médicinale dont les deux espèces les plus connues se distinguent suivant leur couleur : il existe le lis blanc, ou *Lilium candidum L.*, et le lis sauvage rouge, dont le nom scientifique est *Lilium var. bulbiferum L.* Le lis blanc, connu pour être le plus vertueux des deux, se définit par deux caractéristiques : chaud et humide, ce qui permet d'établir les bienfaits et les méfaits que cette plante peut avoir sur l'organisme en suivant la théorie des humeurs d'Hippocrate. Cette théorie se base sur un équilibre entre les quatre qualités - chaud et froid, et humide et sec – qui peuvent définir quatre humeurs – le sang (chaud et humide), la lymphe (froid et humide), la bile noire (froid et sec) et la bile jaune (chaud et sec). Ces quatre humeurs doivent être présentes en égale quantité pour la santé de l'esprit et celle du corps humain. Le chiffre 4 représente la stabilité, mais aussi l'accomplissement, la complétude, avec les quatre points cardinaux, les quatre éléments, le carré d'un jardin. Le chiffre 4 pose les limites d'un *cosmos*, ou d'un microcosme comme le corps humain. Cet héritage d'une science ancienne toujours d'actualité au Moyen Âge présente la tradition d'une médecine relativement efficace, ou du moins approuvée par les scientifiques et les mœurs. Le chaud et l'humide guérissent les maladies causées par le froid qui peuvent changer le comportement des personnes et de certains de leurs organes. Le chaud et l'humide se rapportent à l'humeur sanguine. Dès lors, le lis peut compenser un manque de sang ou soigner du sang infecté créant un dysfonctionnement ou un déséquilibre dans le corps. Le lien entre le lis et le sang est indéniable pour les médecins connaisseurs de la théorie d'Hippocrate, mais il peut être aussi commenté dans une analyse mêlant savoirs naturels et symbolisme.

⁶⁵ «anthère», *TLF*, <<http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=317564760;>>

Le lis peut intervenir pour le soin des pieds ou encore des organes tels que la rate et les intestins. Cela révèle une certaine connaissance de l'anatomie humaine et de son fonctionnement. La rate, dont le nom est encore aujourd'hui identique à celui du moyen français, permet le renouvellement des cellules sanguines. Il paraît alors logique que le lis, dont les qualités sont similaires au sang, puisse pallier les défaillances de cet organe. Les intestins sont appelés *conduis*, puisque ce sont les voies qui conduisent les aliments vers leur destination finale. Ils peuvent aussi être apaisés par le lis, car ils aident le déplacement des nutriments dans le sang : si l'humeur sanguine est assainie, les intestins sont susceptibles de guérir de leur mal. Le lis est une plante purgative, efficace sur les intestins, et il est aussi connu pour avoir des vertus vulnéraires, c'est-à-dire cicatrisantes, comme le précise Pierre Lieutaghi⁶⁶. Le lis a des pouvoirs régénérateurs pour les blessures ou les maladies liées à la peau. Dans le chapitre de Jean Corbechon, il est question de soins des *plaies* et de *veines coupées* qui constituent encore des maux liés au sang, mais le texte évoque aussi les soins des *arsures* - des «brûlures», pour la repousse des poils et des soins pour lutter contre le *feu sauvage* qui était une infection de la peau. Les *clos*, ou furoncles, aussi sont dus à une infection de la peau qui entament des lésions affreuses. Les *bosses* selon Pline, dans la traduction de Jean Corbechon, se rapportent plus aux infections comme les abcès ou encore la peste, puisqu'il est sujet plus tôt dans la phrase du *feu sauvage*, soit d'une contamination de la peau. Par contre, les *bosses* dans le paragraphe 3 relèvent du gonflement d'une partie du corps à cause d'un choc sous-entendu par le verbe *désemfle*. Le vocabulaire spécifique de la médecine médiévale paraît parfois ambigu, ce qui laisse penser qu'il se précisera avec le temps. Le nom *bosse* est désormais utilisé en terme médical souvent employé pour désigner une partie enflée du corps, souvent la tête. Le sens d'infection de la peau a disparu.

Le texte encyclopédique, clair de prime abord, comporte donc des notions spécifiques à expliquer. Ces notions n'étaient peut-être pas évidentes non plus au Moyen Âge pour un public noble ou clérical plutôt éduqué, mais non spécialisé. Dès lors, il est possible d'imaginer que ce type de texte impliquait déjà un investissement intellectuel de la part du lecteur qui s'instruisait et qui tentait de comprendre ce qu'il avait lu.

⁶⁶ LIEUTAGHI *op. cit.*, p.36

Lieutaghi regroupe des plantes médicinales selon les principaux maux au Moyen Âge : celles qui guérissent les fièvres, celles qui guérissent les problèmes féminins, celles qui guérissent les plaies, celles qui purgent et celles qui soignent les maux de ventre et celles qui sont à part et dites «plantes solitaires».

Cette organisation facilite l'étude des plantes et la compréhension de la médecine médiévale, même si on trouve certaines herbes dans plusieurs catégories.

II. 2. Perception du lis à travers différents domaines spécialisés

II. 2. a. Le lis et sa définition botanique au Moyen Âge

Au Moyen Âge, il n'existe pas d'ouvrages qui traitent uniquement de la botanique, dans le sens où on l'entend aujourd'hui. La description des plantes par les auteurs médiévaux est toujours accompagnée de précisions sur l'usage notamment médical qu'on peut faire des plantes. Malgré tout, nous remarquons que certains auteurs manifestent une attention précise et une volonté de décrire le végétal.

Le lis est souvent séparé en deux sortes, domestique ou sauvage au Moyen Âge. Les lis domestiques, soit cultivés en jardin, se reconnaissent par leur couleur blanche propre au *Lilium candidum* L., signalé dans le *Capitulaire de Villis* (795) établi à la demande de Charlemagne⁶⁷. Isidore de Séville reconnaît aussi un lis blanc, mais l'édition de Jacques André n'indique pas l'espèce de la plante. Platéarius, auteur et professeur en médecine au XII^e siècle, distingue les lis blancs, les lis rouges dont la fleur serait plus jolie que celle des lis jaunes dans *Le Livre des simples médecines*⁶⁸. Pierre de Crescens, magistrat et agronome qui écrit au tout début du XIV^e siècle, note également ces trois couleurs pour le lis dans son *Livre des prouffitz champestres et ruraulx*⁶⁹. Par contre, Hildegarde de Bingen ne précise pas l'espèce du lis qui soigne certains maux qui affectent la peau, et l'édition utilisée ne fournit aucune note. Toutefois, on peut supposer qu'il s'agit du lis blanc puisque ce dernier est connu pour avoir le plus de vertus médicinales. Barthélemy l'Anglais⁷⁰ n'évoque que le lis rouge et le lis blanc.

Le lis rouge est considéré sans hésitation comme un lis sauvage. Pierre Lieutaghi rapproche ce lis rouge du *lis martagon*, ou lis des montagnes, à qui il reconnaît «des emplois médicinaux et alimentaires analogues à ceux du lis blanc»⁷¹ durant la période médiévale. L'aspect sauvage de la plante viendrait alors du lieu dans lequel elle pousse, tel que la montagne, et ne remettrait pas en doute ses vertus, sans pour autant les valoriser. Le lis martagon comme on le conçoit actuellement n'est pas franchement rouge, *sanguin* comme Barthélemy l'Anglais le décrit, mais plutôt rose violacé avec des tâches pourpres. Paul Dorveaux, éditeur de Platéarius, propose alors que cette

⁶⁷ LIEUTAGHI *op. cit.*, p.18

⁶⁸ MATTHAÉUS PLATÉARIUS, *Le Livre des simples médecines*, éd. par Paul Dorveaux, trad. française du *Liber de simplici medicina dictus Circa instans* de Platéarius tiré d'un manuscrit du XIII^e siècle (Ms. 3113 de la Bibliothèque Ste Geneviève de Paris), Paris, Société française de l'histoire de la médecine, 1913, p. 103-104

⁶⁹ PIERRE DE CRESCENS, *Livre des prouffitz champestres et ruraulx*, imprimé par la veuve de feu Michel Le Noir, 1521, manuscrit accessible [en ligne]
< <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86095128/f173.image> >

⁷⁰ Voir l'édition présente dans ce chapitre ou la traduction moderne de Bernard Ribémont dans BARTHÉLEMY L'ANGLAIS, *Le Livre des propriétés des choses. Une encyclopédie au XIV^e siècle*, traduit par Bernard Ribémont, Paris, Stock, 1999, p.264-265

⁷¹ LIEUTAGHI (Pierre), *op. cit.*, p.99

espèce de lis soit identifiée comme le *Lilium var. bulbiferum* L qui peut avoir des fleurs rouges orangées⁷², ce qui correspond mieux à la description de Barthélemy l'Anglais qui reprend Pline et Dioscoride. Plus précisément, pour Pline, il n'existe que deux couleurs naturelles pour le lis, le blanc et le rouge et associe le lis pourpre au narcisse ou à un artifice obtenu à partir du bulbe du lis macéré dans du vin qui donne une fleur pourpre⁷³. Cela éloigne l'identification du lis rouge au *lis martagon* moderne aux couleurs pourpres, et rapproche encore un peu la fleur du *lilium bulbiferum* L.

Le lis jaune n'apparaît que dans deux textes du corpus sélectionné, celui de Pline et celui de Platéarius. La fleur jaune ne semble pas offrir un attrait particulier, car sa définition reste en suspens. Platéarius le décrit comme une plante domestique, mais Pierre de Crescens le décrit comme une plante sauvage. Cela n'a rien de contradictoire pour deux raisons. La première raison relève des textes mêmes : il est possible que la traduction en moyen français de Platéarius soit corrompue et que le texte de Pierre de Crescens contienne des éléments plus précis et exhaustifs. La seconde raison relève plus de la logique et de la connaissance de culture des plantes : un lis issu de la nature peut se trouver dans un jardin. Toutefois, cela montre une réflexion relativement incertaine sur le lieu principal dans lequel le lis pousse, et donc sur la définition même du lis jaune. Le biologiste Jean-Marie Pelt souligne les confusions, encore présentes aujourd'hui, qui sont susceptibles d'apparaître lorsque l'on traite du lis et des fleurs jaunes : il prend comme exemple le *lis des marais* ou encore faux acore, durant le Moyen Âge⁷⁴ dont le nom fait penser au lis, mais renvoie finalement à l'iris jaune. Paul Dorveaux tente de dissiper ces doutes à propos du lis jaune qu'il attribue à l'espèce du *Lilium croceum* (Chaix) qui est une variation du *Lilium var. bulbiferum* L. avec des teintes plus claires, plus oranges qui tirent sur la couleur safran. Cette idée est satisfaisante, car il était déjà question de cette espèce pour le lis rouge, ce qui laisse croire que cette espèce de lis était plutôt connue au Moyen Âge. De plus, cette idée implique une assez grande similarité entre le lis jaune et le lis rouge qui ne seraient pas toujours distingués, ce qui expliquerait pourquoi Barthélemy l'Anglais ne décrit qu'un sorte de lis sauvage, dont la couleur sanguine balance entre le rouge et le jaune. Dès lors, il est possible de déduire que le lis rouge présenté par Barthélemy l'Anglais est sûrement le *Lilium var. bulbiferum* L.

Les lis blancs sont ceux qui possèdent le plus de vertus. Ce point pourrait être un constat d'une étude botanique, mais aussi correspondre à une déduction issue de réflexions autour de la couleur blanche qui est souvent symbole de pureté et de qualités vertueuses. Ainsi, la culture du lis blanc aurait été favorisée par les symboles liés à sa couleur. Il est aussi possible de considérer la couleur

⁷² MATTHAÉUS PLATÉARIUS, *Le Livre des simples médecines*, op.cit., p. 223

⁷³ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, livre XXI, op.cit., p.33-35

⁷⁴ PELT (Jean- Marie), *Les Plantes qui guérissent, qui nourrissent, qui décoorent*, op.cit., p.386

blanche comme un aspect de la fleur facilement remarquable, surtout lorsqu'il est contrasté avec le doré des étamines, dans un cadre végétal et floral, ce qui expliquerait aussi la présence de cette caractéristique dans la définition de la plante.

Avec la couleur, le lis est identifiable par sa forte odeur indiquée par Barthélemy l'Anglais, Hildegarde de Bingen⁷⁵, ou encore mentionnée dans le *Rosarius*⁷⁶ que l'on date de 1328 et dont l'objectif est de traiter des éléments naturels en rapport avec la Vierge. Ces dernières sources montrent que l'odeur du lis pouvait être agréable mais Barthélemy l'Anglais décrit plus profondément les particularités de l'odeur du lis qui se révèlent être un défaut : *la fleur de lis tant comme elle est entiere a moult douce odeur mais quant on la frote entre les mains elle put tropt fort.*

Cette sensibilité à l'odeur de la fleur se trouve encore aujourd'hui. Une autre caractéristique de la plante est sa taille que Barthélemy l'Anglais estime à trois coudées. La mesure de la coudée varie selon les régions et les pays, mais généralement, une coudée s'étend sur quarante-cinq centimètres. Le lis se démarque alors par sa hauteur d'environ cent trente-cinq centimètres. *L'Alphita*⁷⁷ indique aussi une taille assez élevée pour le lis des champs, ou le lis sauvage rouge ou jaune : *Lilium agreste habet stipitem excelsum ad modum lilii fere.* Peut-être que, par association d'idées, la grandeur de la plante rendrait compte de la grandeur de sa valeur, et peut-être de ses vertus.

Le lis est comparé à l'ail et au safran dans l'encyclopédie de Barthélemy l'Anglais. Un point commun clairement signalé est à propos de la forme de la tête de l'ail comparable au bulbe du lis : «Ses racines [à l'ail], qui sont comme des cheveux, sont disposées sous la tête, comme dans le cas du lis, du safran ou de l'oignon.»⁷⁸. Dans ce chapitre de Barthélemy l'Anglais, on remarque que l'ail possède d'autres similitudes avec le lis. Ils ont tous les deux une espèce *domestique* - celle de l'ail est surtout utilisée en cuisine - et une espèce sauvage, plus utilisée en temps que remède. Le lis et l'ail peuvent avoir tous les deux une forte odeur désagréable. Cela est tout de même plus rare pour le lis, comme vu plus haut, alors que cette caractéristique négative est un trait principal de l'ail. Isidore de Séville formule un jeu de mot en latin pour expliquer l'origine d'*alium*, «ail» en soulignant son odeur : *Alium dictum quod oleat. Ulpicum appellatum quod alii odorem habeat.*⁷⁹

⁷⁵ HILDEGARDE DE BINGEN, *Le Livre des subtilités des créatures divines : Physique. [I], Les plantes, les éléments, les pierres et les métaux*, traduction par Pierre Monat, précédé de *Au Jardin d'Hildegarde* de Claude Mettra, Grenoble, J. Millon, 1996, p.52

⁷⁶ ROSARIUS, Romania, 14,1885. p.459 <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k160238/f464.image> > : « Ele est aussi de grant odeur »

⁷⁷ ALPHITA, *A MEDICO-BOTANICAL GLOSSARY*, éd. Par John Lancaster Gough Mowat à partir d'un manuscrit bodléien Selden B.35, Oxford, Clarendon Press, 1887 [en ligne] <<https://archive.org/stream/alphitaamedicob00mowagoog#page/n6/mode/2upW>>

⁷⁸ BARTHÉLEMY L'ANGLAIS, *Le Livre des propriétés des choses. Une encyclopédie au XIV^e siècle, op.cit.*, p.258-259

⁷⁹ ISIDORE DE SEVILLE, *Étymologies, livre XVII, De l'agriculture*, éd. J. André, Paris, Les Belles Lettres, 1981, p.234-235

Pline décrit assez longuement le safran et ses origines⁸⁰, mais ce qui nous intéresse particulièrement sont ses caractéristiques qui seraient en quelques points similaires à certains traits du lis. Les deux plantes possèdent des bulbes et des filaments dorées remarquables. Le safran possède également une odeur réputée qui est associée à d'autres plantes dont le lis et la rose : *Aquatis odor non omnino sine suco est, ut violae, rosae, croco ; quae vero ex aquatis carent suco, eorum omnium odor gravis, ut in lilio utriusque generis.*⁸¹

Ainsi, le lis est une plante aux éléments remarquables qui s'apparentent parfois à des caractéristiques d'autres plantes. Ses qualités lui permettent d'avoir une place dans les jardins cultivés durant le Moyen Âge.

II. 2. b. Le lis comme plante à cultiver

Les oignons, ou bulbes, du lis sont plantés dans les jardins des monastères, parmi les autres simples, comme Jack Goody le présente :

Les jardins monastiques vont s'enrichissant de plantes de toutes sortes, dont les fleurs qui orneront les autels, les fleurs médicinales, celles qui parlent à l'esprit et celles qui font plaisir aux yeux. Le jardin est le lieu de la retraite et du repos mais aussi celui du spectacle de la beauté ; et ses fleurs couronneront les prêtres, s'enrouleront autour des cierges et pavoiseront le sanctuaire tout entier.⁸²

On trouve le lis dans l'*herbularius*, soit le jardin médicinal, à côté de la rose, et non loin de la sauge ou encore la rue, comme le prouve le plan de l'abbaye de Saint-Gall qui dessine l'organisation d'un jardin monastique idéal⁸³. En plus de l'*herbularius*, le lis a aussi sa place dans le verger monastique, ou le *pomarius*, comme l'indique Albert le Grand, moine dominicain du XII^e siècle, dont un extrait traduit de *De Naturis rerum* est cité dans un article rédigé de Bernard Beck :

Le verger comprendra d'abord un gazon d'herbes fines [...] Derrière le gazon, on plantera en quantité des herbes aromatiques et médicinales par exemple, la rue, la sauge, le basilic, dont le parfum viendra réjouir l'odorat, puis des fleurs telles que la violette, l'ancolie, le lys, la rose et d'autres semblables qui par leur diversité charment la vue et excitent l'admiration.⁸⁴

Pierre de Crescens reprend plus tard ces réflexions qui semblent utiles dans la composition de certains jardins⁸⁵. Les plantes sont un peu moins organisées que dans les jardins monastiques, mais

«L'ail (*alium*) doit son nom à son odeur (*oleat*) et l'*ulpicum* à son odeur d'ail.» Il est dit en note que l'*ulpicum* est une variété d'ail à grosse tête.

⁸⁰ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, livre XXI, *op.cit.*, p.37-38

⁸¹ *Ibid.*, p.39

« L'odeur des plantes aqueuses n'est pas en général indépendante du suc, par exemple chez la violette, la rose et le safran ; mais toutes celles qui sont aqueuses et privés de suc ont une forte odeur, comme les deux espèces du lis », sous-entendu le lis rouge et le lis blanc.

⁸² GOODY (Jack), *La Culture des fleurs*, trad. de l'anglais par Pierre-Antoine Fabre, Paris, Editions du Seuil, 1994, p.177

⁸³ LIEUTAGHI, *op. cit.*, p.18-19

⁸⁴ BECK (Bernard), « Jardin monastique, jardin mystique. Ordonnance et signification des jardins monastiques médiévaux », *Revue d'histoire de la pharmacie*, v. 88, n°327, 2000., pp. 377-394 [en ligne]
< http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/pharm_0035-2349_2000_num_88_327_5121 >

⁸⁵ PIERRE DE CRESCENS, *Livre des prouffitz champestres et ruraulx*, *op.cit.*, livre VIII, chap. 1
< <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86095128/f200.image> >

il règne une forme d'ordre et d'harmonie grâce à quelques conditions. Pierre de Crescens affirme que le verger doit toujours être carré, agréable à la vue et à l'odorat, ce qui implique la présence de certaines plantes comme la rue à l'odeur délicate, ou de certains arbres fruitiers comme le pommier. Le verger doit aussi être aménagé de façon à ce que l'ombre et la lumière ne mettent pas en danger la santé des personnes qui s'y promènent.

Le lis peut aussi être cultivé dans certains jardins bourgeois, comme il est stipulé dans le *Mesnagier de Paris*⁸⁶, et des nobles, voire des rois tels que Charles V. Ce roi faisait cultiver des lis dans la cour des jardins du Louvre avec d'autres fleurs comme les roses ou les giroflées, selon une étude de Caroline Masson-Voos⁸⁷. Dans cette même étude, elle rapporte que le lis pouvait être mis en pot, comme la marjolaine ou le basilic, en plus d'être semé dans la terre des jardins monastiques ou d'agrément. Guenièvre Sodigne-Costes explique la présence des simples dans les jardins d'agrément par le fait que les plantes médicinales étaient considérées comme ayant la même valeur que les fleurs. Elles étaient toutes décrites en fonction de leur couleur et de leur odeur⁸⁸. Bien que l'utilité médicale soit importante, un végétal tel que le lis est aussi cultivé pour sa beauté et l'odeur qu'il dégage pour pouvoir, entre autres, instaurer une atmosphère propice à la contemplation ou la méditation à l'extérieur. Valérie Chansigaud compare les vergers monastiques avec les jardins profanes : l'Église organise l'espace suivant une symétrie qui rappelle des motifs ornementaux tandis que les jardins d'agrément imitent une organisation naturelle⁸⁹. Présent à l'extérieur, le lis décore et parfume aussi l'intérieur des demeures, de façon plus prosaïque.

Les lis sont plantés durant l'automne. Le *Mesnagier de Paris* situe cette période après le 8 septembre, soit la fête de la Nativité de la Vierge, tandis que Pierre de Crescens déclare que le lis doit être « planté ou moys d'octobre et novembre ». Cette différence peut s'expliquer par le fait que le *Mesnagier de Paris* est un texte français, tandis que celui de Pierre de Crescens est italien : les deux pays ne possédant pas exactement les mêmes climats ont sûrement un décalage entre les dates des divers travaux horticoles. Pierre de Crescens spécifie qu'il faut écarter les lis d'un pied, ou du moins d'un espace assez large, tout comme l'ail⁹⁰, et avoir une terre grasse et bien remuée. Le lis apparaît alors comme une plante plutôt facile à cultiver. Ses oignons sont tout-à-fait

⁸⁶ *LE MESNAGIER DE PARIS*, éd G. E. Brereton et J. M. Ferrier, traduction et notes de K. Ueltschi, Paris, Le Livre de Poche, 1994, p.424

⁸⁷ MASSON-VOOS (Caroline), « Les jardins objets d'attentions au Moyen Age », *FLORE ET JARDINS. USAGES, SAVOIRS ET REPRESENTATIONS DU MONDE VÉGÉTAL AU MOYEN AGE*, op.cit., p.29

⁸⁸ SODIGNE-COSTES (Geneviève) « Les simples et les jardins », *Vergers et jardins dans l'univers médiéval*, actes du XV^e colloque du centre universitaire d'études et de recherches médiévales d'Aix, Aix-en-Provence, Seneffiance, n°28, 1990, 417 p. 336

⁸⁹ CHANSIGAUD (Valérie), *Une histoire des fleurs. Entre nature et culture*, Paris, Delachaux et Niestlé, 2014, p.51-53

⁹⁰ PIERRE DE CRESCENS, *Livre des prouffitz champêtres et ruraux*, op.cit.
< <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86095128/f157.image> >

particuliers, puisqu'ils se forment lorsque la tige du lis est mise en terre. Ce phénomène tient presque de la merveille pour Barthélemy l'Anglais, car la tige est issue du bulbe puis le bulbe est issu de la tige : les étapes de la croissance semblent inversées. Pierre de Crescens note également le phénomène, mais il n'attache aucune tonalité particulière, constant dans le registre didactique de l'agronome.

Barthélemy l'Anglais décrit en détails la plante de bas en haut. Tous ses propos sont repris dans le *Rosarius* qui partage le changement de couleur de la fleur durant son développement allant du vert, soit l'état de bourgeon, au blanc qui est l'épanouissement de la fleur :

*Mout noble chose est flour de lis :
Lui regarder est grans delis ;
Ele est aussi de grant oudeur
[...]
De vert couleur en sa jonesse,
Blanche devient en sa vielesse.*⁹¹

Le marquage des étapes de l'évolution du lis comme une vie humaine grandit l'image de la plante en la personnifiant. Le texte du *Rosarius* prend des tonalités plus élogieuses que la traduction de Jean Corbechon grâce aux figures de style, comme la personnification ou encore les hyperboles suggérées par le déterminant *mout* et les occurrences de l'adjectif *grant*, mais aussi grâce au rythme des vers rimés que le lecteur moderne associe directement à l'art de la littérature, et particulièrement à la poésie. Le texte réécrit les notions botaniques, agricoles et médicales, s'en sert comme matière pour établir un discours étoffé, élégant et poétique.

Le Livre des prouffitz champestres et ruraulx traite du développement du lis. Grâce à ces ouvrages, il est alors possible de connaître l'évolution de la plante de son état d'oignon à celui de fleur ouverte et d'autres points qui vont jusqu'à expliquer l'inclination de la tige due au poids de la fleur.

Les textes pris comme référence présentent tous, à leur manière, une description du lis en insistant sur sa couleur au moins, en énumérant les différents éléments qui la composent ou sa façon de croître. A cela, il faut préciser qu'ils traitent indissociablement la façon de cultiver le lis et celle de l'utiliser comme un soin pour la santé du corps.

II. 2. c. Le lis comme plante médicinale

Le lis blanc est une des rares fleurs à faire partie des *simples* avec la rose, c'est-à-dire qu'il est une plante capable de soigner divers maux et douleurs grâce à des préparations à base de son bulbe, de sa tige ou encore sa fleur ou de ses feuilles. Pour l'Église, le lis est une plante qui sert à soigner avant d'être une fleur qui sert à orner les autels. Cela est d'autant plus évident que l'*herbularius*, le

⁹¹ *ROSARIUS*, Romania, 14,1885. p.459 <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k160238/f464.image> >

jardin médicinal, se situe en face de la maison du docteur pour des raisons pratiques compréhensibles : les herbes fraîches sont ramassées et directement utilisées pour être plus efficaces.

Pierre de Crescens expose les maux que le lis soigne selon Pline l'Ancien, en donnant plus de détails sur les types de maux et les soins que Barthélemy l'Anglais. Les deux hommes indiquent que la racine ou l'oignon du lis guérissent les morsures de serpent, comme le *Rosarius* et l'*Alphita*. Pierre de Crescens ajoute même que la racine peut éradiquer d'autres sortes de venin comme celui de champignons vénéneux, en citant Pline. Le lis purifierait le sang infecté et réussirait à lutter contre les attaques d'un animal dangereux tel que le serpent qui a une valeur symbolique forte, ce qui expliquerait la présence de cette information dans de nombreux ouvrages.

Le lis guérit aussi des douleurs de la rate comme le disent Barthélemy l'Anglais et Platéarius. Ce dernier propose d'utiliser une grande quantité de lis avec ses branches et la racine d'*enule*, que l'on nomme aujourd'hui *aunée*, et de les faire tremper dans du vin et de huile durant quinze jours, puis de faire cuir le tout qui formera une pâte à étaler avec de la cire comme un onguent. Pierre de Crescens et Barthélemy l'Anglais précisent que le lis purge les mauvaises humeurs pour les hommes comme pour les femmes. L'odeur du lis peut avoir aussi un effet bénéfique sur l'homme et contrôlerait son tempérament pour le guider vers la vertu selon Hildegarde de Bingen qui assure que la senteur du lis permettrait l'accès à de *justes pensées*, ce qui laisse penser qu'il n'est pas nécessaire d'avoir une étape de préparation ou de manipulation d'un des éléments du lis pour qu'il affecte un individu, mais que l'odeur ou la vue du lis suffisent à apporter un bienfait.

Le lis soigne aussi les problèmes de peau. Les brûlures peuvent être cicatrisées par les feuilles de lis cuites ou par la racine broyée dans de l'huile, comme le raconte Pierre de Crescens citant Dioscoride. La racine broyée avec de l'huile posée en cataplasme peut soigner les abcès, les enflures, les brûlures et diverses infections cutanées. Barthélemy l'Anglais reporte que *la semence de la fleur estaint le feu sauvage*. Le lis soignerait, purifierait ; le *Rosarius* parle de qualité *mondificative*. Le lis serait capable de régénérer les tissus et faciliterait la réapparition des poils sur les peaux blessées. Selon Pline, rapporté par Pierre de Crescens, l'oignon du lis cuit avec du vin et du miel peut cicatriser les veines coupées et les feuilles cuites avec du vin referment les plaies. Le lis désenfle les bosses lorsque sa racine est broyée avec de l'huile et étalée en cataplasme, comme il peut aussi soigner les furoncles aux pieds.

Hildegarde de Bingen propose un remède particulier pour lutter contre la lèpre rouge, la lèpre blanche et contre les éruptions cutanées :

Prendre l'extrémité de la racine du lis, l'écraser vigoureusement avec du saindoux rassis, mélanger dans une coupe et verser dans un vase ; et si quelqu'un souffre de la lèpre blanche, la frotter souvent avec ce baume, préalablement réchauffé, et le malade sera guéri. La lèpre

rouge peut également être soignée ainsi.

Et si on a des éruptions, boire souvent du lait de chèvre, et celles-ci disparaîtront complètement. Prendre aussi des racines et des feuilles de lis, écraser le tout et en extraire le suc, mélanger ce suc avec de la farine, et en frotter le corps, là où on souffre de ces éruptions, toute fois, avant de se frotter avec cet onguent, toujours boire du lait de chèvre.⁹²

Dans la même optique de comparaison avec les autres plantes, nous remarquons encore que l'ail a des vertus médicinales identiques au lis : il cicatrise les plaies, soigne les maladies de peau et apaise les morsures venimeuses selon Barthélémy l'Anglais et Pierre de Crescens qui s'inspirent de la longue description de la plante par Pline⁹³. Cependant, à la différence du lis, l'ail est prédisposé à nuire aux corps de nature colérique en les rendant plus sensibles aux maladies de peau comme la lèpre, à l'inverse du lis qui peut la soigner selon Hildegarde de Bingen. Ainsi, même si l'ail et le lis sont semblables, ils possèdent quelques caractéristiques opposées et ont des effets contraires suivant leurs usages en médecine. L'ail n'est pas utile pour les soucis de dysfonctionnement de la rate, mais des reins. Une autre particularité de l'ail est d'être mauvais pour les yeux, comme l'indique Barthélemy l'Anglais, mais aussi Hildegarde de Bingen. L'abbesse présente cet inconvénient puis le transforme en qualité : «[L'ail] n'est pas inutile pour les yeux : il est vrai qu'à cause sa chaleur le sang vient à rougir le tour des yeux de l'homme, mais par la suite ceux-ci deviennent clairs.⁹⁴». *Avoir les yeux clairs* signifie dans ce cas « avoir un regard, et donc un jugement capable de comprendre le monde, soit l'œuvre divine ». Ce regard permet donc l'accès à la connaissance des *justes pensées*, comme l'odeur du lis. Malgré cette qualité, Hildegarde de Bingen précise que l'ail doit être consommé modérément, que ce soit pour les malades comme les bien-portants, et plutôt froid que cuit.

Le lis a aussi des vertus médicinales comparables à la rose , qui est l'autre fleur aussi cultivée dans l'*herbularius*. Hildegarde Bingen explique les pétales de roses cicatrisent les petites plaies⁹⁵, qualité que le lis présente, comme nous l'avons vu. Elle dit aussi que la rose possède des vertus adoucissantes avec la sauge, contre une crampe ou une paralysie, ce qui rappelle le lis dans le texte du *De Proprietatibus rerum* dans lequel il était stipulé que le lis peut *adoucir*.

Aujourd'hui, on reconnaît que le lis a des propriétés antiseptiques, cicatrisantes, émollientes, résolutes et vulnérables et qu'il peut s'appliquer dans les cas d'abcès, de contusions, de crevasses, d'engelures, de furoncles, de panaris, de plaies et de verrues, en usage externe.

II. 2. d. Le lis en cosmétique et parfumerie

Le terme *cosmétique* semble un peu maladroit, voire anachronique pour l'époque médiévale, car

⁹² HILDEGARDE DE BINGEN, *op.cit.*, p.52-53

⁹³ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle, livre XX, op.cit.*, p.41-44

⁹⁴ HILDEGARDE DE BINGEN, *Le Livre des subtilités des créatures divines : Physique. [I], Les plantes, les éléments, les pierres et les métaux, op.cit.*, p.94

⁹⁵ HILDEGARDE DE BINGEN, *op.cit.*, p.50

il ne s'agit pas de poser des poudres et des crèmes sur le visage pour l'embellir, se maquiller au sens moderne. Néanmoins, nous emploierons ce terme par commodité, car le lis est capable de faire ressortir la beauté naturelle du visage et de la couleur de la peau à l'aide de quelques soins. La plante peut assainir et embellir la peau. On remarque alors qu'il existe une limite très fine entre le soin du corps, sa santé et la beauté du corps et du visage. Le lis est utilisée quand les individus ne sont pas malades ou souffrants, et peut être un constituant pour des soins pour la peau et particulièrement pour le visage. Ces soins tendent à donner un beau teint, une peau en bonne santé. La belle apparence pourrait donner l'image d'un corps sain et de pensées saines, voire saintes.

L'eau de lis complète ou remplace l'eau de rose. Elle se fabrique à partir des fleurs du lis macérées dans l'eau et s'applique sur le visage pour prendre soin du teint comme le disent Barthélemy l'Anglais, Pierre de Crescens et Platéarius. Grâce à l'édition du chapitre du lis de Barthélemy l'Anglais proposée plus haut, nous lisons les propos antiques de Pline et de Dioscoride qui mettent en avant les points communs, voire le lien spécifique entre la rose et le lis. Barthélemy l'Anglais fait dire de Dioscoride que le lis a vertu de *nettoier la face et de la coulorer avec un peu de yaue rose pour laver*. Même si nous ne pouvons pas vérifier l'exactitude de la source, il est possible de former l'hypothèse vraisemblablement que le lis et la rose sont utilisés ensemble pour leurs vertus qui donnent un beau teint, une belle couleur au visage. Pierre de Crescens écrit aussi que les deux fleurs sont des composants complémentaires pour le soin du visage. Il précise même que le bulbe du lis sauvage, sûrement le rouge, doit tremper dans de l'eau de rose, puis sécher pour fabriquer une poudre devant être mêlée à nouveau à l'eau de rose pour être appliquée sur le visage⁹⁶. La rose et le lis entretiennent un lien particulier qui n'est pas botanique dans ce cas, mais qui se rapproche plus de la santé de la peau. Pierre de Crescens répète le propos de Pline, comme Barthélemy l'Anglais. Pline disait alors : *Lilium rosae nobilitate proximum est et quadam cognatione unguenti oleique, quod lirinon appellatur. Interpositum etiam maxime rosas decet medio prouentu earum incipens*⁹⁷. Il met ainsi en avant le parfum et l'huile qui sont fabriqués à partir de chacune des fleurs et souligne le terme spécifique de l'huile de lis qu'est le *lirinon*, nom que n'avons pas croisé dans d'autres textes, mais qui montre tout de même l'importance de ce liquide fabriqué à partir du lis. Le liliacée se place au niveau de la rose qui a aussi une expression spécifique pour son huile : l'huile rosat. Pline indique que les deux fleurs sont complémentaires et semblables pour les soins du visage et leurs odeurs, et qu'elles sont aussi appréciées ensemble dans le cadre d'un jardin,

⁹⁶ PIERRE DE CRESCENS, *Livre des prouffitz champestres et ruraulx, op.cit.*
<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86095128/f174.image>>

⁹⁷ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle, livre XXI, op.cit.*, p.33
« Le lis est le premier en renommée après la rose avec laquelle il présente une certaine parenté par le parfum et l'huile, appelée *lirinon*, qu'on en tire. Placé parmi les roses, il va même très bien avec elles, car il commence à donner quand elles sont à mi-saison. »

ce qui prouve encore que le lis et la rose entretiennent un lien fort qui dépasse ce que les modernes appellent la cosmétique.

Platéarius introduit également sa recette pour une belle couleur de teint, ce qu'on appellerait aujourd'hui un masque :

Prenez la bocete de lilion sauvage et sechiez, et faites poudre, et destemprez avec eve rose, et metez sechier : ensi faites .iii. foiz ou .iiii. A ce meismes et à la rogeur qui ne vient de nature, prenez les bocetes et mellez avec la poldre de catimia⁹⁸ et de camphre⁹⁹ et de colophone¹⁰⁰ et huile de seü¹⁰¹ et vif argent¹⁰² esteint puis confisiez le tot ensemble, et faites oigniment, et oignez la face.

Le début de la préparation ressemble au soin avec la poudre de lis de Pierre de Crescens, mais Platéarius ajoute d'autres ingrédients faisant de cette recette un onguent complexe qui assemble des plantes et des minéraux.

L'odeur du lis, qui a des vertus positives sur la santé physique et mentale, voire morale de l'homme, est connue pour sa senteur qui embaume les jardins. La puissante fragrance du lis est indiquée dans la *Vita Boniti episcopi Arverni* datant des environs de 720, où l'on décrit un jardin monastique, dans ce qui est aujourd'hui la commune de Manglieu dans le Puy de Dôme : *Odora liliae cum rosis rubentibus candent nec non et reliquae florum aurea luce resplendent*¹⁰³. Dans cet espace, le lis prend une place aussi importante que la rose en étant clairement nommé. La fleur de lis est appréciée en tant que composant de parfum pour ses notes fraîches, féminines et sa pointe d'épices. Pline l'Ancien a fait parvenir au Moyen Âge une composition d'un parfum essentiellement constitué de la fleur du lis¹⁰⁴ : il présente le parfum du lis, qu'il qualifie comme étant le plus subtil de tous, élaboré à partir de lis, de roseau, de ben¹⁰⁵, de miel, de cannelle, de safran et de myrrhe¹⁰⁶. Pline présente aussi un autre parfum ayant pour composant le lis, plus «bon marché», qui mélange l'huile de myrte¹⁰⁷, l'huile de laurier, la marjolaine¹⁰⁸, des lis, du fenugrec¹⁰⁹, de la myrrhe, de la casse¹¹⁰, du nard¹¹¹, du jonc odorant et de la cannelle.

Le lis est une fleur d'exception, aussi valeureuse que la rose, pour sa beauté, ses bienfaits

⁹⁸ Cadmie En chimie, il s'agit d'oxide de zinc

⁹⁹ Distillation du bois de camphrier, a des vertus antiseptiques

¹⁰⁰ Ou colophane : résine de pin

¹⁰¹ Huile de sureau

¹⁰² Matière liquide, claire et cicatrisante.

¹⁰³ Citation apparaissant dans l'ouvrage de Martin ROCH, *L'Intelligence d'un sens. Odeurs miraculeuses et odorat dans l'Occident du haut Moyen Âge (V^e-VIII^e siècles)*, Belgique, Brepols, 2009, p.333

« Les lys odorants brillent avec les roses rouges, et les autres fleurs aussi resplendent d'une lumière dorée.»

¹⁰⁴ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle. Livre XIII*, texte établi, traduit et commenté par A. Ernout, Paris, Les Belles Lettres, 1956, p.21

¹⁰⁵ Huile obtenue à partir des graines d'une fleur blanche appelée *moringa* et très bonne contre les infections cutanées

¹⁰⁶ Résine distillée en huile essentielle depuis l'Antiquité. Utilisée pour les embaumements.

¹⁰⁷ Plante dont les feuilles ont une odeur proche du romarin et bonne contre les maux de ventre.

¹⁰⁸ Plante dont l'essence a des vertus relaxantes, et aussi utilisée en cuisine.

¹⁰⁹ Plante utilisée pour les embaumements durant l'Antiquité et contre la chute des cheveux au Moyen Âge. Le fenugrec est aussi une épice. Sa graine a une odeur assez forte.

¹¹⁰ Plante d'Orient ou d'Afrique, très odorante, aussi connue pour ses vertus diurétiques laxatives.

¹¹¹ Ancien parfum oriental assez riche, parfois utilisé pour ses vertus sédatives

médicinaux, ses soins pour le teint, ce qui a peut-être permis l'expansion d'expressions telles qu'*avoir un teint de lis*.

II. 3 Quelques représentations iconographiques du lis, entre science et art¹¹²

Tout d'abord, nous souhaitons signaler que nous maîtrisons peu les méthodes de commentaires d'images, n'étant pas formée en art ou en histoire de l'art. Nous nous essaierons au mieux de commenter les images jointes en fonction des textes que nous avons étudiés. Nous apportons quatre représentations iconographiques du lis, que nous ferons apparaître par ordre chronologique, du XIV^e siècle au XVI^e siècle, en sortant un peu de la période d'études que nous avons fixée. Cela nous permettra de peut-être comprendre les interprétations et l'influence des écrits encyclopédiques.

La première illustration (Fig.1) est issue d'un manuscrit daté de la fin du XIV^e siècle, reprenant des propos du *Tacuinum Sanitatis*, qui a été reproduit par Daniel Poirion et Claude Thomasset dans *L'Art de vivre au Moyen Âge*¹¹³, ouvrage dans lequel Daniel Poirion compose une introduction extrêmement claire et instructive. Il précise que cet ouvrage reflète les intérêts de la bourgeoisie italienne en quête d'informations médicales, pour être beau et en bonne santé, et à la recherche d'objets précieux dont l'art suscite l'émerveillement. En effet,



Fig. 1 Illustration du lis dans un *Tacuinum sanitatis*, fin du XIV^e siècle, codex Vindobonensis series nova 2644, fol. 38v

les *Tacuinum sanitatis* ne sont pas toujours illustrés. L'image n'est pas indispensable à la transmission de savoirs : les textes sans représentation visuelle se suffisent à eux-mêmes. L'image apporterait une aide supplémentaire à celui qui consulte le manuscrit pour la reconnaissance de la plante. Cela laisse penser que les illustrations du lis devraient ressembler le plus possible à la plante observable dans la réalité.

La première image que nous vous présentons est accompagnée d'un texte de trois lignes qui

¹¹² Toutes les références iconographiques sont précisées à la fin de la bibliographie dans la table des illustrations.

¹¹³ POIRION (Daniel), THOMASSET (Claude), *L'Art de vivre au Moyen Âge: codex Vindobonensis series nova 2644 conservé à la Bibliothèque nationale d'Autriche*, Paris, p. Lebaud, 1995, 326 p.

semble placées discrètement et qui attirent à peine l'œil. La traduction est précisée un peu plus loin dans la reproduction :

Nature : chaude au deuxième degré, sèche au troisième. Sélection : couleur azur. Utilité : ils résolvent les superfluités du cerveau et purgent l'eau citronnée. Inconvénient : leur odeur donne des maux de tête. Remède : camphre. Effets : aucun. Convient aux complexions froides, aux gens âgés et aux femmes, en hiver, dans les régions froides.

Le texte indique quelques informations médicinales sur la nature du lis que nous avons déjà pu croiser dans notre étude. A la différence des autres textes, le lis n'est pas humide, mais sec, ce qui aide à mieux expliquer les usages de la plante visant à réguler les liquides, cérébraux ou citronnés. Ces remarques courtes et donc facilement mémorisables exposent les actions positives et nocives de la plante pour une utilisation raisonnable et efficace. Cela peut être comparé à nos notices pharmaceutiques actuelles qui expliquent la nature, les actions d'un médicament sur un certain type de population pouvant subir des effets secondaires désagréables. Cependant, l'attention est plutôt portée sur l'image, comme si elle devait être privilégiée au texte.

Plusieurs lis, assez bien alignés, poussent. Ils sont pour la plupart en fleurs, même si nous remarquons quelques bourgeons, ce qui met en avant les périodes de développement de la plante et donne un aspect assez réaliste à la croissance végétale. Par aspect réaliste, nous entendons une conception assez crédible du monde en accord avec les propos scientifiques et les phénomènes naturels observables. Nous retrouvons les caractéristiques principales du lis comme les fleurs blanches, les étamines dorées et la haute tige, qui aident à la reconnaissance de la plante. Cela étant dit, le lis n'est pas le seul élément important de l'image. L'homme et la femme présents montrent que le lis est une plante faisant partie de la culture médiévale et de la vie courtoise. Le lis est une plante qui pousse parmi les hommes. Ils peuvent gérer sa croissance en le plantant en terre ou en le mettant dans un pot. Madame Fleur Vigneron conçoit la mise en pot comme un « phénomène de civilisation » pouvant représenter la richesse de celui qui possède le beau récipient et mettre en avant la plante sortie du sol, ce qui peut constituer une invitation à l'observation détaillée du végétal¹¹⁴. La dame, noble par ses cheveux blonds et sa robe bleue, s'occupe de la cueillette du lis en coupant au plus proche de la racine, comme nous le faisons encore aujourd'hui. L'homme, quant à lui, tient le lis par la tige. Son regard est tourné vers la plante, mais aussi vers la dame qui cueille, comme si son attention n'était pas uniquement vouée aux plantes. Cette image met alors en avant deux intérêts qui semblent primordiaux au Moyen Âge, soit la connaissance et la courtoise. Daniel Poirion s'exprime sur le rôle de personnes dans les représentations du *Tacuinum sanitatis* :

Ce sont des hommes, des femmes, bien vêtus, toujours beaux, toujours blonds, qui, par leur présence, viennent confirmer l'authenticité, la valeur du texte scientifique.

¹¹⁴ VIGNERON (Fleur), « *Pot, test, vaissel* : essai sur le contenant des végétaux dans la littérature et l'iconographie occidentales des XIV^e et XV^e siècles », *De l'écrin au cercueil. Essais sur les contenants au Moyen Âge*, dir. D. James-Raoul et C. Thomasset, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2007, p. 75-92 (Cultures et civilisations médiévales)

Indices du monde courtois et de la véracité des propos savants, les figures qui entourent le lis marquent l'importance des vertus des plantes et la volonté de l'homme à croire aux apports bénéfiques que la nature peut procurer. L'illustration du *Tacuinum sanitatis*, ainsi que le projet même de créer un manuscrit aux enluminures riches et imposantes témoignent de la quête de bien-être et de bien vivre de l'homme médiéval.

L'illustration suivante (Fig.2) est empruntée à un manuscrit du *Livre des simples médecines* datant du XV^e siècle. L'image est située avant le texte, le séparant du chapitre précédent, et facilitant le repérage du chapitre qui traite du lis. En plus de sa fonction démarcative, l'image propose une représentation de la description dans le texte au sujet du lis blanc, ou *domestique*. Nous retrouvons les fleurs blanches, les bourgeons et la grande tige de la (Fig.1), mais les feuilles sont plus proéminentes et le bulbe est bien visible. Ce dernier n'est pas enterré. Il n'y a aucun décor, aucune scène qui pourrait distraire et annoncer un contexte culturel. L'image renvoie uniquement aux informations botaniques, ce qui laisse penser que le manuscrit a été commandé dans un seul intérêt



Fig.2 *Livre des simples médecines*, 1401-1500, Bibliothèque nationale de France, Département des manuscrits, Français 623, fol.108v

scientifique, à la différence du manuscrit en (Fig.1) qui constitue un ouvrage fait pour être vu et admiré, un objet artistique qui utilise et renforce l'influence des écrits savants dans le monde courtois. Cela explique alors pourquoi le lis de la (Fig.2) est plus détaillé que dans la (Fig.1). Les lignes sont plus fines, plus courbes et plus précises. L'enluminure possède des dégradés de couleurs, conférant des ombres et du relief à la représentation florale qui paraît de suite plus conférer l'aspect réaliste dont nous parlons un peu plus haut. Il ne s'agit pas de s'émerveiller de la représentation, mais de comprendre toutes les aspérités du lis pour mieux le connaître et le reconnaître.

Un siècle plus tard, dans un autre manuscrit du *Livre des simples médecines*, un lis (Fig.3) est illustré en fin d'ouvrage avec une autre plante qui semble être un œillet. Les fleurs du lis sont mises en valeur au centre d'un bouquet très ample. Nous retrouvons quelques détails botaniques, notamment au niveau du haut de la fleur dessinée sous différents angles, ce qui indique une étude visuelle de la véritable plante qui paraît de façon un peu plus réaliste que dans les représentations précédentes. Cette image expose les multiples formes des pétales au cours du développement de la fleur, du bourgeon jusqu'à l'aspect le plus épanoui, avec encore plus de précision que dans la (Fig.1). Il se serait possible d'imaginer l'éclosion de la fleur. Grâce aux ombrages et à la finesse de certains traits, il est possible de deviner la texture des pétales et la rigidité de la tige. La partie inférieure de la plante est absente, comme si elle était de peu d'intérêt artistique et informatif alors que des



Fig.3 *Livre des simples médecines, ou Herboriste*, 1501-1600, Bibliothèque nationale de France, Département des manuscrits, Français 12322 , fol. 174

textes comme celui de Barthélémy l'Anglais traite avec assez d'insistance le bulbe et les racines du lis. Contrairement aux autres enluminures, la fleur paraît immense sans les grandes feuilles, la longue tige et l'oignon massif. Le lis partage les mêmes caractéristiques que l'autre plante qui l'accompagne. Tous deux ont de longues tiges fines qui donnent plusieurs fleurs, ce qui harmonise l'ensemble de l'enluminure. Dès lors, la valeur esthétique de l'image dépasse la valeur scientifique et strictement botanique. D'ailleurs, l'image n'est pas ancrée au texte, mais placée à la fin du manuscrit, comme si, d'une part, le texte était primordial et indépendant, et que d'autre part, l'image servait des intérêts moins scientifiques au point d'être insérée à l'écart du chapitre sur le lis, sur une page entière.

L'absence de couleurs probablement dû à la reproduction en noir et blanc ne nous empêche pas de reconnaître la fleur ni d'apprécier le travail de l'artiste qui ressort bien plus que les propos de Platéarius. Dès lors, il est possible de deviner que ce manuscrit a été commandé par une personne en quête de savoirs, mais aussi de belles représentations.

Cela nous conduit à l'étude de notre dernière illustration extraite des *Grandes Heures d'Anne de Bretagne* que l'on date du début du XVI^e siècle. Cet ouvrage a été enluminé par le prestigieux atelier de Jean Bourdichon. Même s'il ne présente pas des chapitres traitant de la nature et d'essais botaniques, nous avons choisi d'intégrer cette représentation visuelle dans notre travail, car elle met en image le lis de façon réaliste, ce qui laisse croire à un grand travail d'observation et de compréhension de la botanique de la part de l'artiste.

En effet, le lis est sous toutes ses formes et sous toutes les étapes de sa vie, en bourgeon ou épanoui, avec un style qui rappelle beaucoup la (Fig.3). Il est accompagné de roses, comme dans l'*herbularius*, et de petits animaux que l'on retrouve souvent dans les jardins, tels que des escargots ou des papillons, ce qui donne l'impression d'une composition naturelle, d'un tableau vivant, avec des bêtes qui peuvent bouger et se transformer, et des plantes qui peuvent s'épanouir. Cette composition encadre, et met donc un lumière, un texte latin dédié à la Vierge, qui peut être associée au lis comme à la rose. La beauté des fleurs met en avant la beauté du texte sacré. Ainsi, il semblerait possible de voir les desseins de Dieu dans la nature, et qui comprendrait et représenterait bien la nature serait plus à même de comprendre les messages divins. Ces messages sont lisibles dans les textes sains écrits en latin, langue qui fait autorité, et dans les images qui font appel à un monde de sensations, à la vue essentiellement, mais aussi à l'odorat implicitement évoqué par les fleurs aux parfums prisés que sont la rose et le lis. Celui qui ne peut comprendre le texte peut toujours comprendre les images et avoir l'intuition de l'œuvre divine, en ne faisant pas appel à

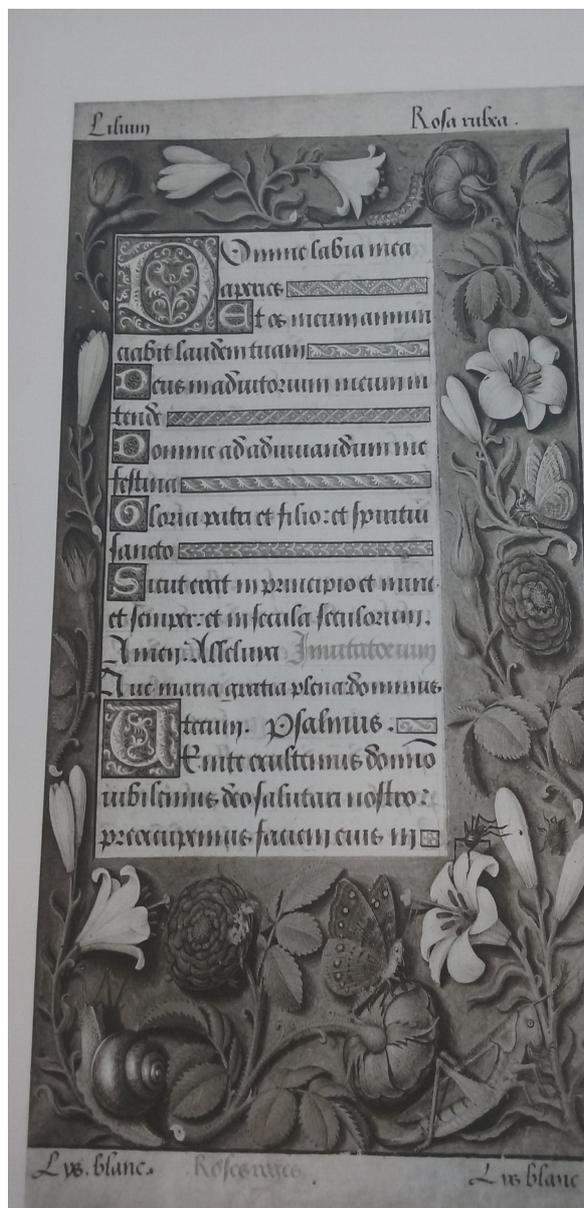


Fig. 4 Les grandes Heures d'Anne de Bretagne, début du XVI^e siècle, illustration par l'atelier de Jean Bourdichon

son intellect, mais à ses sens qui ont une approche peut-être plus directe aux choses du monde.

Les représentations visuelles du lis traduisent alors une certaine compréhension des écrits savants, et proposent aussi une interprétation du monde courtois et plus largement du monde créé par Dieu. Grâce à la comparaison de ces illustrations, il est possible de distinguer les rapports entre

les sphères savantes, courtoises et religieuses qui tentent de mieux apprécier le monde qui les entoure, grâce aux apports scientifiques et artistiques.

Les textes scientifiques médiévaux, ainsi que les représentations visuelles, ont essayé de regrouper les multiples caractéristiques du lis et les nombreux usages que l'on peut en faire. Il est difficile de rassembler ces connaissances, de les mettre en valeur et de les analyser, mais on en dégage nettement l'idée que le lis a des propriétés utiles et nécessaires à l'homme du Moyen Âge.

Dès lors, il serait intéressant d'étudier d'autres types d'ouvrages, plus littéraires, selon nos concepts actuels, afin de savoir dans quelle mesure la définition scientifique du lis a influencé les hommes de lettres, au sens large du terme, et aussi afin de savoir de quelles manières la fleur blanche comme le lait à inspirer la littérature médiévale.

Chapitre II – Le lis dans la littérature

Nous avons vu que le lis était une fleur tout à fait remarquable dans l'imaginaire médiéval, grâce à l'analyse que nous avons effectuée sur certaines de ses occurrences dans les encyclopédies et d'autres textes, plus ou moins scientifiques, fournissant des informations botaniques et médicinales sur le lis, mettant en lumière sa beauté et ses vertus.

Dans ce chapitre, nous nous intéresserons à d'autres types d'ouvrages pour approfondir la conception du lis au Moyen Âge, soit des œuvres que nous considérons aujourd'hui comme littéraires, ayant une valeur artistique suscitant l'interprétation. Nous prendrons des extraits de textes plutôt courts en ancien français du XI^e au XV^e siècle mentionnant le lis et qui sont accessibles en annexe, à l'exception des œuvres de Guillaume de Digulleville, *Le Roman de la fleur de lis* et de Robert d'Orbigny, *Le Conte de Floire et de Blanchefleur*, dont les titres très évocateurs nous laisse penser qu'elles doivent être étudiées dans leur intégralité.

Nous commencerons d'abord par étudier le lis comme une fleur relevant d'une convention poétique permettant de mettre en valeur la beauté d'une femme, physique, mais aussi morale. Nous verrons à quel point cette convention a influencé la littérature religieuse et en particulier l'image de la Vierge et du Christ. Cela nous permettra de formuler des hypothèses sur le lis comme un motif d'ascension, voire de transcendance, associé à certaines figures saintes chrétiennes ou à des héros de la mythologie arthurienne. Nous finirons par nous pencher sur le roman de Guillaume de Digulleville et sur sa conception du signe du lis, puis sur le conte de Robert d'Orbigny et l'imaginaire du lis.

Ces analyses visent ainsi à mieux comprendre le *topos* du lis dans la littérature et à émettre quelques hypothèses sur l'image de la fleur dans la société médiévale.

I. Le lis, une fleur de style

Jacques Ribard écrivait que la rose et le lis servaient à « évoquer la femme et l'éclat lumineux de son teint »¹¹⁵. En d'autres termes, la beauté naturelle de la fleur, qu'il s'agisse de la rose ou du lis, sert à mettre en lumière la beauté de la femme. Cette conception est si souvent employée dans les vers médiévaux qu'il est possible de la considérer comme un *topos* poétique qui s'étend au moins du XII^e au XV^e siècle.

En effet, dans *Erec et Énide*, écrit entre 1160 et 1164, Chrétien de Troyes décrit Énide et

¹¹⁵ RIBARD (Jacques), *Le Moyen Âge. Littérature et symbolisme*, Paris, Honoré Champion, 1984, p.66-67 (Essais)

compare son teint blanc aux pétales de la fleur de lis :

*Plus ot n'est la flor de lis
Cler et blanc le front et le vis;
Sor la color, par grant mervoille,
D'une fresche color vermoille
Que Nature li ot donnee,
Estoit sa face enluminee.
Si oel si grant clarté randoient
Que deus estoiles ressanbloient ;
Oncques Dex ne sot fere mialz
Le nes, la boche ne les ialz.
Que diroie de sa biauté ?
Ce fu cele por verité
Qui fu fete por esgarder
Qu'an se poïst en li mirer
Aussi com an mireor.¹¹⁶ (v.427-441)*

La couleur du teint de la fleur de lis est rehaussée par le rouge d'une *fresche color vermoille*, que nous pouvons associer à la teinte de la rose, qui paraît difficile à exclure quand il faut présenter une jeune fille ou une dame qui se doit d'être belle. Cette beauté se manifeste par les couleurs qui étaient considérées «comme une substance, c'est-à-dire une véritable enveloppe matérielle habillant les corps»¹¹⁷. La blancheur du teint de lis constitue alors une enveloppe qui peut recouvrir les visages féminins. Cet appareil blanc représente des symboles tels que la pureté et la chasteté, facilement attribuables à des jeunes filles, mais aussi l'espérance, l'éternité et la justice.

Cet idéal de beauté, mais surtout de blancheur, est remarquable dans le prénom même d'Énide, qui signifie «blanc, lumineux» et désignerait une fée, soit une dame blanche. Philippe Walter explique que son nom viendrait de l'irlandais *find* et du gallois *gwyn*¹¹⁸. Ces racines constituent également l'origine du prénom de Guenièvre, le «fantôme blanc» ou la «magicienne blanche»¹¹⁹. Ce blanc, selon Philippe Walter, symbolise la souveraineté dans l'imaginaire celtique. Dès lors, la blancheur d'Énide, comme celle de Guenièvre ou celle d'Yseult aux mains blanches, implique une grande beauté et un rôle important, voire majeur, dans les quêtes introduites par la matière de Bretagne.

En plus de cela, il faut ajouter que la blancheur, et donc la beauté, du teint d'Énide ressort par son éclat et sa lumière. Cela ne surprend pas vraiment si nous considérons les propos de Jean-Pierre Leguay dans le *Le Feu au Moyen Âge* expliquant la relation entre la beauté et la lumière :

Beauté et lumière sont inséparables. Narrateurs, poètes, conteurs et peintres évoquent la beauté lumineuse de la femme, l'éclat de son teint, la blondeur dorée de ses cheveux.¹²⁰

Ces caractéristiques peuvent être retrouvées dans le *topos* et l'image même de la fleur de lis. Anne Lombard-Jourdan remarque aussi le rapport entre la fleur de lis et la lumière grâce à la

¹¹⁶ CHRÉTIEN DE TROYES, *Érec et Énide*, trad., présentation et notes de Jean-Marie Fritz, éd. critique d'après le manuscrit B.N. fr. 1376, Paris, Librairie générale française, 1996, p. 172

¹¹⁷ PASTOUREAU (Michel), *Couleurs, images, symboles. Etudes d'histoire et d'anthropologie*, Paris, Le Léopard d'or, 1989, p.9

¹¹⁸ WALTER (Philippe), *Dictionnaire de mythologie arthurienne*, Paris, Imago, 2014, p.147

¹¹⁹ *Ibid.* p.198

¹²⁰ LEGUAY (Jean-Pierre), *Le Feu au Moyen Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, p.252

conception héraldique de la fleur en anglais appelée *flower de luce*, soit la fleur de lumière. Elle rapproche aussi la graphie du *lis* à celle du *los* qui désigne une louange ou forme l'anagramme de *sol*, renvoyant au soleil ou à la croix royale¹²¹, comme s'il existait des connotations lumineuses et solaires dans le mot même de *lis*.

Énide est décrite avec un visage *cler* et la face *enluminee*. Ses yeux sont aussi présentés comme possédant une *grant clarté*, comparable à deux étoiles. Le terme de *clarté* n'est en rien anodin et renvoie à des sens qui dépassent la simple idée de luminosité. En effet, le *Dictionnaire du Moyen Français* en ligne précise que *clarté* signifie le « symbole ou [...] l'émanation de la nature divine » s'il est employé en tant que métaphore, et « sens de la vue » s'il est employé de manière métonymique¹²². La clarté implique alors des qualités divines, ou du moins supérieures au commun des mortels. Cette supériorité émane même dans l'usage métonymique du terme, puisque la vue est souvent présentée comme le sens le plus noble de tous¹²³.

Blanche, mais surtout lumineuse, Énide paraît presque comme une figure de pureté et de force dont les vertus émanant de son visage seront admises au cours de l'histoire de Chrétien de Troyes. En effet, Énide prouve sa vaillance durant ses aventures avec Érec et sera fidèle à son amant malgré les avances d'un comte.

En plus de vérifier les propos de Jacques Ribard, cette citation d'*Érec et Énide* nous laisse croire que certaines mentions du *lis* ne servent pas uniquement à traiter de la beauté du teint féminin, mais à rendre compte des qualités d'un personnage ou de son rôle dans une intrigue romanesque.

Dans *Cligès*, autre roman de Chrétien de Troyes écrit vers 1176, Sordamor, la mère de Cligès, présente aussi un teint composé de rose et de *lis* :

*Qui poïst la façon descrivre,
Le nés bien fait et le cler vis
O la rose cuevre le lis,
Einsint q'un poi le lis esface
Por meuz enluminer la face ?¹²⁴ (v.812-816)*

Ces vers montrent que l'interaction de la rose et du *lis* produit l'effacement de la blancheur du *lis*, indice que la couleur blanche ne prime pas dans ce cas. La caractéristique la plus importante paraît à la fin de la question : il s'agit à nouveau d' *enluminer la face*, soit de mettre en lumière le visage. Ce portrait nous laisse croire que le blanc est une couleur prisée à posséder, afin de se

¹²¹ LOMBARD-JOURDAN (Anne), *Fleur de lis et Oriflamme. Signes célestes du royaume de France*, Paris, Presses du CNRS, 1991, p.43 et 114

¹²² «Clarté», *Dictionnaire du moyen français* [en ligne] : < <http://www.atilf.fr/dmf/definition/clarté> >

¹²³ LORCIN (Marie-Thérèse), «Le Soleil, l'oeil et la vision au Moyen Âge», *Le Soleil, la Lune et les étoiles au Moyen Âge*, Aix en Provence, CUERMA, 1983, p.217

Pour approfondir le débat des sens au Moyen Âge, il existe un discours très intéressant dans l'avant propos de Michèle Gally et Michel Jourde dans *Par la vue et par l'ouïe. Littérature du Moyen Âge et de la Renaissance*, Paris, ENS Éditions, 1999, 203p.

¹²⁴ CHRÉTIEN DE TROYES, *Cligès*, édition critique du manuscrit B.N. fr. 12560, traduction et notes par Charles Méla et Olivier Collet, introduction par Charles Méla suivie des *Chansons courtoises* de Chrétien de Troyes, présentation, édition critique et traduction par Marie-Claire Gérard-Zai, Paris, Librairie générale, 1994, p.90

rapprocher de l'idéal lumineux. Ce point ressort d'autant plus dans la description de Sordamor qui a le cou quatre fois plus blanc que l'ivoire (v.827) et la poitrine plus blanche que la neige fraîche (v.841). La blancheur de la dame dépasse la richesse de l'ivoire précieux et l'immaculé de la neige, et devient ainsi supérieure à certaines œuvres de la nature. Dès lors, la blancheur émanant du lis, de l'ivoire ou de la neige, permettrait de se dégager de quelques normes en plaçant la beauté d'un personnage féminin au-dessus des perceptions habituelles, l'élevant plus vers une conception lumineuse, solaire, supra-terrestre, voire divine. Cela rejoint les propos de Philippe Walter au sujet du blanc : « le blanc est la couleur du sacré mais surtout de la féerie »¹²⁵.

Dans le lai de *Lanval* de Marie de France écrit à la fin du XII^e siècle, nous lisons une autre description de femme, la fée Morgane selon Philippe Walter¹²⁶, dont la beauté dépasse celle de la reine Guenièvre et qui utilise la fleur de lis, associée à la rose, comme comparant :

Dedenz cel tref fu la pucele :
Flur de lis [e] rose nuvele,
 Quant ele pert al tens d'esté
 Trepasot ele de beauté.
 Ele jut sur un lit mut bel -
 Li drap valeient un chastel -
 En sa chemise senglement.
 Mut ot le cors bien fait e gent ;
 Un cher mantel de blanc hermine,
 Couvert de purpre alexandrine,
 Ot pur le chaut sur li geté ;
 Tut ot desouvert le costé,
 Le vis, le col e la peitrine ;
 Plus ert blanche que flur d'espine.¹²⁷ (v.93-106)

Nous remarquons dans ces vers que la blancheur apparaît aussi sur le manteau de la dame, en plus de son visage, de son cou et de sa poitrine. Il est indiqué que cette blancheur est supérieure à la *flur d'espine*, soit la fleur d'aubépine, blanche et petite. Qu'il s'agisse de la peau ou du vêtement, la couleur blanche s'étend sur la bien-aimée de Lanval et se mêle à la rose et au rouge pourpre. Cette blancheur constitue un gage de la beauté de l'amante de Lanval. D'un point de vue narratif, cette description permet d'expliquer la génération de certains événements : c'est à cause de cette beauté que Lanval refuse les avances de la reine qui se vexe d'un tel affront au point d'engager un procès à l'encontre de Lanval. La beauté de certaines femmes, de certaines fleurs, telles que la fleur de lis, peuvent alors créer une intrigue narrative.

Dans le *Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole* de Jean Renart¹²⁸, qui date du début du XIII^e siècle, Liénor, le personnage féminin principal, n'est pas seulement la pucelle à la rose, mais

¹²⁵ WALTER (Philippe), «Blanches mains (la dame ou pucelle aux)», *Dictionnaire de mythologie arthurienne*, op. cit., p.70 (fée amoureuse de Guinglain)

¹²⁶ WALTER (Philippe), «Lanval», *Dictionnaire de mythologie arthurienne*, op.cit., p.237

¹²⁷ MARIE DE FRANCE, *Lais*, préface, traduction nouvelle et notes de Philippe Walter, Paris, Gallimard, 2000, p. 172

¹²⁸ JEAN RENART, *Le Roman de la rose ou de Guillaume de Dole*, traduction, présentation et notes de Jean Dufournet avec le texte édité par Félix Lecoy, Paris, Honoré Champion, 2008, 479 p.

aussi la pucelle à l'aubépine et à la fleur de lis. Ce roman est rythmé par des occurrences de fleurs qui indiquent les temps de narration et qui influencent les actions des personnages. Guillaume de Dole est invité à la cour de l'empereur Conrad pour ses vertus, mais aussi pour celles de sa sœur, Liénor. Cette dernière possède une marque secrète, une rose au niveau de la hanche que seule la famille de Dole connaît. La mère de Liénor confie ce secret au sénéchal, jaloux de Guillaume. Il s'empresse de dévoiler publiquement l'existence de la marque de la rose, sous-entendant qu'il a dépuclé la jeune fille, afin de nuire à sa réputation et à celle de son frère. Dès lors, l'enjeu de l'intrigue consiste à prouver la virginité de Liénor, à défendre la fleur qui a été dévoilée.

Liénor le dit elle-même : *je sui la pucele a la rose* (v.5040). Cette confirmation publique du secret de la marque de la jeune fille divulgué par sa mère, puis par le sénéchal permet de clarifier quelque peu le titre du *Roman de la Rose*. Concrètement dans le récit, la rose n'est qu'une marque rouge sur le corps de Liénor, mais elle symbolise aussi la beauté virginale et le sexe féminin, comme la plupart des évocations de fleurs, et par son emplacement sur la cuisse. La rose peut être aussi une métonymie pour parler de Liénor. Néanmoins, il n'est peut-être pas si juste de considérer Liénor uniquement comme la pucelle à la rose.

Liénor est d'abord la pucelle à l'aubépine. La première fois qu'elle paraît vraiment au lecteur, elle porte une robe blanche, *le blanc bliaut* (v.1202), comme la fleur d'aubépine. Liénor chante quelques vers qui nomment la plante et qui pourraient faire allusion à sa relation avec Conrad, amoureux qui ne quitte pas sa cour pour la rencontrer. La traduction de Jean Dufournet met ce point en avant :

Aubépine, que tu es chargée de fleurs !
Mon ami doit me trouver près de toi
Mais il ne veut venir à moi...¹²⁹

Nous pouvons noter que l'aubépine montre une promesse de prospérité grâce à son grand nombre de fleurs, mais que cette promesse est en attente d'une décision de Conrad. Cette attente de l'aubépine, et de Liénor, paraît dans une chanson prononcée par Guillaume quittant le domaine familial (v.1305-1307) :

*Vois de ça embruns et enclin
si que chans ne flors d'aubespín
ne mi val ne qu'ivers gelas.*

Si nous considérons à nouveau que Liénor est représentée par l'aubépine, nous comprenons que sa situation est perçue comme un hiver glacé, figé, infécond, loin des fêtes printanières, de la verdure de l'été et donc de Mayence. Ce temps est rappelé par un chant déclaré par Conrad, que Jean Dufournet traduit ainsi : «malgré ce temps où les arbres se couvrent de givre et de frimas, l'envie m'a pris de chanter»¹³⁰. Cela montre que Conrad n'est pas enclin à vouloir changer la situation de Liénor, ni la sienne. Le personnage de Liénor doit donc évoluer, pour que la situation

¹²⁹ JEAN RENART, *op. cit.*, p.145

¹³⁰ *Ibid.*, p.195

évolue.

Liénor possédait déjà quelques caractéristiques de la rose : elle était décrite comme *plus fresche que nule rose* (v.1291) et plus tôt encore, avait été comparée à la dame de Perthuis qui *a flor de rose, a flor de lis / samble la face de color* (v.697-698). Sa beauté, ses vertus, semblent dépasser celles de la rose. Pourtant, elle va devoir assumer la restriction d'être associée à une seule plante, une seule marque, un seul signe avec plusieurs sens : la rose. Le dévoilement de ce signe qui remet en question sa vertu ne nie en rien sa beauté comme l'indique les vers 3362 à 3367 :

*Ja mes nuls hom qui parler puisse
ne verra si fete merveille
come de la rose vermelle
desor la cuisse blanche et tendre.
Il n'est merveille ne soit mendre
a oïr, ce n'est nule doute.*

La merveille de la marque semblable à une rose va permettre à Liénor de se déplacer jusqu'à la cour de Conrad pour assumer pleinement son rôle de la pucelle à la rose et restaurer sa réputation et celle de son frère. Les couleurs *vermelle* et *blanche*, rouge et blanche, rappellent les couleurs pour décrire la beauté d'une femme, comme nous avons vu plus haut avec la description de la dame de Perthuis, à la peau blanche comme le lis et avec un peu de rouge qui remémore la teinte de la rose. Discret écho à la beauté de Liénor, le signe rouge devient une véritable affaire qui aidera Liénor à prouver ses véritables valeurs qui feront d'elle une épouse digne de l'empereur. Le substantif *affaire* (v.3360) possède des sens en moyen français¹³¹ qui éclairent l'importance de la marque pour Liénor et pour l'intrigue. En effet, ce terme peut signifier « une situation délicate », « un cas », politique ou judiciaire à défendre, « une lutte » ou encore « un engagement », mais aussi « une tribulation » ou « une affliction ». Dès lors, nous voyons nettement que Liénor est destinée, dès la confession de sa mère, à lutter contre la gageure, contre les offenses affligeantes qui ont été faites contre elle et contre son frère, puis à s'engager auprès de Conrad. Cette idée de lutte judiciaire se retrouve dans les propos même du sénéchal qui clame publiquement avoir pris la virginité de Liénor en indiquant la marque cachée de la jeune fille comme preuve aux vers 3584 à 3589 :

*Tant l'a par parole encerchié
qu'il li a dit par son **outrage**
qu'il a eü son pucelage ;
et por ce que croire l'an puisse,
de la rose desor la cuisse
li a dit mout veraie ensaigne.*

Il est possible de déduire que la marque de la rose doit subir des réparations, être considérée pour ce qu'elle est vraiment : une marque de naissance et non le gage de la perte de vertu de Liénor. En d'autres mots, si Liénor est associée à la rose, à la marque de sa cuisse, cela ne peut être que de courte durée, même si cela est nécessaire aux personnages et à l'intrigue. Guillaume, dans un excès de rage, souhaite que la rose disparaisse (v.3986-3989) : *la rose / qu'el a devers la destre hanche/*

¹³¹ «Affaire», DMF, < <http://www.atilf.fr/dmf/definition/affaire> >

desor la cuisse grasse et blanche, / que male flambe puisse ardoir. Cela pourrait montrer une certaine prédestination à détruire la mauvaise réputation de la rose, et celle de la famille de Dole.

La préparation de Liénor pour se défendre à la cour de Conrad illustre la volonté de la jeune femme de se défaire du signe de la rose, en préméditant un piège contre le sénéchal qui lui permettra de retrouver son honneur et en se parant de vêtements qui mettront sa beauté et sa vertu en valeur. Il n'est plus question de se parer du *bliaut*, de la tunique blanche du début du roman. Liénor s'habille somptueusement d'une chemise de fleurs brodées (v.4355), ce qui fait peut-être un lointain écho aux roses brodées sur le lit de Conrad. Les roses sur le tissu sont devenues d'autres fleurs, ce qui laisse croire encore à la transformation de la rose et de Liénor. Le narrateur fait noter qu'elle pleure des larmes plus claires que de l'eau de rose (v.4265), ce qui rend compte de sa pureté, mais aussi de sa supériorité à la rose. D'ailleurs, aucun de ses vêtements n'est rouge : elle porte du bleu, du vert, mais surtout du blanc en fourrure ou sur sa chemise brodée. Sa peau aussi est blanche notamment au niveau du cou et de sa poitrine *assez plus que n'est noif sur branche* (v.4379). Cela rappelle la blancheur de son visage, mais aussi celle de sa robe d'aubépine, bien que son allure paraisse plus riche et noble. Cette préparation rappelle celle d'Yseut dans l'ouvrage de Béroül : elle se pare de *linge blanc, plus beau que fleur de lis*¹³² avant de paraître à la cour du roi Marc pour leur réconciliation.

L'arrivée de Liénor à la cour est célébrée en chansons, notamment avec la chanson auvergnate qui signale un retour aux beaux jours, soit un dénouement positif, aux vers 4653 à 4659 :

*Bele m'est la voiz altane
del roissillol el pascor
que foelle est verz, blanche flor,
et l'erbe nest en la sane
dont raverdissent cil vergier.
Et joi m'avroit tel mestier
qui cors me garist et sane.*

Nous notons encore une fois la présence de la blanche fleur dans le texte, qui rappelle Liénor et ses vertus. D'ailleurs, son nom même est composé de la couleur or, qui est «synonyme de blancheur», mais aussi de lumière pour l'anthropologue et sociologue, Gilbert Durand¹³³. Il souligne d'ailleurs que l'or est perçu comme une substance et un reflet, capable de propager la lumière, comme le soleil. Derrière l'or se cacherait l'idée de la clarté, si chère à l'époque.

L'or se trouve aussi dans les cheveux de la jeune fille, lui formant une couronne naturelle, coiffée avec un bout de bois pour l'occasion *ot drelié sa greve au matin / d'une brache de porc espin, / et si ot fet front de heaumiere* (v.4733-4735). Sa coiffure guerrière annonce qu'elle s'apprête au combat, à la lutte pour défendre son affaire de la rose. Sa robe et sa coiffure peuvent nous faire penser à la déesse romaine Minerve, mais c'est en fée qu'elle apparaît pour les hommes du Moyen

¹³² BEROUL, *Tristan et Yseut*, Edition de Daniel Poirion, préface de Christiane Marchello-Nizia, Paris, Gallimard, 1989, p. 121 (Folio Classique)

¹³³ DURAND (Gilbert), *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire : introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Dunod, 1992, p. 166

Âge : *Ne sai se c'est ou fee ou fame* (v.4689). Liénor semble alors être une femme presque surhumaine aux yeux des personnes formant la cour de Conrad.. Tout le monde tombe sous son charme, y compris Conrad, même s'il ignore son identité.

Liénor exécute son plan qui se déroule parfaitement, car la marque rose s'est transférée sur le corps ensanglanté et coupable du sénéchal qui garde trop serrée contre lui ce qui sont pour lui des preuves d'amour d'une dame, mais qui ne sont que la ruse de la sœur de Guillaume. Le sénéchal piégé, Liénor peut enfin assumer sans honte la marque qu'elle a sur le corps et dire devant tous qu'elle est la pucelle à la rose. Cependant, une fois son surnom présenté, il s'efface aussitôt puisque le véritable coupable a été marqué de rouge et que Liénor et Conrad ont été blanchis¹³⁴.

Le dénouement¹³⁵ est annoncé par les derniers vers chantés par Conrad. Ils relèvent d'un registre populaire, marquant l'alliance de la poésie courtoise avec la poésie populaire, et préparant sûrement les noces de Liénor et Conrad, aux vers 5106 à 5115 :

*Que demandez vos ?
Quant vos m'avez ?
Que demandez vos ?
Dont ne m'avez vos ?
-Ge ne demant rien
se vos m'amez bien.
[...]
« Tendez tuit voz mains a la flor d'esté,
a la flor de liz,
por Deu, tendez i !*

Ce chant est décrit comme un *Te deum laudamus*, marquant un accord religieux, une action de grâce durant laquelle Liénor est devenue un lis, une fleur noble et blanche. Cela lui permet l'accès à la cour, mais aussi à la souveraineté. Elle a su faire preuve de la vaillance et du courage qui manquaient à l'empereur, et si Liénor a réussi à se marier avec Conrad, ce n'est pas seulement parce qu'elle est plus belle que toutes les fleurs, mais parce qu'elle est la défenderesse de leurs vertus symboliques. Cela est d'autant plus frappant que, lors du mariage, Liénor arbore une robe riche en couleurs, pareille à une fleur. Cependant, la jeune fille se distingue par sa propre beauté, sa propre personne comme les vers suivants le prouvent : *«Mes chascuns prise plus sa chiere / et sa biauté que son harnués.»* (v.5361-5362). Cela veut dire qu'elle a su se détacher de sa parure et de toutes les marques qui pouvaient couvrir son corps : les vêtements, les roses, les mensonges. D'ailleurs, après son mariage, il ne sera plus question de fleurs pour Liénor qui est par la suite désignée, comme la noble femme, l'amie du roi, la suzeraine, la reine, ou, le plus souvent, l'impératrice. Bref, elle devient la fleur des souveraines.

Le Roman de la Violette de Gerbert de Montreuil s'inspire du roman de Jean Renart en fondant

¹³⁴ *Blanchir* au sens d'«innocenter quelqu'un» n'existe qu'à partir de la fin du XVII^e siècle. *Le Trésor de la langue française en ligne* note la première occurrence de ce sens en 1694 : <
[http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=317553540](http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=317553540;); >

¹³⁵ Nous ne faisons que répéter les remarques que vous nous avez indiquées

son intrigue sur une pucelle qui ne possède pas la marque d'une rose vers les hanches, mais une marque d'une violette au niveau de la poitrine. La pucelle, Euriaux est décrite de la façon suivante :

*La rose qui naist en esté,
Quant s'aoevre la matinee,
N'est pas si bien enluminee
Com ele ot la bouche et la fache
N'ai talent qu'entendre vous fache
Chose qui ne doie estre voire.
Plus blanc que argent ne yvoire
Ot la fache entre le vermél ;
Mais d'une chose m'esmervel,
Qu'ele ot plus blanc col et poitrine
Que **flour de lis ne flour d'espine.**
Blanches mains ot et bien fais bras. (v.880-892)*

Cet extrait est plutôt court, mais extrêmement riche en ce qui concerne les évocations de la blancheur et des fleurs, que nous avons déjà pu mentionner. La blancheur de la jeune femme est supérieure aux deux fleurs blanches aussi exploitées par Jean Renart, celle du lis et celle de l'aubépine. Il faut noter cependant, que dans ce cas, la fleur de lis a la même valeur que la fleur d'aubépine. Ces deux fleurs sont toutes les deux des comparants insuffisants pour présenter la blancheur d'Euriaux. Aucune fleur ne semble égaler sa blancheur, sa beauté et sa vertu. Il est aussi dit qu'elle est plus blanche que l'ivoire, déjà un comparant chez Chrétien de Troyes, et que l'argent. Les métaux précieux ne peuvent égaler la beauté de la pucelle au teint blanc et plus lumineux que le matin qui écarte les ténèbres. Tout comme la pucelle à la rose, la pucelle à la violette cherche à se distinguer par sa blancheur qui constitue l'indice de son innocence et de sa virginité.

À cet égard, nous pouvons remarquer que cet extrait constitue un des rares textes dans lequel la blancheur de la fleur de lis ne suffit pas à justifier la vertu d'une jeune fille, et donc sa virginité, alors que dans le *Tournoiement de l'Antéchrist* écrit par Huon de Méry dans la première partie du XIII^e siècle, la lance attribuée à l'allégorie de Virginité est blanche, et confirme sa vertu :

*De nule tache n'iert tachiée :
Ains est blanche come **flor de lis.**¹³⁶*

Au XIV^e siècle, Guillaume de Machaut, puis Jean Froissart proposent des compositions dans lesquelles les fleurs sont personnifiées, ce qui montre l'importance poétique de la fleur chargée de symboles.

Guillaume de Machaut compose un *Dit du lis et de la marguerite* dans lequel il présente les beautés et les vertus de deux fleurs blanches : le lis et la pâquerette. En effet, bien que le texte emploie le terme de *marguerite*, l'auteur fait bien référence à la pâquerette aux pétales rosés, contrairement à la marguerite. Cela laisse supposer que *marguerite* servait à désigner la pâquerette dont le nom n'apparaît qu'au XVI^e siècle¹³⁷. L'usage du terme *marguerite* permet également de créer

¹³⁶ HUON DE MERY, *Le Tournoiement de l'Antéchrist*, Reims, P. Regnier, 1851, p.46

¹³⁷ «Pâquerette», *Trésor de la langue française*, < [http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1804925955](http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1804925955;); >

un jeu de mot entre la fleur essentiellement blanche et le prénom d'une jeune femme pouvant être associée symboliquement au blanc. Nous préférons ainsi parler de la marguerite, la femme-fleur, plutôt que de pâquerette, en abandonnant quelque peu les considérations botaniques pour mieux nous intéresser à la littérature.

Dans ce texte, le lis possède des caractéristiques avantageuses pour élaborer l'éloge d'une dame. En effet, la fleur de lis rime avec *pleinne de delis* (v.28). Elle est encore une fois considérée comme une source de plaisirs, de joies saines, voire saintes. L'auteur cite une partie du *Cantique des cantiques* : *Com le lis entre espines / Est m'amie entre les meschines* (v.51-52). Le lis, comme fleur sainte, permet d'insister sur la vertu morale de la belle dame qui serait capable de rester sage et avisée, d'éviter le déshonneur et le blâme (v.54-58). Le poète utilise la citation biblique pour créer une métaphore filée entre la fleur parmi les épines et la dame parmi les tentations. La dame aux les épines renvoient à deux interprétations proposées par l'auteur : les épines peuvent être les tentations autour de la dame, mais aussi une protection contre le monde extérieur qui viserait à attaquer sa vertu. Ainsi, les épines pourraient faire partie de la fleur, du lis qui deviendrait dès lors un peu rose. Le lis n'est plus vraiment la fleur des jardins et croît dans l'imaginaire lyrique et religieux de Machaut. L'auteur décrit la fleur de bas en haut (v.85-93) : son regard s'élève et l'élève, pour mieux parler de sa grandeur et de sa grâce. Il indique que le lis est fortement enraciné et qu'il est prédisposé à s'accroître (v.93). En d'autres termes, le lis est une fleur d'élévation esthétique, morale, mais aussi humaine. Le lis dépasse la temporalité de l'homme : il est *la grace qui ne puet mourir* (v.95). Il est alors possible de lui attribuer des vertus quasiment miraculeuses et des pouvoirs particuliers qui n'ont pas été mentionnés dans la Bible, mais qui appartiendraient à des savoirs encyclopédiques et/ou populaires. L'auteur insiste sur la capacité curative du lis qu'il compare à la tendresse de la dame et à l'amour qui apaise les maux (v.111-130). Les connaissances scientifiques ont été détournées de leur but informatif pour aider à la composition d'un poème courtois. Cela est d'autant plus évident à partir du vers 134, car chaque partie du lis est détaillée en fonction de sa valeur symbolique. La tige représente la force et la stabilité (v.134). Les pétales, aussi blancs ou plus blancs que la neige, symbolisent la pureté, la chasteté, et une vie *nette* (v.140), soit sans péché, ce qui peut renvoyer à un idéal de clarté et de lumière. Les étamines aux graines dorées, ou *languettes*, se rapportent à la sagesse, à la parole juste et aux pensées éclairées et pieuses (v.143-147). Toutes ses vertus sont conférées à la dame, *desse d'onneur conronnee* (v.154). Grâce à la comparaison au lis, la dame est exposée comme un modèle rassemblant toutes les vertus nécessaires à la vie de piété et surtout d'honneur. Machaut termine sa description du lis en insistant sur l'idée d'honneur et de souveraineté émanant de la fleur dont les pétales forment une couronne (v.155). Fleur de Dieu, fleur de la dame, fleur du roi, le lis pour Guillaume de Machaut se distingue par sa relation avec le divin, sa puissance et ses vertus transcendantes, puisque le lis est destiné à s'élever

hors des espines a grant joie (v.167).

Toutefois, ce poème courtois indique que la fleur de lis est masculine (v.171), probablement à cause de son symbole de force et de puissance, mais aussi à cause de l'association entre le lis et le roi qui est très forte depuis le règne de Charles V le Sage durant le XIV^e siècle. Il a notamment tenté de renforcer l'autorité royale et ses symboles dont l'écu royal aux trois fleurs de lis. La marguerite, quant à elle, est rattachée à la féminité et à la reine. Sa blancheur est associée à la joie (v.216) et la couronne que la nature lui aurait donnée renvoie à la douceur et à la beauté délicate (v.220). Les mêmes éléments caractéristiques des fleurs se rapportent à des symboles différents. Ceux de la marguerite correspondent plus à l'idéal de la femme et s'accordent donc mieux à l'éloge de la femme-fleur Marguerite. D'ailleurs, à la fin du poème, la fleur de lis est féminisée et est employée comme comparant pour mettre en exergue la beauté de la dame et sa douce odeur dont la délicatesse est intensifiée par le suffixe *-ette* de *doucettes* (v.384).

Grâce à ce poème, nous remarquons l'évolution de l'image du lis dans la littérature. Le poème montre qu'encore au XIV^e siècle, le lis est une fleur de choix pour traiter de la beauté physique et morale d'une femme. Cependant, nous notons que les influences culturelles et politiques ont modulé son image qui peut posséder des connotations masculines faisant écho à la force royale du souverain français.

Cette image du lis comme un emblème de force et de puissance souveraines se retrouve dans la *Plaidoirie de la rose et de la violette* de Jean Froissart. La Rose et la Violette se querellent, chacune persuadée d'être la plus belle. Pour mettre un terme à cette dispute, Imagination demande alors aux avocats de confirmer le rôle et la valeur de la fleur de lis afin de résoudre le conflit (v.284-295) :

*La noble et haute fleur de lis
Qu'on doit bien ternir en chierté
N'a elle souveraineté
Sus la rose et sur toutes flours ?
Si a, et a eü tous jours
Et avera, et c'est bien drois,
Car sicom li lions est rois
Des bestes, et li aigle aussi
Rois des oisiaus, est, je vous di,
La flour de lis la souverainne
Sus toutes flours et plus hautainne.*

Un peu plus loin, on lit aussi (v.308-315) :

*La noble est haute flour de lis
Tres grandement acompagnie
De belle et bonne compaignie,
De Hardement et de Joneche,
De sens, d'Onneur, et de Largeche,
De qui vous serés recoeilliés
Liement, et bien consilliés
De conseil gratieux et bon¹³⁸*

Dans la *Plaidoirie*, le lis est supérieur aux autres fleurs par les vertus qu'il possède. Il paraît comme la fleur noble par excellence, ce que nous avons déjà souligné dans le *Roman de la Rose ou*

¹³⁸ JEAN FROISSART, «*Dits*» et «*débats*», éd. A. Fourrier, Genève, Droz, 1979, p.201 et 202

de *Guillaume de Dole*. Jean Froissart associe le lis au courage ou à l'audace, à la jeunesse, à la sagesse, à l'honneur et à la générosité. Ces vertus n'ont pas été choisies par hasard et rendent compte des caractéristiques idéales de la noblesse courtoise, et non plus seulement de l'idéal féminin. L'image du lis s'écarte de la beauté physique : il n'est pas question de sa blancheur, ni de son éclat lumineux. Le poème s'intéresse à la fleur *haute* ou *hautainne*, ce qui peut se rapporter à la taille de sa tige comme à la valeur qui lui est accordée. Le lis paraît à nouveau comme une fleur capable de s'élever grâce à sa nature et aux vertus qui l'accompagnent. Parmi elles, certaines ont déjà été mentionnées par Guillaume de Machaut : l'*honneur*, ou un «principe d'action qui porte à une conduite digne d'estime (moralement et socialement)»¹³⁹, et le «*sens*», soit la «faculté de comprendre, de juger»¹⁴⁰. Le lis représenterait donc une personne qui se comporte convenablement en société et qui se distingue notamment par ses discours intelligents. Le lis, courtois et éclairé, de Jean Froissart se démarque aussi par l'opinion unanime qui a été exprimée à son sujet. Le lis est une fleur d'autorité sur laquelle tout le monde s'accorde et qui accorde tout le monde, puisqu'elle met fin à la plaidoirie. Il est impossible alors de ne pas penser au pouvoir du roi qui porte les fleurs de lis et dont la souveraineté ne saurait être réfutée.

Encore au XIV^e siècle, Christine de Pisan compose des jeux à vendre, des sizains faisant l'éloge d'un objet, d'une plante. Elle écrit à propos du lis et expose le portrait de l'homme courtois par excellence, dont les vertus doivent égaler celles de la plantes :

*Je vous vens la fleur de lis
-Vray amant doit estre jolis,
Sage, courtois et bien apris
Amer honneur, armes et pris,
Loial, secret et sanz amer,
Qui tel l'a bien le doit amer.*¹⁴¹

Dans ce texte, le lis n'est donc pas associé aux femmes et vise à priser des qualités plutôt masculines et nobles, comme le talent aux armes. Il n'est pas non plus question de vertus transcendantes, qui dépassent les temps humains et mortels. Le poème est bien ancré dans un contexte courtois. L'image du lis a donc été adaptée aux normes sociales de l'époque. Les vertus sociales ont été substituées aux vertus médicinales et spirituelles. Nous voyons clairement que le lis et son image dépendent des choix d'écriture de l'auteur influencé par ses opinions personnelles ainsi que par les normes sociales. Toutefois, malgré ce changement de perspective, le terme *honneur* apparaît à nouveau, comme s'il était indissociable du lis. Cela laisse penser que le lis est avant tout la fleur de la dignité, et cela quels que soient les domaines, courtois, religieux et médicinal. Le lis serait la fleur qui implique un comportement sain et raisonnable pouvant mener à une élévation

¹³⁹ «Honneur», *DMF*, <<http://www.atilf.fr/dmf/definition/honneur>>

¹⁴⁰ «Sens», *DMF*, <<http://www.atilf.fr/dmf/definition/sens>>

¹⁴¹ CHRISTINE DE PISAN, *Oeuvres poétiques de Christine de Pisan. I, Ballades, virelais, lais, rondeaux, jeux à vendre et complaintes amoureuses*, publ. Maurice Roy, New York, Johnson reprint corporation, 1965, p.189

sociale ou spirituelle.

Dans la littérature profane médiévale, le lis est un signe de blancheur et de clarté. Il était d'abord réservé pour vanter la beauté physique et morale des femmes, comme leur virginité, leur douceur et leur pudeur. Puis, le lis a été employé pour évoquer des vertus plus masculines, ou du moins, moins délicates, telles que le courage et la force. Si les textes encyclopédiques révélaient les vertus médicinales de la fleur, les textes plus lyriques lui attribuent des vertus morales. Ce changement, du féminin vers l'ouverture au masculin, se trouve aussi dans les écrits religieux dans lesquels le lis est le symbole de la Vierge, puis devient aussi celui de Jésus Christ.

II. Le lis comme symbole de la Vierge et du Christ

Nous avons vu que le lis apparaissait dans les descriptions de femmes possédant une très grande beauté physique souvent accompagnée d'une aussi grande beauté morale. Cela se lit durant le Moyen Âge, mais nous remarquons que la comparaison avec le lis est plus ancienne, car le *Cantique des cantiques* indique dans ses premiers vers : «Comme un lis au milieu des épines, telle est ma dame parmi les jeunes filles». La *Vulgate* indique bien «*lilium*»¹⁴², soit le terme latin de *lis* afin de désigner la fleur parmi les épines. Toutefois, l'expression complète est *lilium convallium*, qui, traduit mot à mot, signifie «lis dans la vallée», mais qui peut renvoyer au muguet, *Convallaria majalis* L., faisant par des liliacées, comme le lis. Le muguet est un lis qui pousse dans la vallée. D'ailleurs, il a gardé les marques de cette origine en anglais, car le muguet se traduit par *lily in the valley*. Cette confusion du muguet pour le lis montre à quel point l'image du lis a influencé l'interprétation et la traduction de textes, sacrés ou non.

Nous essaierons alors d'étudier dans quelles mesures le lis a été employé pour mettre en lumière des saints, et en particulier la Vierge, la plus vertueuse des Dames, et Jésus Christ, porteur de croix.

Dans le capitulaire de Villis demandé par Charlemagne, le lis est appelé *lilium*, mais aussi *madonna*, qui fait probablement référence à la Vierge. L'origine du terme *madone* reste assez obscure : ni le dictionnaire de Félix Gaffiot, ni celui de Frédéric Godefroy ne définissent le nom. Quant au DMF, il n'indique aucune définition pour un terme qu'il considère comme un nom propre. Le *Trésor de la langue française informatisé* ne reconnaît que *madone*, attesté en 1798, pour évoquer la Vierge. Toutefois, la graphie *Madonne* est déjà employée en 1648 pour désigner les représentations de la Vierge¹⁴³. Malgré la difficulté d'établir le sens exact de *madonna* au VIII^e

¹⁴² «Song of songs », *Vulgate* de Jérôme de Stridon, [en ligne] <
<http://www.thelatinlibrary.com/bible/songofsongs.shtml> >

¹⁴³ «Madone», *TLFI*, [en ligne] <<http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=484644840;>>

siècle, l'évolution du terme nous laisse croire que *madonna* se rattache à la Vierge, à la femme maîtresse de la maison, du foyer, soit la *domina* des chrétiens. Dès lors, nous pourrions supposer, avec quelques réserves, que le lis, la *madonna* du VIII^e siècle, serait une plante associable à la Vierge, et plus généralement à la femme.

Pour aborder des textes aux aspects plus littéraires et plus certains, nous rappelons que nous avons vu avec Isidore de Séville qu'il était possible de jouer avec les sonorités du terme latin de lis pour créer une définition étymologique jouant sur les mots et leurs formations. Toutefois, le lis comme thème littéraire se dessine vraiment avec les propos de Walahfrid Strabon, un abbé du IX^e siècle connu pour son engagement envers la restauration de la culture et des lettres latines. Il a composé *L'Hortulus*, un ouvrage élogieux sur les plantes semées dans les jardins, et notamment les deux fleurs les plus connues, la rose et le lis. Une traduction du latin en français moderne est disponible :

Le lys et la rose.
Ces deux inestimables fleurs en effet
Symbolisent pour l'Éternité les palmes glorieuses de l'Église,
Les martyrs cueillent dans leur sang les bouquets de roses
Et tiennent les lys dans l'innocence de leur foi triomphante.
O Vierge, Mère d'une féconde progéniture,
Tige d'inébranlable foi, promise spirituelle de l'Époux,
Fiancée, colombe, asile, reine, amie fidèle,
Cueille les roses par le combat, prend les lys par la paix bienheureuse,
La fleur t'est destinée par le rejeton de l'arbre royal de Jessé,
L'unique redresseur et rédempteur de l'antique souche.
Lui qui a consacré les lys éclatants par son verbe et par sa vie,
Empourprant les roses de sa mort.¹⁴⁴

Le lis, comme la rose, est perçu clairement comme une fleur des jardins, mais surtout comme une fleur de Dieu et de la religion chrétienne. Les lys sont associés à «l'innocence» et à «la paix bienheureuse», des symboles aux valeurs positives qui témoignent de l'histoire de Jésus et de ceux qui ont souffert pour l'Église. L'adjectif qualificatif *éclatants* renvoie la blancheur lumineuse de la fleur de lis élevée à la hauteur de la parole divine. La fleur de jardin devient alors un signe divin, une manifestation naturelle de l'histoire de Dieu.

Nous retrouvons l'association entre la fleur botanique et la religion dans le *Rosarius*. Gaston Raynaud explique dans son introduction que «le poète nous apprend lui même que ses sources sont Pline, Solin et Isidore», en ce qui concerne les plantes mises en poème¹⁴⁵. L'une de ces plantes est le lis :

Flour de lis.
Mout noble chose est flour de lis :
Lui regarder est grans delis ;
Ele est aussi de grant oudeur
Et trop meilleur est sa valeur.
Blanche dehors, dedens dorée,

¹⁴⁴ BECK (Bernard), «Jardin monastique, jardin mystique. Ordonnance et signification des jardins monastiques médiévaux», *Revue d'histoire de la pharmacie*, 88^e année, n°327, 2000. pp. 377-394.

¹⁴⁵ RAYNAUD, Gaston, « Poème moralisé sur les propriétés des choses », *Romania*, 14, 1885, p. 10 [en ligne] <<http://bibnum.enc.sorbonne.fr/omeka/files/original/271b0eace13eaf016d2484a78b549c96.pdf>>

*Mainte maladie curée
 Par sa vertu est et sanée :
 Par lui apostume est ostée,
 Ele est d'enfleure repressive
 Et de vertus mitigative,
 D'ordure est mondificative,
 De nature remollitive.
 De vert couleur en sa jonesse,
 Blanche devient en sa vielesse.
 Le lis est de grant chaleur
 Et d'une atrempée muiteur.
 La noblesce a en partie
 De rose ; plaie est garie
 De feuille de lis ; (elle) aussi cure
 De serpent venin et morsure ;
 Tele est nature de lis.
 Plusieurs i a autre[s] delis :
 Coupée, sur les autieus mise
 Est devant Dieu en sainte esglise ;
 Par fleur de lis as connoissance
 Des armes du regné de France :
 Mout beles sont a regarder.
 Dieus vueile le royaume garder
 Et ma dame sainte Marie !
 Quar li roys mout en lui se fie.
 Fleur de lis, c'est la douce dame
 Qui bele fu de cors et d'ame... ¹⁴⁶*

De ces vers octosyllabiques, nous notons facilement la description botanique et médicinale faisant écho aux propos de Pline, que nous avons mentionnés dans le chapitre précédent. Toutefois, le poème se distingue dans ses derniers vers par l'éloge qu'il fait de la Vierge Marie, qui est présentée comme un modèle féminin de beauté physique et morale : «*bele fu de cors et d'ame*». La Vierge est comparée au lis à l'avant dernier vers, ce qui invite le lecteur à reprendre le poème et à donner à la Vierge les qualités du lis. Celles-ci paraissent dès les premiers vers qui décrivent le lis comme une fleur noble, qui sent bon et qui est valeureuse pour ses vertus, notamment ses vertus curatives longuement énumérées. De plus, «lis» rime avec «*delis*», ce qui montre à quel point le lis, et par extension la Vierge, peut apporter de bonheurs, en plus de soigner les maux.

Grâce à ce poème, nous remarquons que les aspects botaniques du lis peuvent être employés dans des créations lyriques, mais aussi servir à l'élaboration d'un discours en faveur de la religion chrétienne. Cette dernière caractéristique incite à une lecture symbolique biblique conférant un nouveau sens à la définition du lis. En effet, pour ne prendre que quelques exemples, il est difficile de ne pas deviner dans ce texte quelques allusions sacrées. Le serpent, dangereux reptile venimeux, constitue un animal emblématique, forme sous laquelle le diable apparaît à Eve. Le lis et la Vierge représentent alors un moyen de lutter contre le diable et ses influences négatives et blessantes. D'ailleurs, la vertu médicinale du lis rappelle les miracles de la Vierge.

Les adjectifs impliquant un pouvoir salvateur *repressive*, *mitigative*, *mondificative*, *remollitive* sont mis à la rime, les uns après les autres, ce qui crée un effet d'insistance sur les qualités du lis, et donc

¹⁴⁶ ROSARIUS, Romania, 14,1885. p.459 <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k160238/f464.image> >

de la Vierge, capable de guérir des maladies physiques ou de soigner des indispositions morales. L'odeur du lis introduit dans les premiers vers rappelle les parfums d'onction, les fragrances qui se dégagent des saints et qui aident l'entendement humain à penser des choses hautes, à accéder à des réflexions spirituelles. L'odeur du lis, simplement évoquée dans le *Rosarius*, rappellerait les propos d'Hildegarde de Bingen déjà mentionnés dans notre premier chapitre. Le lis constituerait dans l'imaginaire médiéval, une fleur odorante au parfum bienfaisant. Avec ces deux extraits, nous décelons comment le lis, un composant de la nature pouvant servir à des fins utiles à l'homme, est intégré dans la culture religieuse et littéraire de la société médiévale.

Dans la *Mémoire du temps*, Philippe Walter explique la perception de la Vierge entre le XII^e et le XV^e siècle. Elle est d'abord vouée à un culte discret, étant donné qu'il est difficile de vénérer une femme. Puis, le XIII^e siècle voit naître de nombreuses célébrations en son honneur. Le médiéviste justifie ce phénomène : «l'éclosion de nouvelles fêtes de la Vierge à partir du treizième siècle cristallise l'ensemble des fantasmes que la dévotion toute profane à la Dame laissait s'épanouir dans la littérature courtoise»¹⁴⁷. Faire l'éloge des dames permet de faire l'éloge de la Dame, la Vierge, qui n'est plus seulement une figure que l'on croise dans la Bible.

Cette évolution est marquée dans les écrits de Gautier de Coinci, un moine bénédictin et trouvère qui commence à composer *Les Miracles de Nostre Dame*¹⁴⁸ au début du XIII^e siècle. Il crée des poèmes en hommage à la Vierge, la dame des dames, la mère du roi des rois. Il parle des miracles de la Vierge avec piété et il mêle figure féminine spirituelle et idéal de la femme courtoise si bien que la *Douce dame sainte Marie* (v.996) est aussi la *Douce pucele debonaire* (v.997). Le rapprochement de la figure religieuse et de la littérature courtoise apparaît aussi dans des vers nommant des fleurs dont le lis :

*Fleur d'aigletier, fleur de lis, fresche rose,
Fleurs de tous biens, fleurs de toutes fleurs, dame,
En tes sainz flanz cil s'enclost, clere gemme,
Qui en sen poing toute rien a enclose.
En tes sainz flans le roi des rois portas,
En tes douz flanz tous depors aportas :
Tu aportas la deportant portee
Qui au monde a toute joie aportee. (v.25-32)*

Cet éloge de la Vierge Marie comparée aux fleurs rappelle les conventions poétiques pour vanter les vertus de la dame courtoise. La figure de la Vierge intégrerait alors les normes littéraires et culturelles médiévales. Cela est manifeste grâce aux comparaisons florales des premiers vers. Trois fleurs sont nommées, peut-être par ordre d'importance croissante : la fleur d'églantier, le lis, puis la rose. A première vue, le lis ne se démarque pas, contrairement à la rose à qui on a attribué un adjectif et qui forme une rime embrassée avec *enclose*. Toutefois, *fleur de lis* est encadré de deux

¹⁴⁷ WALTER (Philippe), *La Mémoire du temps, Fêtes et calendriers de Chrétien de Troyes à La Mort Artu*, Paris, Champion, 1989, p.685

¹⁴⁸ GAUTIER DE COINCI, *Les Miracles de Nostre Dame*, Genève, Librairie Droz, 1955, t.1, 176 p.

roses : la *fresche rose*, mais également la fleur d'églantier considérée comme une rose sauvage, ce qui est notamment par Barthélémy l'Anglais dans *De Proprietatibus rerum*¹⁴⁹. Cela implique que le lis est encore considéré comme une fleur aussi honorable, et *honorante* que la rose. De plus, ce poème indique également que la Vierge peut porter en elle le *clere gemme*, soit le Christ. La clarté n'émane pas de la beauté de la femme même, mais de l'enfant qu'elle a porté et accouché. En d'autres termes, la clarté vient du fils de Dieu, le joyau brillant, et de la Vierge qui a contribué à sa venue sur terre. Pour les auteurs médiévaux, la religion chrétienne, les histoires et les miracles de Marie constituent une source d'inspiration.

Par exemple, Rutebeuf écrit le *Miracle de Théophile*, une pièce de théâtre mettant en scène un homme qui a vendu son âme au diable puis qui cherche une rédemption auprès de la Vierge. Dans une de ses prières, Théophile, l'homme pécheur, s'adresse à la Vierge et évoque les fleurs d'églantier, de rose et de lis qui formeraient une sorte de lit pour Jésus Christ, le fils de Dieu :

*Nostre Dame parole:
Je n'ai cure de ta favele.
Va t'en, is fors de ma chapele.
Theophiles parole:
Dame, je n'ose.
Flors d'aiglantier et lis et rose,
En qui li Filz Dieu se repose,
Que ferai gié?*

Dans son *Ave Maria*, une prière aussi dédiée à la Vierge, Rutebeuf utilise le terme *lis* qui peut être interprété comme une fleur ou un espace pour s'allonger :

*Tu hais l'orgueil et la cruauté
plus que tout;
tu es le lis où Dieu repose;
tu es le rosier qui porte la rose
blanche et vermeille;*

Ce jeu de mot, caractéristique du style de Rutebeuf, laisserait entendre que le lis, ainsi que la rose et la fleur d'églantier, constituent des symboles de vertu sur lesquels les saints peuvent s'appuyer, physiquement et surtout moralement. En d'autres termes, le lis porterait les symboles formant l'idéal de figures saintes telles que la Vierge, mais aussi Jésus Christ. Dans le passage cité, le lis semble avoir transféré sa couleur à la rose qui présente une teinte blanche, en plus d'être rouge. Le poème sépare pour un temps le lis de la blancheur pour mieux insister sur la polysémie de *lis* et créer une confusion entre les mot, les signifiants, et les concepts auxquels ils peuvent renvoyer. Nous notons encore la confusion entre la rose et le lis remarquée dans *Le Cantique des Cantiques*, dans lequel la Vierge est rose et lis.

À cela, nous pouvons ajouter que Rutebeuf n'a pas été le seul à jouer avec la graphie du *lis*, puisque, dans *Le Roman de la Rose*, Jean de Meun fait rimer, au moins graphiquement, la fleur avec le présent du verbe lire à la première personne du singulier :

¹⁴⁹ BARTHÉLÉMI L'ANGLAIS, *De Proprietatibus rerum*, trad. Par Jean Corbechon, ms. 22531, accessible en ligne : < <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b9059286p/f621.image.r=manuscrit%2022531.langFR> >

*Car les biautez des beles choses,
Soient violetes ou roses
Ou dras de soie ou flor de lis,
Si comme escrit ou livre lis,
Sont en euls et non pas es dames (v.8901-8905)¹⁵⁰*

Mise à part l'agréable liaison entre la littérature et le lis, précieux comme de la soie, nous remarquons que le lis est à nouveau associé à la beauté, indépendamment du teint lumineux d'une dame. Cela met alors en avant la capacité de la fleur à susciter quelque inspiration poétique, courtoise ou religieuse.

Le Dictionnaire du Moyen Âge de Claude Gauvard présente une définition du *lys* par Colette Beaune qui spécifie que la fleur symbolisait d'abord le Christ au X^e siècle, puis la Vierge, puis la piété mariale¹⁵¹. Cette assertion surprend de nos jours, car nous associons plus facilement la fleur de lis à la Vierge, une femme, qu'à un homme, Jésus Christ. Toutefois, si nous considérons l'imaginaire attaché au lis et au Christ, nous pouvons distinguer quelques points communs, comme la vertu morale et la vertu médicinale, voire miraculeuse pour Jésus Christ. Ils sont tous deux considérés comme des bienfaiteurs.

L'association du lis et du Christ est notable dans la *Passion du Palatinus*¹⁵², un mystère du XIV^e siècle. L'arrivée de *Esperit Jhesu* ressuscité est annoncée par l'Enfer ainsi :

*Tornez vos, regardez avant !
Veez ci venir le sodeant,
plus blanc que nule fleur de lis (v.1353-1355).*

La comparaison avec le lis ne sert pas à décrire la beauté physique du Christ, mais à montrer sa valeur spirituelle dont la blancheur paraît dépasser les modèles de vertus de la fleur de lis. D'ailleurs, il n'est sûrement pas anodin de marquer cette supériorité lors de la résurrection christique. L'esprit de Jésus s'élève au-dessus du monde des mortels et des vertus humaines. Il devient une figure d'ascension. Le lis pourrait alors constituer le symbole de l'ascension spirituelle voire christique.

*Li Romans dou lis*¹⁵³ a été rédigé au XIII^e siècle par un religieux du monastère du Lis, proche de Paris. Il a été vraisemblablement écrit pour Blanche de France, fille de Saint Louis et petite-fille de Blanche de Castille qui a aidé à la fondation du monastère du Lis. L'ouvrage voudrait donc rendre hommage aux deux Blanche qui sont des lis comme la Vierge Marie qui a donné naissance à un autre lis. *Li Romans* constitue à la fois des louanges religieuses pour la Vierge et Jésus Christ et un

¹⁵⁰ GUILLAUME DE LORRIS et JEAN DE MEUN, *Le Roman de la Rose*, Edition d'après les manuscrits BN 12786 et BN 378, traduction, présentation et notes par Armand Strubel, Paris, Poche, 1992, p.532 [Lettres gothiques]

¹⁵¹ BEAUNE (Colette), «Lys», *DICTIONNAIRE DU MOYEN ÂGE*, dir. Claude Gauvard, Alain de Libera, Michel Zink, Paris, Presses universitaire de France, 2004, p. 859

¹⁵² *LA PASSION DU PALATINUS*, Paris, Honoré Champion, 1992, p.190

¹⁵³ *LI ROMANS DOU LIS*, édité par Frederick Curry Ostrander, New York, Columbia university press, 1915 [en ligne] <<https://archive.org/details/liromansdoulis00ostrich>>

éloge courtois.

Dans les premières strophes, la fleur de lis est mise en lumière :

*La flour dou lis qu'est si bel coulouree
Sus toutes flors est la plus honoree,
Car ses colors samblent or et argent,
Quant a ses grainz pardeans est doree
Et de fin blanc est as fuelles paree,
Et son odour se prisent moult la gent.*

*La flour dou lis moustre virginité,
Qui est la fleur de toute humanité,
De bel regard et de sove odour ;
Mas l'our dedans demoustre charité,
Sens la quele chastece est vanité,
Ne lampe qui ne tient sum ardour.*

*La flour dou lis c'est la virge marie
Qui besant d'or en son blanc corps marie
C'est Deu, et l'arme et le cors de Jhesus.
De blanc argent fut ovres le tresor
Ou fut enclos .IX. Mois et plus tes or ;
Tes richeces nen ot onques Cressus. (v13-30)*

Cette description mêle les informations botaniques, soit la couleur de la fleur, la disposition de ses grains, la parure de ses feuilles, avec des symboles souvent associés à la fleur, comme la virginité et la chasteté qui est associée à la lumière et la clarté puisque *ne lampe qui ne tient sum ardour*. Comme souvent, lorsqu'il est question du lis, l'odeur de la fleur est mise en avant et sa supériorité sur toutes les autres fleurs est aussi affirmée. A cela, il a été ajouté d'autres attributs : le lis est la fleur *de toute humanité*, soit la « nature humaine dans sa finitude »¹⁵⁴. Elle représente un modèle, qui plus est précieux, car ses couleurs ressemblent à de l'or et de l'argent. L'argent n'est pas assimilé au gris, mais au blanc. La véritable originalité de ses vers apparaît dans la dernière strophe citée parce que la fleur de lis est à la fois la fleur de Marie et la fleur de Jésus. Les pétales blancs représentant Marie renferment les grains d'or féconds représentant Jésus. Ainsi, le lis peut être soit la Vierge, soit Jésus, ou encore les deux en même temps. Cela souligne l'ambiguïté du symbole floral, vierge et pourtant fertile.

Le texte fait d'abord l'éloge de la Vierge, puis celle du Christ en suivant l'histoire de façon chronologique, en commençant par l'annonciation, puis la naissance du Christ et les événements assez résumés de la vie du Messie jusqu'à sa résurrection. Les louanges concernent donc d'abord la Vierge, puis Jésus Christ. Le lis de la Vierge reprend des traits féminins importants au Moyen Âge qui sont renforcés par des hyperboles telles que *rien ne peut corrompre le lis de sa virginité* (v.513) ou des reprises de passages de la Bible qui constitue un texte d'autorité. Ainsi, le *Cantique des Cantiques* est évoqué :

*Est n'est ce qu'en ses chançonnetes,
Chante siz douz, siz saverous,
Salemons li fins amoureux,*

154 « Humanité », DMF, <<http://www.atilf.fr/dmf/definition/humanité> >

*Nourris en ces blanches floretes
Au prix de douces amorettes ?
Ainsi comme la flour de lis
Est close entre les espines,
Tout aussi entre ces meschines
M'amie asseure ses deliz. (v. 514-522)*

Le personnage de Salomon est placé dans le cadre de la *fin'amor* : il est adapté aux mœurs courtoises qui ont influencé les interprétations bibliques. Les jardins de paradis ont des airs de vergers courtois :

*Adont le jardin serai
Ou descendra tant qu'a mi
Pour cueillir et lis et glay
Et pommes le mien ami (v.1624- 1627)*

La figure de la Vierge est aussi modifiée et peut être comparée à une jeune femme noble à la beauté convoitée (v.969) et aux vertus élevées et lumineuses comme la *clere virginité* (v.1815) et l'*umilité* (v.1249). L'auteur propose de concevoir l'humilité de la Vierge comme un arbre qui peut s'élever grâce à ses racines profondément ancrées dans la terre. Cette comparaison est reprise pour parler de Jésus Christ : *arbres es tu sus tous les autres digne* (v.3796). L'arbre deviendrait un symbole d'humilité et de dignité, permettant l'élévation spirituelle de la Vierge et de son enfant. L'élévation est associée à la souveraine noblesse *que si haut te lieve et te drece* (v.1003), sous-entendant qu'un souverain, ou une âme vertueuse s'élève toujours vers Dieu.

La Vierge s'élève pour aider l'élévation de son fil. C'est pourquoi elle est comparable à une fleur qui donne un fruit : elle est signe de progrès qui permet la venue d'un bien encore plus grand qui lui-même apportera le message de Dieu et qui se sacrifiera pour laver les péchés des hommes. Jésus est également une fleur de vertus destinée à s'élever. Il est né à Nazareth, la cité fleurie (v.391), en plus d'être considéré comme la fleur de Marie (v.394) ou encore comme le *fruit de la virge florie* (v.2129). Son nom même est analysé comme un nom de fleur :

*C'est floris en son languaige.
Son nom covient li respondre,
Quar ce est la flour dou monde,
Mais la flour est encor close,
Encor ou rain se repose. (v. 3216-3220)*

Cette citation apparaît lors des premières années de la vie du Christ, comme l'indique l'expression *encor close*. Le rythme de sa vie correspond avec le cycle des plantes et du temps. Ainsi, il est possible de deviner le Christ dans la phrase : *Le lis encor en rousee / Es ardours est expose* (v.3192-3193). Cela signifie que depuis le début de sa vie, Jésus Christ fait face à des situations difficiles, voire douloureuses, même s'il porte en lui les vertus de sa mère, puisqu'il est désigné comme un lis. Il est possible de reconnaître le lis dans la périphrase *En la flour d'inocence fu touz jours clere et blanche* (v.2777) pour souligner les vertus du Christ. En effet, elles seraient semblables à celles du lis. Le Christ aurait des vertus médicinales comme le lis, car *Jhesus est nom de medecine* (v.830), connu pour ses soins et ses miracles. Il est notamment un faiseur de lumière lors de sa résurrection : *lors fu le cuer Marie resclarci* (v.4009). Malgré les peines de Marie et les

douleurs du Christ, le lis à la couronne d'épines, les deux individus réussissent à garder leurs vertus :

*En la rousee du val d'umilité
Le lis gardoit sa virginité,
Portant fuelles blanches, franchises et beles. (v.4084-4086)*

Les *fuelles* sont les pétales du lis qui a conservé les symboles mentionnés au commencement de l'ouvrage, ce qui marque la constance des vertus des personnages qui deviennent sains. Le lis représente à nouveau la Vierge et le Christ. De plus, il représente l'ascension même, parce qu'il paraît dans le ciel : *Or est ou ciel la bele flour de liz,/ De fuelles blanches, et de grains d'or esliz* (v.4183-4184). Auprès du lis, se trouvent deux roses, une blanche, l'autre vermeille, différentes de la rose et de la fleur d'églantier, qui formeraient un jardin près à accueillir le Christ. La partie la plus haute du lis insiste sur la montée au ciel de Jésus, comme si tout cela était naturel, inscrit dans l'œuvre de Dieu.

Il existe peu de textes littéraires mettant en avant le lien entre le lis et la Vierge et entre le lis et le Christ. Ce lien est surtout manifeste dans l'art pictural. Cependant, il est important de mentionner les quelques vers inspirés de la religion comme indice de l'influence de l'image du lis dans la culture médiévale. Ainsi, le lis peut être attribué aux femmes, saintes ou non, mais aussi aux hommes, saints ou non, comme nous essaierons de le prouver dans l'étude de certains héros de la matière de Bretagne et de leurs relations avec le lis.

III. Le lis, la fleur des chevaliers du Graal

Nous avons vu que le lis constituait un gage de vertu au Moyen Âge et indiquait des qualités morales et spirituelles pouvant aller jusqu'à être associées à des figures divines. Le lis marquerait alors les individus supérieurs au commun des mortels par leurs caractéristiques et leur destin.

Dans *La Queste du Saint Graal*, une vision contenant des fleurs de lis présente à Bohort une partie de son destin, son rôle dans la quête du Graal :

*Après ceste avision li avint .i. autre [assez merveilleuse], qu'il li estoit avis qu'il venoit en .i. ostel grant et bel, qui ressembloit [une chapele]. Et quant il i estoit venuz, si trouvoit .i. home seant en une [chaiere], si avoit un senestre partie loig de lui .i. fust porri et vermeneux, si foibles que a poines se pooit il soutenir [en estat] ; et a destre avoit .ii. **flors de lis**. L'une des **flors** se traoit pres de l'autre, si li voloit sa blancheur tolir. Et li preudons les departoit, si que l'une ne touchoit a l'autre, et ne demoroit pas que de chascune **flor** oissoit arbres portant fruit a grant plenté. Quant ce estoit avenu, il preudons disoit a Boorz :*

- Boorz, ne seroit il molt fox, qui ces fleurs leroit perir por cest fust porri secorre qu'il ne chaïst a terre ?

*- Sire, fet il, oïl voir. [Car il m'est avis que cest fust ne porroit rien valoir, et ces **flors** sont assez plus merveilleuses que je ne cuidoie].*

*-Or te garde donc, fet li prodons, se tu voiz tele aventure [avenir] devant toi, que tu ne lesses mie [ces **flors** perir] por ce fust secorre. [Car se trop grant ardor les sorprenoit, eles porroient tost perir].*

Et il disoit qu'il seroit remembranz de ceste chose s'il en venoit en leu ¹⁵⁵
Cette vision est expliquée par un ermite un peu plus loin :

Or [covient que je te devise] la senefiance del fust porri et des .ii. **flors**. [Li fus sanz force et sanz vertu senefie Lionel, ton frere, qui n'a en soi nule vertu de Nostre Seigneur qui en estant le tiegne. La porreture senefie la grant plenté de pechiez mortex qu'il a dedenz soi amoncelz, por quoi l'en le doit apeler fust porri et vermeneux]. Par .ii. **flors** [qui estoient a destre] sont senefié .ii. [vierge, si en est] li .i. [li chevalier] que vos navrastes ier, li autres la pucele que vos rescossistes. L'une des **flors** se traoit pres de l'autre, ce fut li chevaliers qui prist la pucele a force et la voloit despuceler [et tolr li sa blanchor]. Mes li prodons les departoit, c'est a dire que Nostre Sires ne soffri mie que lor virginité fust ainsi perdue, [ainz] vos i envoia qui les departistes [et sauvastes a chascun sa blanchor]. Li preudons vos disoit : "Boorz, il seroit fox qui ces .ii. **flors** leroit perir por ce fust porri rescorre. Garde, si tu troves tele aventure, que tu ne lesses les **flors** perir por [le fust porri] rescorre." Ce te comanda il et tu le feis, don il te s[e]t bon gré. Car vos veistes vostre frere que li [dui] chevalier en menoient, et veistes le chevalier qui en portoit la pucele. Ele vos pria [si docement que] vos fustes par pitié conquis, et meistes arriere [dos] la naturel amor por l'amor Nostre Seigneur, si alastes la pucele secorre et lessastes vostre frere en tel peril. Mes Dex [en cui servise vos estiez entrez] i fu por vos, si fist tel miracle que li chevalier chaïrent mort qui vostre frere [en] menoient.

[...]

Ce que tu voies que des **flors** issoit [fueilles et] fruit, senefie que del chevalier et de la pucele istra en cor parenté grant, dont il i avra de preudomes et de verais chevaliers, [que l'en doit bien apeler fruit]. Et se la pucele eust perdu son pucelage, Nostre Sires en fust corrociez [a ce qu'ils fussent ilec andui dampné par mort soubite ; et ein] si fussent perdu en cors et en ame. Et [ce rescousistes vos, por quoi l'en vos doit apeler vrai chevalier celestiel, sergent Jhesucrist bon et loial. Et si m'aït Dex], se vos fussiez terriens, ja si haute aventure ne vos fust avenue [que vos delivriessiez les crestiens Nostre Seigneur, le cors de honte terriene et l'ame de la paine d'enfer].¹⁵⁶

Dans ses deux extraits, nous retrouvons deux sortes d'informations sur le lis : elles concernent majoritairement le domaine symbolique, mais aussi le domaine botanique. Nous notons aussi que le lis n'est mentionné que dans le premier extrait et que, dans le second, il n'est plus clairement nommé même s'il paraît sous-entendu lorsque l'auteur parle de *flor*. Il est possible de deviner le lis grâce à la blancheur de la fleur et grâce à une autre caractéristique botanique : la fleur du lis peut pencher et faire pencher la tige de la plante. Cet aspect plutôt scientifique porte une signification symbolique dans cet extrait, renvoyant à l'image du lis. La blancheur du lis fait écho à la pureté et à la virginité, des femmes, mais aussi des hommes, puisqu'il est question d'éviter le dépucelage d'une jeune fille et d'un chevalier. Ce dépucelage conduirait à la perte de la vertu, qui est exprimée dans le texte par la perte de la blancheur de la fleur qui se ternit ou s'efface. Cette perte de blancheur indiquerait une perte d'intensité de la couleur et de sa lumière, sa clarté. De plus, les fleurs penchées, qui ne sont plus tirées vers la hauteur et le ciel, indiquent que des personnes de vertu se détournent de la voie divine et des idéaux moraux et spirituelles, qui ne souhaitent plus être *droits comme lis*¹⁵⁷. Il faut aussi tenter d'expliquer un autre point botanique et symbolique : *que des flors issoit [fueilles et] fruit*. L'auteur, derrière les mots de l'ermite qui paraît bien connaître la nature, montre que la pucelle et le chevalier évoluent, grandissent, un peu à l'instar des plantes, et qu'il leur est possible de

¹⁵⁵ LA QUESTE DU SAINT GRAAL, texte établi et présenté par Fanni Bogdanow, trad. par Anne Berrie, Paris, Librairie générale française, 2006, pp.432-434

¹⁵⁶ Ibid., pp.464-466

¹⁵⁷ «Lys», DI STEFANO (Giuseppe), *Dictionnaire des locutions en moyen français*, Montréal, CERES, 1991, p.502

devenir des personnes de grandes valeurs. Cette interprétation paraît s'éloigner du lis, bien qu'il possède un fruit, une capsule plus exactement. Ce passage présente des indications botaniques plus générales sur la fleur et le fruit, jouant sur la confusion entre la *fleur* de lis et la *fleur* dans le cycle de la plante. Le texte aborde la nécessité de prendre soin des fleurs pour éviter qu'elles pourrissent. Le verbe *pourrir* est employé pour désigner la décomposition d'une matière organique et renvoie à la botanique. Son participe passé à valeur adjectivale désigne un individu «corrompu, vicieux»¹⁵⁸ que nous pouvons rattacher à l'explication du rêve. Le *pourri* représente les personnes de peu de vertus, qui s'éloignent de Dieu.

La botanique permet à nouveau de donner un sens symbolique, qui ne vente pas les vertus de la Vierge comme dans le *Rosarius*, mais qui vise à exposer le rôle du chevalier Bohort. En d'autres termes, la vision de Bohort et son explication par l'ermite permettent de mettre en lumière la quête du chevalier et son rôle dans la narration. Bohort doit sauver *les crestiens [...], le cors de honte terriene et l'ame de la paine d'enfer*. Il est alors le protecteur des vertus des chrétiens luttant contre les pêchés, notamment celui de la chair. Il est désigné comme le *sergent Jhesucrist*, soit le «serviteur» ou l'«agent d'exécution»¹⁵⁹ de Jésus Christ. Bohort a été choisi pour vivre des aventures avec le soutien et la protection divine. En effet, après avoir décidé de sauver la pucelle au péril de son frère, Bohort voit le membre de sa famille sauvé grâce à un miracle divin. En d'autres mots, Bohort sert Dieu, combat pour lui en échange de sa protection et de celle de ses proches. Mimant le système féodal, Bohort doit servir Dieu, comme un chevalier doit servir un roi. Cela fait de lui un personnage rattaché à l'idéal chevaleresque médiéval, à l'instar de Perceval et surtout de Galaad qui se démarque par ses vertus dans *La Queste du Saint Graal*.

Un peu plus loin dans le roman, le roi Mordrain accueille Galaad :

- Ha ! Galaaz, serjant Deu, vrai chevalier de qui je ai tant longuement atendu la venue, embrace moi et si me lai reposer sor ton piz, si que ge puisse devier entre tes braz, car tu ies autressi virges et autressi nez sor toz autres chevaliers come **la flor de lis**, en cui virginitez est senefiee, qui est plus blanche que totes les autres [*flors*]. Tu es **lis** en virginité, tu es droite rose, droite flor de bone vertu et en color de feu, car la cholor del feu [*del Saint Esperit*] est si en toi esprise et alumee que ma charz, qui tote estoit morte de viellece, est ja tote rajovenie et en bone vertu.

En ce qui concerne le chevalier Galaad, la fleur de lis est employée dans une comparaison pour mettre en avant les vertus des vierges et celles des chevaliers, et donc celles de Galaad, vierge et chevalier. A nouveau, le lis qui se démarque des autres fleurs, *qui est plus blanche que totes les autres [flors]*, sert montrer comment le chevalier se distingue des autres hommes. Comme le lis ou la rose, Galaad paraît posséder des caractéristiques notables, des vertus qui sont capables de faire de lui le sergent de Dieu, à l'instar de Bohort. En plus d'être un chevalier blanc comme la fleur de lis, Galaad est un chevalier *en color de feu*, ce qui laisse penser qu'il est marqué par Dieu dont la

¹⁵⁸ «Pourrir», DMF, <<http://www.atilf.fr/dmf/definition/pourrir>>

¹⁵⁹ «Sergent», DMF, <<http://www.atilf.fr/dmf/definition/sergent1>>

volonté peut être manifestée par une marque lumineuse ou incandescente. En effet, Jean-Pierre Leguay affirme dans *Le Feu au Moyen Âge* que « le feu est la marque de la grandeur de Dieu identifié à la lumière de son infinie bonté, de sa puissance, de sa victoire sur les ténèbres du paganisme et de l'ignorance ». L'historien ajoute plus loin que «le feu tutélaire [est] protecteur de l'humanité, purificateur, au service du guerrier»¹⁶⁰. Ces propos nous assurent que le feu, comme la fleur de lis, est un signe de lumière, de clarté, et d'élection divine, ce qui permet de confirmer les vertus de Galaad. Ce sergent du Dieu se distingue par son don, du moins sa présence quasiment miraculeuse, puisque le roi Mordrain dit se sentir rajeunir dès l'arrivée du chevalier. Le roi peut exprimer un miracle ou simplement la joie d'accueillir Galaad. Toutefois, cela ne nous empêche pas de comprendre dans ses paroles quelque compétence surhumaine attribuée au chevalier. Comme la fleur de lis, comme Bohort qui empêcherait les fleurs de virginité de pourrir, Galaad serait capable d'apporter jeunesse et santé. Philippe Walter n'hésite d'ailleurs pas à qualifier Galaad de «nouveau Messie de la chevalerie arthurienne» ou encore la «pure incarnation de la chevalerie spirituelle».¹⁶¹ Le lis dans la quête du Graal impliquerait alors une grandeur divine ou royale pouvant constituer un indice de l'idéal chevaleresque spirituel.

Philippe Walter présente Gauvain comme un des chevaliers les plus importants de la table ronde et le considère comme un héros solaire «c'est-à-dire assimilé au destin de l'astre.»¹⁶². Comme le soleil, Gauvain est plus fort à midi. Jacques Ribard souligne également cet aspect et insiste sur les aventures et voyages du chevalier qui peut vivre dans le temps humain, mais aussi franchir les limites mortelles pour accéder au monde souterrain, Avalon. C'est dans ce monde qu'il rencontre des reines aux tresses blanches et aux robes brodées de fleurs d'or¹⁶³ qui pourraient rappeler les couleurs de la fleur et des étamines du lis. Ainsi, Gauvain fréquente des fleurs, tout en étant la fleur de la chevalerie. Dans *Cligès* et dans *Le Conte du Graal*, il manie si bien les armes que personne ne peut le battre. Jacques Ribard remarque d'ailleurs que Cligès est la seule personne qui arrive à combattre Gauvain, le chevalier à l'armure blanche. Pour cela, Cligès va devoir être «*plus blans que flor de lis*» (v.4849). En d'autres termes, il va devoir devenir aussi blanc que Gauvain et son armure. Cette blancheur n'a rien d'anodin si nous nous rappelons les propos mentionnés un peu plus tôt dans ce chapitre. Le blanc, d'une armure ou d'une fleur de lis, répand de la clarté, tout comme le soleil. Héros solaire, ou héros blanc comme une fleur de lis, Gauvain, et plus généralement le chevalier arthurien, serait celui qui propage la lumière divine et les vertus spirituelles. Selon Philippe Walter, ces caractéristiques sont également distribuées à d'autres personnages, ce qui explique les vertus de Bohort et Galaad, deux des trois excellents chevaliers dans *La Queste du Graal*.

¹⁶⁰ LEGUAY (Jean-Pierre), *op. cit.*, p228 et 230

¹⁶¹ WALTER (Philippe), «Galaad», *Dictionnaire de mythologie arthurienne*, *op. cit.*, p173

¹⁶² *Ibid.*, p179

¹⁶³ CHRETIEN DE TROYES, *Le Conte du Graal ou le Roman de Perceval*, traduction critique, présentation et notes de Charles Méla, Paris, Poche, 1990, p.562 [Lettres Gothiques]

La fleur de lis s'épanouit de Gauvain à Bohort et Galaad, de la pucelle courtoise à la Vierge. Ses vertus et ses symboles se confondent dans les idéaux chevaleresques, courtois et spirituels. Le lis et les vertus qu'il symbolise s'adaptent aux thèmes et aux sujets des textes. Ces changements font du lis un signe, une image capable de muter, de se rapprocher de certaines figures et de se défaire d'autres. Pour tenter de figer ce signe du lis, cette image devenue divine et royale, Guillaume de Digulleville compose *Le Roman de la fleur de lis*.

IV. *Le Roman de la fleur de lis* ou la nécessité de figer un signe

*Le Roman de la fleur de lis*¹⁶⁴ vise à donner une explication métaphysique du lis en tant que meuble héraldique grâce à un récit allégorique racontant la genèse supposée du lis. La fleur n'est plus trop perçue de façon botanique et renvoie plus à l'emblème héraldique de la royauté française. Dès lors, nous comprenons qu'il n'est plus question de la plante semée dans le monde réel, mais de la fleur ancrée dans l'imaginaire médiéval, au cœur de ses idéologies, de sa religion.

Cet ouvrage écrit par Guillaume de Digulleville apparaît en 1338, époque durant laquelle la fleur de lis a une place importante au cœur de la royauté française. Frédéric Duval énonce clairement dans l'introduction de son édition du *Roman de la fleur de lis* le contexte de rédaction du texte qui se déroule au commencement de la Guerre de Cent ans. Guillaume de Digulleville défend la couronne de Philippe VI, ce qui laisse penser à Duval que le dit a été rédigé afin de constituer l'éloge de la dignité royale, et donc de défendre une opinion politique. A cela s'ajouteraient d'autres objectifs, tel qu'un projet littéraire ayant pour but de présenter la création d'un signe qui constitue un attribut et une allégorie du roi. L'ouvrage incite également à quelques réflexions plus linguistiques sur l'établissement et la diffusion d'un message et de concepts portés par le signe de la fleur de lis. Il est alors complexe d'interpréter ce récit allégorique, comme le dit si bien Frédéric Duval :

Au Moyen Âge, la critique des textes intègre la pluralité des sens et la fait sienne. Il est possible qu'à l'intérieur d'un même niveau de sens (lettre ou esprit), l'auteur ait voulu signifier plusieurs choses à la fois et que son *intentio* soit justement de susciter une pluralité interprétative.¹⁶⁵

Nous nous focaliserons le plus possible sur les interprétations littéraires et linguistiques. Bien que le contexte historique ne puisse être complètement ignoré, nous tenterons de ne pas répéter ce que Frédéric Duval expose clairement et précisément dans son introduction. Nous essaierons de voir dans quelle mesure nous pouvons nous dégager de l'histoire de France et du récit allégorique du moine de Chaalis. Cela pourrait permettre de mettre en exergue des éléments fondamentaux archétypaux qui donnent au signe du lis son caractère universel et éternel, capable, entre autres, de défendre la position et la valeur d'un roi.

¹⁶⁴ DIGULLEVILLE, *Le Dit de la fleur de lis*, éd. par Frédéric Duval, Paris, Ecole nationale des chartes, 2014, 344 p.

¹⁶⁵ *Ibid*, p.53

Pour cela, nous nous appuyerons sur les propos de l'historienne Anne Lombard-Jourdan¹⁶⁶ qui a essayé de retracer les origines de la fleur de lis en temps que meuble héraldique et ceux du sociologue Gilbert Durand¹⁶⁷ qui tendent vers une vision anthropologique des signes. Ces apports historiques et anthropologiques permettront de mieux cerner la conception de la formation du signe de la fleur de lis fournie par Guillaume de Digulleville. Nous éviterons de trop employer le vocabulaire durandien, anachronique, qui pourrait entraîner des confusions entre la pensée moderne et la pensée médiévale, et plus précisément la pensée de Digulleville. En effet, Guillaume de Digulleville utilise le substantif *signe* qui possède plusieurs sens selon le *Dictionnaire de moyen français* dont celui de «signe», d'«indice», de «symbole», d'«emblème», ou encore d'«élément qui permet de conclure de la réalité (d'une autre chose, à laquelle il est lié) ou à la vérité de quelque chose»¹⁶⁸. Nous nous pencherons tout particulièrement sur ce dernier sens qui convient au mieux à notre démonstration, puisqu'il implique la construction d'un discours plus ou moins argumentatif défendant une idée, telle que la fleur de lis comme l'attribut d'un roi.

L'explication de la formation du signe se déroule dans un songe qui présente la réunion pleine de lumière de trois personnifications, Raison, Sapience et Grace Dieu. A elles trois, elles expliquent ce que le lis et ses différents composants représentent.

La première occurrence du lis dans le dit apparaît dans le discours de Sapience qui s'adresse à Grace Dieu :

*Et sy croy qu'il te souvient bien
 Que en l'Esvangille est dit de luy [Salomon]
 C'onques sy biau drap ne vesti
 En toute la gloire ou il fu
 Comme le lys au champs creü.
 Et tu encore plus requiers,
 Car plus asséz sont les draps chiers,
 Dont est le ciel et le solayl,
 Que n'est de lys tout le plus bel.
 Ton voil toutezfoys feray.
 Desploiez ces draps, ce verray
 Comment miex le porray taller
 Pour ton amy myex agencer.
 - Or pren de ka donquez, dit-elle,
 Et ne te soit mie mervelle
 Se ton Salomon ne vesti
 Onquez telz draps com sont ceuz cy,
 Së ausi bien ne feust vestu
 Comme le lys es champs creü,
 Car a mon amy reservee
 Estoit ceste honneur et gardee,
 Et nonpourquant, s'eussiez voulu,
 Tout ausi bien l'eussiez vestu. (v.276-298)*

¹⁶⁶ LOMBARD-JOURDAN (Anne), *Fleur de lis et Oriflamme. Signes célestes du royaume de France*, Paris, Presses du CNRS, 1991, 319p.

¹⁶⁷ DURAND (Gilbert), *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire : introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Dunod, 1992, XXIII-536 p.

¹⁶⁸ «Signe», DMF, <<http://www.atilf.fr/dmf/definition/signe>>

L'édition de Frédéric Duval remarque que ces vers font référence à la Bible : l'Évangile selon Matthieu 12,28, puis l'Évangile selon Luc 12,27. Le lis est donc premièrement placé comme un signe d'autorité de la religion chrétienne. Trois caractéristiques du lis se dégagent de cet extrait. L'adjectif *bel*¹⁶⁹ met en avant l'aspect esthétique de la fleur, mais aussi son aspect agréable, comprenant une idée de satisfaction intensifiée par le superlatif *le plus*. Cela permet de vanter sa valeur physique et sa valeur morale. Cette hyperbole est accompagnée d'autres informations incluses dans le vers *Comme le lys au champs creü*. Comme nous l'avons vu un peu plus haut avec l'étude du *Cantique des Cantiques*, le lis est une fleur des champs. Cette origine soulignée permet de désigner l'espace favorisant l'apparition de la plante sur Terre. De plus, l'emploi du terme *champs*, propose plusieurs sens, car il peut renvoyer à l'espace agricole, cultivé par l'homme mais aussi au «fond d'un tissu sur lequel se détachent des décorations»¹⁷⁰. Or, le signe du lis est formé à partir de fragments *du drap de quoy le ciel feïs* (v.99) et *du drap de quoy le soulail/ Qui tant est reluisant et bel / Et dont les estelez feïs* (v.102-104). Ce signe est ensuite placé sur un drap pour vêtir un roi. Ainsi, le signe du lis paraît comme une fleur terrestre et cosmique. Ces deux caractéristiques sont mises en avant avec le verbe *croître* qui insiste sur le développement de la plante, sur son épanouissement. Symboliquement, cela peut signifier que le lis s'élève du monde terrestre vers le monde cosmique et spirituel. Cette capacité serait confirmée pour le signe du lis fabriqué à partir du drap céleste et du drap solaire. Ces matériaux supraterrrestres favoriseraient alors l'ascension du signe du lis, et de celui qui le porte, vers des mondes supraterrrestres. A cela, nous pouvons rapprocher les hypothèses d'Anne Lombard Jourdan qui voyait dans le signe de la fleur de lis le développement d'un signe solaire plus ancien, la *crista*, soit «un signe de vie après la mort» ou «un symbole de résurrection pour les premiers chrétiens»¹⁷¹. La *crista* est ensuite devenue un croissant, puis un lis, au fil du temps. Le but de ce signe serait de «conserver le statut royal en mettant l'accent sur l'idéologie des signes célestes»¹⁷². Cela soutiendrait donc la thèse de Frédéric Duval sur l'ambition du *Roman de la fleur de lis*. Toutefois, nous émettrons certaines réticences quant à l'opinion d'Anne Lombard-Jourdan sur l'œuvre de Digulleville qui aurait oublié le signe païen et la parenté avec le croissant¹⁷³. Nous l'avons vu : l'idée de croissant, d'élévation physique et métaphysique, apparaît lors de la première occurrence du lis. Même s'il s'agit clairement d'une référence biblique plutôt que d'un symbole païen, l'image renvoie tout de même à une ascension spirituelle et sert à marquer la valeur d'un roi. Le croissant ne se trouve pas exactement dans la description de la forme, mais dans l'image à la fois botanique et symbolique du lis.

La description de la forme du lis arrive plus tard dans le récit. C'est Raison qui expose la

¹⁶⁹ «Beau», *DMF*, <<http://www.atilf.fr/dmf/definition/beau> >

¹⁷⁰ «Champ», *DMF*, <<http://www.atilf.fr/dmf/definition/champ> >

¹⁷¹ LOMBARD-JOURDAN (Anne), *op. cit.*, p.57

¹⁷² *Ibid.*, pp. 6 et 11

¹⁷³ *Ibid.*, p.27

signification des composants du signe :

*Et pource que bien soit signee
Ceste chose et bien ordenee,
On taillera .ii. Crocerons
Assis sur .ii. pommiaux roöns.
Et conjointement seront mis
Sue la fiere pointe et assis.
Et entre .ii. croçons sera
Le fer qui le roi signera.
Lez crocez, qui seront assisez
Sur le pointu du barbel et misez,
Donrront signification
Que l'Eglise ha dominion
Sur tout le pueple qui est lay,
Et, en tant com deléz le roi
et com deléz son signe misez
Seront a .ii. léz et assisez,
Donrront signification
Qu'ensemble ont grant congexion
Et grant aliance de foy. ^(v.925-943)*

Cet extrait présente la partie supérieure du signe emblématique. Elle est composée de deux crosserons, symbolisant les conseillers religieux, qui logent entre eux une pointe symbolisant le roi. Ensemble, ils forment une sorte de croissant dont le pique central se distingue. Il est qualifié de pointu et est nommé *barbel*, ce qui renvoie à une « pointe métallique », ou à une « pointe aiguë », une « épine »¹⁷⁴ dans le registre botanique. Ce dernier sens est mentionné dans la définition du *Dictionnaire du moyen français* qui cite le dit du Digulleville, à l'instar du *Dictionnaire*¹⁷⁵ de Frédéric Godefroy, même si celui-ci ne précise pas la connotation botanique. Cela laisse supposer que le *Roman de la fleur de lis* soit le premier à rattacher *barbel* au domaine végétal. Cela étant dit, les deux sens de *barbel* peuvent convenir au lis, fleur du roi guerrier, mais aussi au lis, fleur des champs qui pousse parmi les épines. La pointe du lis, qui est aussi la pointe du roi, est à nouveau marquée par des connotations ascensionnelles, en plus de posséder des caractéristiques belliqueuses avec la pointe de métal qui rappelle l'extrémité d'une lance. Nous pensons alors à la fameuse lance qui saigne dans *Perceval ou le Conte du Graal*, à la fois arme de guerrier et relique sainte et spirituelle. Le signe du lis devient un emblème royal soutenu par l'Église, ou du moins une institution spirituelle qui offre la possibilité de s'élever au-delà du monde terrestre.

Ce motif ascensionnel faisant du lis une fleur croissante peut aussi être expliqué par les méthodes de Gilbert Durand et les archétypes de l'arbre et de la croix qu'il décrit dans les *Structures anthropologiques de l'imaginaire*¹⁷⁶. Le sociologue perçoit la croix comme un signe d'ascension, souvent une marque sacrée pouvant être associée au feu et à l'onction qui rappelle parfois les guérisons du Christ. Cette définition renvoie assez justement au signe du lis, symbole d'ascension, de divin, de lumière et de guérison. Dans le *Roman de la fleur de lis*, la lumière

¹⁷⁴ «Barbeau», DMF, <<http://www.atilf.fr/dmf/definition/barbeau2> >

¹⁷⁵ « Barbel », *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècles*, <<http://micmap.org/dicfro/search/dictionnaire-godefroy/barbel>>

¹⁷⁶ DURAND (Gilbert) *op.cit.*, pp.391-399 et pp.378-382

constitue un thème récurrent manifeste du début, avec l'arrivée en lumière des allégories, jusqu'à la fin, avec les rayons lumineux, probablement divins, qui illuminent les lieux ainsi que le signe du lis :

*Oultrë, une fenestre avoit
Par ou le solleil descendoit
Et luisoit sur le parement
Si a plain et si clerement
Que la clarté qui y entroit
Rays en la courtine getoit. (v.1239-1244)*

Pour Gilbert Durand, la lumière constitue un archétype associé au monde céleste, mais aussi à la blancheur et à l'or, à la pureté, à la royauté et à la verticalité qui peut conduire à la transcendance¹⁷⁷. Cela permet de soutenir un peu plus la valeur symbolique du lis, dans le texte de Digulleville, mais aussi dans ceux que nous avons mentionnés plus haut. En d'autres mots, les caractéristiques du lis qui sont mises en avant sont très souvent rattachables à des archétypes de l'imaginaire propre au Moyen Âge occidental et propre à des mythes plus anciens qui perdurent dans la pensée humaine.

La référence à l'onction, et aux pouvoirs de guérison potentiellement christiques, se retrouvent dans les vertus médicinales du lis qui peut être employé comme un *medicinal oingnement* (v.790), ou une sorte de médicament qui s'applique par friction, ce qui peut faire écho au feu obtenu par friction du bois selon Gilbert Durand. Le bois, et donc l'arbre, est un archétype qui peut être associé au signe du lis. L'arbre renvoie au pouvoir, à la souveraineté, à l'ascension, à la sublimation, voire à la résurrection et au triomphe, ce qui convient au signe du lis pour un roi. Cette définition rejoint les propos de Gaston Bachelard sur l'arbre aérien dans *L'Air et les songes*, dans lequel l'auteur insiste sur la force verticale de l'arbre :

Tout grand rêveur dynamisé reçoit le bénéfice de cette *image verticale*, de cette *image verticalisante*. L'arbre droit est une force évidente qui porte une vie terrestre au ciel bleu.¹⁷⁸

De plus, l'arbre est composé de grains, de fleurs. Il grandit, devient, progresse : il est « symbole de la totalité du cosmos dans sa genèse et son devenir »¹⁷⁹. Tout comme l'homme, il est un microcosme vertical. Et comme l'arbre et l'homme, le lis tient en lui son monde, son devenir. L'ouvrage de Digulleville décrit sa genèse, ses composants qui symbolisent le cosmos royal avec le roi, ses conseillers cléricaux et sa cour, *sez subgéz* (v.493). Cela forme un ensemble solide, entier, qui ne laisse pas de place à un ajout ou une modification qui changerait le signe du lis. Intentionnellement ou non, l'auteur utilise des éléments archétypaux des mythes pour figer le signe du lis.

L'archétype de l'arbre pouvant être reconnu dans le *Roman de la fleur de lis* rejoint les propos de Michel Pastoureau dans son article «Une fleur pour le roi»¹⁸⁰ et son concept de monarchie

¹⁷⁷ *Ibid.*, pp. 163-169

¹⁷⁸ BACHELARD (Gaston), *L'Air et les Songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, José Corti, 1976, p.232

¹⁷⁹ DURAND (Gilbert) *op.cit.*, p.394

¹⁸⁰ PASTOUREAU (Michel), «Une fleur pour le roi. Jalons pour une histoire de la fleur de lis au Moyen Age»

végétale. L'emblème du lis se distingue des autres emblèmes royales qui utilisent l'image d'animaux tels que le lion ou l'aigle. Michel Pastoureau précise que la fleur renforce l'idée de pureté. Cette supériorité apparaît dans le *Roman de la fleur de lis*, dans les propos de Sapience sur la fabrication du meuble héraldique du lis comparée à la fabrication des autres meubles et leurs définitions :

*Ma seur [Grace Dieu], que le roy qu'a tant cher
Feust signé de signe plus fier
Que nul aultre et que ne feust beste
Qui devant lui levast la teste. (v.511-514)*

Aucun meuble bestial ne peut lever la tête vers la fleur de lis : il ne peuvent pas l'égaliser en valeur. D'ailleurs, Sapience explique plus loin que la fleur de lis n'est pas égalable :

*Fleur de lys aussi l'ay nommee,
Combien que ne soit pas trouvee
Nulle aultre telle en sa façon (v.1061-1063)*

D'ailleurs, les deux derniers extraits présentés soulignent bien cette caractéristique grâce à l'expression *nule aultre* qui impliquent que le lis a une valeur sans égal, au moins dans le monde terrestre, comme s'il avait pu dépasser la bestialité des mortels. Cette hypothèse peut être vérifiée par les autres mythes au sujet de l'apparition du lis dans le cadre monarchique français. Un de ces mythes raconte que des lis sont apparus à la place des crapauds sur le bouclier de Clovis une fois qu'il fut converti¹⁸¹. En d'autres termes, l'emblème franc païen s'est transformé, amélioré, en emblème chrétien et ce dépassement s'exprime par l'évolution du signe animal vers le signe végétal. Anne Lombard-Jourdan répertorie de nombreux symboles héraldiques inspirés du motif de la croix qui incluent la fleur de lis, la *crista*, ainsi que le crapaud¹⁸² aux pattes avant courbés comme des crosses et à la tête dirigée vers le haut. En plus du crapaud, l'historienne rapproche le lis et la *crista* des têtes de taureau comme celle qui se trouve dans le tombeau de Childéric 1^{er} ¹⁸³. Elle hésite à l'interpréter comme une fleur de lis ou une abeille. Toutefois, nous discernons une fleur de lis, symbole de résurrection et de transcendance spirituelle, dans la tête de taureau qui accompagnerait l'âme du roi vers un monde élevé, voire divin. Notre interprétation rejoint alors les propos de Gilbert Durand sur le végétal :

Le rôle métamorphosant du végétal est dans bien des cas de prolonger ou de suggérer la prolongation de la vie humaine [...] car son vecteur [son verticalisme] vient renforcer encore les images de la résurrection et du triomphe.¹⁸⁴

La fleur de lis peut avoir le rôle de guide spirituel : elle fait le lien entre le monde terrestre et le monde divin, comme peut le faire le roi de France, *signe de proesse, de justice et de grant noblesse* (v.499-500) et aussi qualifié de *noble et fier, fort et puissant et droiturier* (v.607-608). D'ailleurs, l'adjectif *droiturier* est assez récurrent dans l'ouvrage. Il est attribué au roi et à la pointe du lis,

FLORE ET JARDINS. USAGES, SAVOIRS, ET REPRÉSENTATIONS DU MONDE VÉGÉTAL AU MOYEN ÂGE, études réunies par P.-G. Girault, Paris, Le Léopard d'Or, 1997, pp.113-129 (Cahiers du Léopard d'Or)

¹⁸¹ ROLLAND (Eugène), *Flore populaire ou histoire naturelle des plantes dans leur rapport avec la linguistique et le folklore*, Paris : F. Staude, 1903, 263p.

¹⁸² LOMBARD-JOURDAN (Anne), *op. cit.*, p.263

¹⁸³ *Ibid.*, p.100

¹⁸⁴ DURAND (Gilbert), *op. cit.*, p.395

semblable à la pointe d'une lance qui le représente (v.692). Cela peut signifier que le roi, dirigeant belliqueux, est apte à agir justement pour son pays et pour Dieu. Il serait le justicier en plus d'être un guide. Dans la *Queste du Saint Graal*, Bohort, le rêveur de lis, se voit confier une tâche similaire qui consiste à apporter soin et secours aux fleurs qui s'éloignent de la voie céleste. De même, dans l'ouvrage de Digulleville, ces facultés paraissent :

*"Dez bastons crochus, deis tu,
S'en vous avéz point de vertu,
Lez lointainnez acrocheréz, (ouailles)¹⁸⁵
Et prez de vous lez ramenrrez,
Et rasebleréz les dispersez
Es ostant de voyez perverssez.
Nul ne vous eschapera
Tant com la croce sus sera.
[...]
Ainsy pourront estre saneez
Et ainsi d'erreur rameneez. (v.777-792)*

La fleur de lis est un emblème composé d'éléments rassemblés qui rassemblent à leur tour. Elle impose un geste, une union, formant une *totalisation cosmique*, pour reprendre les termes de Gilbert Durand sur l'arbre. Cela sous-entend un mouvement dans l'espace, mais aussi dans le temps mortel en bas et immortel vers le haut. Il s'agit d'une fleur qui fait vivre, qui fait grandir, qui transcende. Elle appelle à la vie à travers l'émoi des sens. La vue est amplement sollicitée, puisque l'auteur insiste sur la lumière que répand le signe :

*L'air en estoit enluminéz
Et sa clarté si grant estoit
Que tout orison s'en sentoit. (v.1038-1040)*

Le verbe *sentir* indique la volonté d'atteindre la sensibilité de la personne qui appréhende le signe, par la vue, mais aussi par l'odorat :

*C'est la **fleur de lis** redolent (odorante)
Que de prés et de loinc on sent.
Et se de delis le nommoie
De nulle rien ne mesprendroie :
Elle a esté faite ou país
Ou sont trouvés tous bons delis,
Et celui qu'elle signera
En delis plus que aultre sera.
En Cantique en est escript.
Mon amy du tien lors le dist :
Entre les **lis** paysiblement
Se vivra sans empeschement.
Fleur de lys aussi l'ay nommee,
Combien que ne soit pas trouvee
Nulle aultre telle en sa façon,
Miex comparer assés au **lys**
Qu'a autre fleur, a mon avis :
Le **lys** a pointe barbelee
Et de barbiaus toute semee,
A tous cotés .i. petit pent
Et comme croque se rent.
Les lances qui ou milieu sont
Se dressent et contremont vont.
Se pommel ou boeste point n'a,*

¹⁸⁵ L'explicatif est ajouté par Frédéric Duval dans l'édition critique.

*Ongnement toutevoies a,
Car elle est médicinale
A maint mal dont est malade,
Et c'est assés equipolent
Au pommel et equivalent.» (v.1049-1078)*

Cette citation montre à nouveau que l'odeur du lis constitue une caractéristique d'identification de la fleur. De plus, la sensation olfactive permet l'élaboration d'une image d'un monde pleins de *delis* et de paix. Le lis, d'abord lance justicière, devient lance défensive et protectrice, puis il est renvoyé à sa valeur médicinale, capable de guérison, à l'instar du pommeau chrétien. Dès lors, le signe du lis paraît comme une fleur vivante, pleine d'éclat, qui sent bon. Ces impressions renvoient à la conception d'*image vivante* de la philosophe Sylvie Barney-Manuel¹⁸⁶. L'image serait vivante quand les sens utilisés pour la définir permettent d'accéder à la vérité divine, ce qui offre la possibilité d'avoir un regard nouveau sur les mots, d'avoir une nouvelle entente, une nouvelle compréhension. L'image se définit par ce qu'elle est, mais aussi par ce qu'elle évoque ou intime. Cela rappelle la théorie des armes *parlantes* de Michel Pastoureau qui voit dans les sonorités des noms des meubles héraldiques un moyen de faire référence à un nom de personne ou de ville. Ainsi, la fleur de lis renverrait à la ville de Lille¹⁸⁷. Par les sons qui résonnent, par l'odeur qu'il fait sentir, le lis vit, agit, dans les esprits humains afin d'y rester plus facilement et de constituer un mythe qui survivra à travers les âges.

Le signe du lis est construit par des allégories et des images qui font sensation et génèrent une *image vivante* et pourtant figée. Le signe voyage du monde des allégories pour aller vers le monde des hommes et soutenir la dignité royale. Dans ce cas, l'homme ne peut modifier, ni contester ce qui vient d'un autre monde et qui est amené par Grace Dieu même. La présence de cette personnification et son apparition dans la cour de France pourraient suffire à justifier la valeur du signe du lis et celle du roi, puisqu'il est le seul à pouvoir s'adresser à la porteuse de signe, et ainsi permet le lien du ciel à la terre. Le narrateur, témoin et rêveur ne voit que le drap d'azur et de fleur de lis dans une courtine vermeille illuminée :

*Oultrë, une fenestre avoit
Par ou le solleil descendoit
Et luisoit sur le parement
Si a plain et si clerement
Que la clarté qui y entroit
Rays en la courtine getoit.
Les **fleurs de lys** .iii. en getoient
De la couleur dont elles estoient.
Et l'asure d'entre les fleurs
.iii. rays aussi getoit entre eus,
Siques les rays entremellés
Et l'undelés l'autre ordenés
Estoient, aussi com les fleurs
Ont le champ d'asur entre .ii.*

¹⁸⁶ BARNEY-MANUEL (Sylvie), « Un air de déjà-vu encore jamais vu : imaginer l'art demain », Conférence de Carême, Paris, 2016 [en ligne] < <http://www.ktotv.com/video/00102741/un-air-de-deja-vu-encore-jamais-vu-imaginer-l-art-demain> >

¹⁸⁷ PASTOUREAU (Michel), *Une Histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris, Seuil, 2004, p.261

*Ceste chose si apparoit
En l'endroit ou ressortissét
Si grandement et si forment
Quë il sembloit que proprement
La courtine feüst bendee
D'or et d'asur entremelee. (v.1239-1258)*

Le spectacle lumineux a des allures de miracle, car la pièce paraît transformée avec l'arrivée de Grace Dieu, de la lumière et du signe créant une sorte d'explosion de couleur avec l'or, le rouge et le bleu. Jean-Pierre Leguay rappelle l'importance de la lumière dans les lieux sacrés pour l'imprégnation religieuse et l'illumination spirituelle : il s'agit de faire entrer dans une salle de la lumière, comparable à celle qui émane de la cour céleste¹⁸⁸. D'ailleurs, le discours de Grace Dieu au roi (v.1263-1318) concerne la nature du soleil et sa façon de répandre la lumière, faisant du signe du lis un instrument révélant les qualités du soleil et les merveilles de la lumière.

Le lis de Guillaume de Digulleville est une fleur pour un roi, et une fleur pour un auteur chrétien qui cherche à composer un signe, un texte empli de clarté divine. Il offre une conception du lis et du signe propres à l'époque de l'auteur, à l'imaginaire médiéval occidental, et à des archétypes plus généraux fondant un mythe nourrissant l'histoire d'une culture, et les vers de leurs auteurs.

V. Le Conte de Floire et Blanchefleur : reconnaître l'imaginaire du lis

Le *Conte de Floire et Blanchefleur*¹⁸⁹ a été écrit vers 1150 par Robert d'Obigny et raconte l'histoire de deux jeunes amants séparés qui tendent à se retrouver. Leur histoire évoque des fleurs et des thèmes associés au lis, tels que la blancheur ou la virginité, même si la fleur n'est mentionnée clairement que peu de fois. L'étude de cet ouvrage vise à mettre en avant l'imaginaire du lis et des caractéristiques que nous pouvons lui confier.

Les personnages de Floire et de Blanchefleur portent des noms renvoyant à des fleurs sans pour autant que nous devinions lesquelles. Le nom du prince espagnol Floire fait penser au substantif *fleur* sans autre précision et Blanchefleur laisse deviner une fleur aux pétales blancs, comme le lis, mais aussi l'aubépine ou encore le muguet. Leur identification est complexe, mais s'éclaircit lors des événements qui éprouvent l'amour des jeunes gens.

Floire et Blanchefleur sont nés le même jour, ont étudiés ensemble jusqu'à ce que les parents de Floire remarquent l'affection que les deux amoureux avaient l'un pour l'autre et décident de les séparer afin d'éviter que le prince païen s'attache plus à la jeune chrétienne. Ils envoient Blanchefleur étudier à Montoire, puis voyant que l'amour de leur fils ne s'amoindrit pas, la vendent à un marchand de Babylone qui la donne à l'émir. Les parents de Floire annoncent que Blanchefleur

¹⁸⁸ LEGUAY (Jean-Pierre), *op. cit.*, pp. 236 et 247

¹⁸⁹ ROBERT D'OBIGNY, *Le Conte de Floire et de Blanchefleur*, publié, traduit, présenté et annoté par Jean-Luc Leclanche, Paris, Honoré Champion, 2003, 221 p.

est morte et font bâtir un magnifique tombeau avec deux statues représentant chacun des amants se tendant une fleur :

*Et li ymage Blanceflor
devant Flore tint une flor ;
devant son ami tint la bele
une rose d'or fin novele.
Flores li tint devant son vis
d'or une gente flor de lis. (v.573-578)*

Les fleurs sont couvertes d'or, mais leurs noms évoquent d'autres couleurs. La rose renvoie au rouge et la fleur de lis au blanc, deux couleurs courtoises complémentaires qui mettent en avant la beauté et la vertu des individus. La position des fleurs et des amants montre que Floire est une rose pour Blanche fleur et que Blanche fleur est une fleur de lis pour Floire. Dès lors, nous associons Floire à la rose, ainsi qu'au rouge noble, mais empreint de violence et de passion. L'assimilation entre la rose et Floire ressort lorsque Floire se cache sous un lit de roses rouges pour parvenir à la chambre de Blanche fleur, gardée dans la tour de l'émir. Par ruse, Floire se déguise, comme Tristan, et s'habille de façon à passer inaperçu :

*Un bliaut ot vestu vermel,
car de l'huissier en ot conseil,
pour çou c'avoit une coulor
et li vestemens et la flor. (v.2307-2310)*

Le vêtement et la fleur se confondent. Le prince se transforme au point d'être invisible pour les personnes qui portent la corbeille de fleurs dans laquelle il se terre. Floire est une fleur qui mue, comme Liénor dans le *Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole* qui paraît bien plus tard. Le prince est une rose rouge qui transgresse les règles pour la jeune fille qu'il aime. Cependant, une fois sa supercherie mise à jour, il défend sa vie et celle de sa bien-aimée en devenant blanc comme lis. Lors de cette péripétie, les comparaisons impliquant la blancheur sont foisonnantes, renvoyant essentiellement aux vertus de Floire, mais aussi à celles de la Blanche fleur. Floire est décrit ainsi :

*Cief ot bien fait et crigne bloie,
desi au braiel si baloie,
front par mesure, molt ert blans,
plus biaux ne fu nus hom vivans. (v.2861-2864)
[...] Sa face resanle soleus
quant au matin apert vermeus (v.2871-2872)
[...]
la car blanche com flors de lis,
bras ot cras, mains blances com nois (v.2876-2877)*

Le prince possède ainsi des apparats de la noblesse par ses cheveux blonds, son teint de lis blanc et par son visage vermeille semblable au soleil. Floire détiendrait les qualités solaires confiées aux chevaliers, comme Gauvain, ou ces héros antiques qui se distinguaient grâce à la *crista*. C'est peut-être pour cette raison que la *car* de Floire, sa « substance musculaire », sa « peau », sa « nature » par métonymie¹⁹⁰, est comparée à la fleur de lis, la fleur de la dignité.

Blanche fleur est présentée avec un front plus blanc que l'hermine (v.2888) et un visage *de color tres fine, plus clere que n'en est verrine* (v.2897-2898). Quelques vers plus loin, on insiste sur son

¹⁹⁰ « Chair », DMF, < <http://www.atilf.fr/dmf/definition/chair> >

teint et plus particulièrement sur la couleur de la *car*, comme cela avait été le cas pour Floire :

*La car avoit assés plus blanche
que nule flors sor la brance* (v.2915-2916)

Cette insistance sur la blancheur du teint de la jeune fille n'étonne pas, puisqu'il s'agit d'un *topos* récurrent que nous avons déjà souligné à de nombreuses reprises. Toutefois, nous remarquons dans ces derniers vers la synthèse de deux expressions « blanche comme une fleur [de lis] » et « blanche comme la neige sur la branche » qui ne fait que mettre en avant les vertus supérieures de Blanchefleur. Elle est l'amie de Floire et est un symbole de pureté, de virginité et de chrétienté. Même si le roman ne date que du XII^e siècle, nous supposons que le nom de *Blanchefleur* associé à la chrétienté a de fortes chances de faire écho à la fleur de lis que l'on retrouve dans la *Vulgate* et dans l'*herbularius* des jardins monacaux. Quand Floire s'essaie de sauver Blanchefleur, il défend les valeurs de la courtoisie et les valeurs de l'Église. Blanchefleur est alors l'adjuvant, le guide qui forme Floire pour être un bon prince vertueux et ainsi être parmi les lis. A cela, il faut préciser que Blanchefleur n'est pas à confondre avec Blanchefleur dans *Le Conte du Graal*¹⁹¹, même si les deux peuvent évoquer une personnification de la reine de mai, associée à la reverdie du printemps. Floire aussi prend de nouvelles couleurs, change comme une fleur. Cette transformation nous laisse voir plus qu'un roman courtois, mais un récit allégorique sur la transformation d'un prince païen qui souhaite embrasser la foi chrétienne. Finalement, les amants sont sauvés de leur malheur et la blancheur de Floire devient de l'or lorsqu'il rentre chez lui pour prendre le trône et se fait baptiser. On lui confie une couronne et on lui présente la fleur d'or, un attribut végétal du pouvoir royal. L'or renvoie au métal précieux ainsi qu'à la *crista* qui marquent à eux deux le règne triomphal et prospère de Floire.

Le Conte de Floire et de Blanchefleur peut être perçu comme le roman d'ascension sociale et spirituelle de Floire, puisqu'il finit par devenir un roi chrétien. Cette élévation se manifeste par sa transformation florale dans un milieu propice au progrès et à l'épanouissement.

Le nom même de Floire fait écho aux végétaux, à la fleur comme à l'arbre, capables de grandir, évoluer, s'élever. Floire n'est qu'au début de sa vie : il n'a pas encore donné de fruit, de descendant. Sa jeunesse est mentionnée plusieurs fois et il est répété qu'il n'a pas de moustache, ni de barbe, qui constituent souvent un symbole de maturité et de sagesse. La croissance de Floire se manifeste par le passage de la fleur rouge, à la fleur blanche, puis à la fleur d'or pour devenir un roi chrétien. La vie, le conte de Floire est rythmé par des événements qui sont liés au monde végétal et floral. Il est né le jour des Pâques fleuries (v.163), soit durant la fête des Rameaux, période sainte et abondante en fleurs. Quand il joue avec Blanchefleur, il est dans un jardin avec *toutes les herbes et les flours qui sont de diverses coulours* (v.243-244). Il passe son enfance à l'école et dans un jardin pleins de

¹⁹¹ WALTER (Philippe) *Dictionnaire de mythologie arthurienne*, op. cit., p.69

fleurs, dans une nature vivante et féconde. Dans ce jardin, les arbres sont aussi en fleurs, comme l'arbre particulier qui poussent dans le jardin de l'émir de Babylone. Cet arbre est toujours en fleurs. Cependant, il prend une nouvelle signification puisqu'il pourrait représenter l'émir en constante quête de femmes, de fleurs, ce qui expliquerait son affection pour Blanche fleur. Contrairement à Floire, l'émir est déjà en place sur le trône. Il serait alors encore plus enclin à créer une descendance, à continuer la généalogie de sa famille. L'image d'arbre en fleurs rappelle des propos de Gilbert Durand qui affirme: « Il y a tout un messianisme sous-jacent au symbolisme des frondaisons, et tout arbre qui bourgeonne ou fleurit et un arbre de Jessé »¹⁹². Les arbres dans les jardins des dirigeants représenteraient alors le désir de créer une descendance, d'assurer une lignée qui permettra l'accès au salut. Dès lors, les arbres, et plus généralement les végétaux, dans les jardins royaux représentant des *locus amoenus*, constituent des éléments de décor propices à la vie courtoise, à ses histoires d'amour et à ses ambitions politiques et spirituelles. Le jardin représenterait alors le lieu concret de développement de la monarchie végétale dans lequel les princes et les rois voient la nature créée par Dieu en pleine expansion, ce qui les inspirerait à se comporter en accord avec les desseins de Dieu.

Grâce à ces études, il est possible de comprendre que le lis s'est vu attribuer des caractéristiques correspondant aux idéaux courtois qu'il a aidé à renforcer si bien que la fleur est reconnaissable même si elle n'est pas clairement mentionnée. La fleur de lis des couronnes païennes s'est transformée en fleur des rois. Le signe du lis s'est chargé en signification symbolique. Il s'est développé dans l'imaginaire politique et culturel médiéval au point de subir un changement important : il a d'abord été attribué aux valeurs chrétiennes et courtoises, puis ce sont ces mêmes valeurs qui ont été attribuées à lui. Le lis est devenu un signe fort, une référence identifiable lorsqu'il est question de fleurs blanches, de courtoisie, de royauté et de chrétienté.

¹⁹² DURAND (Gilbert), *op. cit.*, p.391

Conclusion

Nous avons essayé d'apporter un peu de lumière sur l'histoire du lis au Moyen Âge, bien que nous n'ayons pas pu analyser tous les textes et images dans lesquels il paraît. Il est évident que cette étude souffre de la distance temporelle entre le Moyen Âge et le XXI^e siècle, et de la quantité restreinte de références sur lesquelles il est possible de s'appuyer. Cette dernière condition nous a d'ailleurs amené à établir une édition d'un chapitre du *De Proprietatibus rerum* traduit par Jean Corbechon. Face à ces difficultés dans son *Essai de poésie médiévale*, Paul Zumthor s'exprime ainsi :

La poésie médiévale constitue aujourd'hui un domaine de recherche et de réflexion privilégiés ; parce qu'elle nous place, sans alibi, dans la nécessité d'affronter le phénomène historique le plus troublant : dans le vide, certes fortuit (dû à l'effet de durée et aux lacunes de notre documentation), mais un vide expérimental presque parfait, le phénomène de la manifestation, du développement et du dépérissement d'un sens.¹⁹³

C'est pourquoi nous avons entrepris d'analyser plusieurs types de sources : des textes savants, relevant plus de la science biologique, et des textes littéraires, faisant partie des sciences humaines. Ces sciences, que nous avons généralement l'habitude de séparer, voire d'opposer de nos jours, se sont révélées complémentaires et interactionnelles. Les connaissances agricoles et médicales ont alimenté l'image du lis dans la culture médiévale : elles ont notamment influencé la littérature, les pratiques religieuses et le système monarchique. L'étude pluridisciplinaire aide alors à dépasser les contraintes qu'imposent certaines recherches scientifiques et propose d'utiliser d'autres méthodes analytiques ouvrant de nouveaux axes de réflexions permettant de mieux cerner et de mieux nuancer les interprétations. Elle aide souvent à dépasser les hésitations et les lacunes des travaux qui n'approfondissent qu'une seule discipline. L'étude pluridisciplinaire valorise les recherches étendues autour d'un sujet et posent de nouvelles questions sur la définition des relations interdisciplinaires pouvant causer des sur-interprétations qui sont néanmoins limitées par la multiplicité et la variété des matériaux référentiels. Ainsi, nous avons pu apporter quelques éclaircissements sur le lis au Moyen Âge, mais aussi évoquer des sous-thèmes importants auxquels il est souvent associé comme la couleur blanche déjà bien expliquée par Michel Pastoureau qui a également abordé le concept de monarchie végétale. Cette idée montre une intuition concernant l'importance de l'usage et de la perception des plantes au Moyen Âge que nous avons vérifiée grâce à nos analyses textuelles sur le lis.

Michel Pastoureau a conçu le lis comme une fleur pour un roi¹⁹⁴. Pour compléter son propos,

¹⁹³ ZUMTHOR (Paul), *Essai de poésie médiévale*, Paris, Seuil, 2000, p.21

¹⁹⁴ PASTOUREAU (Michel), «Une fleur pour le roi. Jalons pour une histoire de la fleur de lis au Moyen Age» *FLORE ET JARDINS. USAGES, SAVOIRS, ET REPRÉSENTATIONS DU MONDE VÉGÉTAL AU MOYEN ÂGE*, études réunies par P.-G. Girault, Paris, Le Léopard d'Or, 1997, pp.113-129 (Cahiers du Léopard d'Or)

nous pourrions dire grâce à cette étude que le lis est aussi une fleur des champs, en reprenant l'expression du *Cantique des cantiques*. Au Moyen Âge, le lis fleurit, blanc, à côté des roses rouges dans les jardins cultivés par les religieux. Il est rouge pour l'œil médiéval, lorsqu'il s'agit du lis martagon, ou lis sauvage, que la main humaine n'entretient pas. Le lis blanc est préféré au lis rouge, peut-être pour sa couleur blanche intense qui arrive à égaler l'éclat de la rose. Il est vanté pour sa beauté, son odeur et ses vertus médicinales, comme en témoignent les sources textuelles que nous avons analysées. Ces caractéristiques mises en avant servent elles-mêmes à vanter les qualités physiques et morales de personnes et de personnages masculins ou féminins, saints ou non. Le lis est la fleur du roi, mais il est aussi la fleur des princes, la fleur des dames, de la Dame, de Jésus, des agents de ce dernier. Il est l'indice de la présence de vertus souvent prisées par la religion chrétienne et les mœurs courtoises, telles que la virginité, la pureté, la piété. Il est la trace de la *crista*, la marque antique lumineuse attribuée pour défendre la dignité des individus destinés à s'élever au dessus du commun des mortels. Il est le symbole de l'ascension spirituelle désirée par l'homme angoissé face à la fuite du temps.

Quand nous lisons qu'une jeune fille est belle comme une fleur de lis, nous comprenons désormais qu'il n'est pas uniquement question d'un *topos* littéraire rendant compte des critères esthétiques féminins au Moyen Âge. A travers cette comparaison, il s'exprime différents phénomènes d'ordres stylistiques, lexicologiques, botaniques, politiques, sociologiques et anthropologiques. Ils permettent de mieux comprendre le lis au Moyen Âge, pour ce qui est de sa définition et de ses usages. Nous avons remarqué qu'il était parfois confondu avec l'iris, le narcisse ou encore le muguet. Ces confusions sont compréhensibles et pardonnables pour Gaston Bachelard :

Comme tous les êtres, il faut aimer les fleurs avant de les nommer. Et tant pis si on les nomme de travers. On serait bien étonné si l'on prenait garde aux noms des fleurs dans les rêves.¹⁹⁵

Cela laisse penser que le lis, malgré sa forte valeur symbolique, n'est pas toujours mentionné pour ce qu'il est vraiment, mais pour ce qu'il évoque, c'est-à-dire une plante qui fait sens, qui porte un signe et qui soigne l'homme. Le lis au Moyen Âge constitue alors un symptôme de l'angoisse de l'homme ainsi qu'un des remèdes capables d'apaiser ses maux. Dès lors, cette étude ouvre les prémisses possibles de travaux de recherches visant à expliquer l'imaginaire des plantes, en particulier celles ayant des vertus médicinales, intéressant l'homme dans sa quête de sens, de bien-être physique et psychique, que ce soit au Moyen Âge comme aujourd'hui.

Ces réflexions nous ont amené à contacter l'herboristerie Au Temps des Fées pour un stage d'observation dont le projet, inclus dans l'annexe, proposait d'utiliser les connaissances acquises dans les recherches de ce mémoire pour le profit d'une entreprise. Grâce aux réflexions sur

¹⁹⁵ BACHELARD (Gaston), *L'Air et les Songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, José Corti, 1976, p.232

l'imaginaire du lis et des plantes en général, il a été possible d'initier le développement d'une gamme de tisanes savoureuses composées de plantes médicinales dont les effets étaient connus par le passé et ont été vérifiés grâce aux sciences plus modernes. Cette gamme de tisanes remet au goût du jour les vertus des plantes, les décoctions d'autrefois et d'autres histoires que nous avons failli oublier. Parmi ses histoires, nous retrouvons celle du jardin des simples de Saint Antoine d'Abbaye, celles des parfums épicées de l'hypocras du *Mesnagier de Paris*¹⁹⁶ et celle de tous les rêveurs en quête du breuvage miracle qui prendra soin de leur bien-être.

¹⁹⁶ Des informations sur ces tisanes sont disponibles en annexe.

Bibliographie

I) ÉCRITS MÉDIÉVAUX ÉVOQUANT LE LIS

1) Encyclopédies et autres écrits savants, des approches scientifiques voire médicales

a) Encyclopédies et autres écrits savants

ALPHITA, A MEDICO-BOTANICAL GLOSSARY, éd. Par John Lancaster Gough Mowat à partir d'un manuscrit bodléien Selden B.35, Oxford, Clarendon Press, 1887 [en ligne]

<<https://archive.org/stream/alphitaamedicob00mowagoog#page/n6/mode/2upW>>

BARTHÉLÉMI L'ANGLAIS, *Le Livre des propriétés des choses. Une encyclopédie au XIVe siècle*, traduit par Bernard Ribémont, Paris, Stock, 1999, 308 p.

HILDEGARDE DE BINGEN, *Le Livre des subtilités des créatures divines : Physique. [I], Les plantes, les éléments, les pierres et les métaux*, traduction par Pierre Monat, précédé de *Au Jardin d'Hildegarde* de Claude Mettra, Grenoble, J. Millon, 1996, 256 p.

- Précision sur Hildegarde de Bingen :

MOULINIER (Laurence), « La Botanique d'Hildegarde de Bingen », *Médiévales*, n°16-17, 1989,

p. 113-129

ISIDORE DE SEVILLE, *Étymologies, livre XVII, De l'agriculture*, éd. J. André, Paris, Les Belles Lettres, 1981, 259 p.

MATTHAÉUS PLATÉARIUS, *Le Livre des simples médecines*, éd. par Paul Dorveaux, trad. française du *Liber de simplici medicina dictus Circa instans* de Platéarius tiré d'un manuscrit du XIII^e siècle (Ms. 3113 de la Bibliothèque Ste Geneviève de Paris), Paris, Société française de l'histoire de la médecine, 1913, 255 p.

ROSARIUS , Romania, 14,1885. p.459 <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k160238/f464.image> >

b) Écrit antique qui a influencé les connaissances médiévales.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle, livre XXI*, texte établi, traduit et commenté par Jacques André, Paris, Les Belles Lettres, 1969, 171 p.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire de la nature*, morceaux choisis et traduits du latin par Danielle Sonnier,

Grenoble, J. Millon, 1994, 461 p.

c) Texte édité :

BARTHÉLÉMI L'ANGLAIS, *De Proprietatibus rerum*, trad. Par Jean Corbechon, ms. 22531, accessible en ligne : << <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b9059286p/f1.image.r=manuscrit%2022531.langFR> >>

- Ouvrage d'aide à l'édition :

CONSEILS POUR L'ÉDITION DES TEXTES MÉDIÉVAUX, publ. par l'Ecole nationale des chartes, groupe de recherches "La civilisation de l'écrit au moyen âge", Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques : Ecole nationale des chartes, 2002, vol. 1, 122 p.

2) Manuels et autres notes réservés principalement à des emplois dans la vie quotidienne

a) Pour les soins agricoles

PIERRE DE CRESCENS, *Livre des prouffitz champestres et ruraulx*, imprimé par la veufve de feu Michel Le Noir, 1521, manuscrit accessible en ligne

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86095128> > [feuillet du lys LVV VII, livre V, soit p173]nhb

b) Pour les soins cosmétiques

LE MESNAGIER DE PARIS, éd G. E. Brereton et J. M. Ferrier, traduction et notes de K. Ueltschi, Paris, Le Livre de Poche, 1994, 859 p (Lettres gothiques)

3) Ouvrages que l'on dit aujourd'hui littéraires

ALAIN DE LILLE, *La Plainte de Natura*, trad. par Yves Délègue, Grenoble, J. Millon, 2013, 187 p.

BENOÎT DE SAINTE-MAURE, *Le Roman de Troie*, édités, présentés et traduits par Emmanuèle Baumgartner et Françoise Vielliard, Paris, Librairie générale française, 1998, 669 p.

BEROUL, *Tristan et Yseut*, Edition de Daniel Poirion, préface de Christiane Marchello-Nizia, Paris, Gallimard, 1989, 201 p. (Folio Classique)

CHRÉTIEN DE TROYES, *Érec et Énide*, trad., présentation et notes de Jean-Marie Fritz, éd. critique d'après le manuscrit B.N. fr. 1376, Paris, Librairie générale française, 1996, 534 p. (Lettres gothiques)

CHRISTINE DE PISAN, *Oeuvres poétiques de Christine de Pisan.1, Ballades, virelais, lays, rondeaux, jeux à vendre et complaints amoureuses*, publ. Maurice Roy, New York, Johnson reprint

corporation, 1965, XXXVIII-320 p.

DIGULLEVILLE, *Le Dit de la fleur de lis*, éd. par Frédéric Duval, Paris, Ecole nationale des chartes, 2014, 344 p.

EUSTACHE DESCHAMPS, *Oeuvres complètes*, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale par le marquis de Queux de Saint-Hilaire et Gaston Raynaud, Paris, F. Didot, 1878-1903, 11 vol.

GERBERT DE MONTREUIL, *Le Roman de la Violette*, Paris, Honoré Champion, 1928, XCI-362p.

GUILLAUME DE LORRIS et JEAN DE MEUN, *Le Roman de la Rose*, présentation et notes par Armand Strubel, Paris, Librairie générale française, 1997, 1150 p.

HUON DE MÉRY, *Le Tornoient de l'Antéchrist*, Reims, Impression de P. Régnier, 1851, XVIII-200 p.

LI ROMANS DOU LIS, édité par Frederick Curry Ostrander, New York, Columbia university press, 1915 [en ligne] <<https://archive.org/details/liromansdoulis00ostrich> >

JEAN FROISSART, «Dits» et «débats», éd. A. Fourier, Genève, Droz, 1979, 340 p. (Textes littéraires français) [En appendice quelques textes de Guillaume Machaut mentionnant le lis]

JEAN RENART, *Le Roman de la rose ou de Guillaume de Dole*, traduction, présentation et notes de Jean Dufournet avec le texte édité par Félix Lecoy, Paris, Honoré Champion, 2008, 479 p.

JULES RENART, *Le Roman de la Rose ou de Guillaume Dole*, traduction, présentation et notes de Jean Dufournet, éd. par Félix Lecoy, Paris, Champion, 2008, 479 p.

LA QUESTE DU SAINT GRAAL, texte établi et présenté par Fanni Bogdanow, trad. par Anne Berrie, Paris, Librairie générale française, 2006, 831 p.

MARIE DE FRANCE, *Lais*, préface, traduction nouvelle et notes de Philippe Walter, Paris, Gallimard, 2000, 484 p.

PHILIPPE DE VITRY, *Le Chapel des fleurs de lis*, éd. A. Piaget, *Romania*, t.27, 1898, p. 55-92.

ROBERT D'OBIGNY, *Le Conte de Floire et de Blanche fleur*, publié, traduit, présenté et annoté par Jean-Luc Leclanche, Paris, Honoré Champion, 2003, 221 p.

RUTEBEUF, *Oeuvres complètes*, publiées par Edmond Faral et Julia Bastin, Paris, A. et J. Picard, 1959-1960, 2 vol, 582 et 349 p.

STRABON (Walahfrid), «Le Lys et la rose» dans BECK (Bernard), «Jardin monastique, jardin mystique. Ordonnance et signification des jardins monastiques médiévaux», *Revue d'histoire de la pharmacie*, 88^e année, n°327, 2000. pp. 377-394.

II) OUVRAGES UTILES A L'ÉTABLISSEMENT DE LA DÉFINITION DU LIS ET À LA COMPRÉHENSION DES LANGUES MÉDIÉVALES ET ACTUELLES

1) Dictionnaires

a) Dictionnaires de langues

- Plus portés sur le latin :

GAFFIOT (Félix), *Dictionnaire latin français*, Paris, Hachette, 1934, [en ligne] <<http://www.lexilogos.com/latin/gaffiot.php>>

- Plus portés sur le français moderne et l'étymologie :

BLOCH (Oscar), WARTBURG (Walther von), *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, PUF, 1989, 8^e éd., XXVI-682 p.

CATACH (Nina), *Dictionnaire historique de l'orthographe française*, Paris, Larousse, 1995, 1327p. (Trésors du français)

GIRODET (JEAN), *Logos : grand dictionnaire de la langue française*, Paris, Bordas, 1976, 3 vol., 3113p.

LE MICRO ROBERT:DICTIONNAIRE D'APPRENTISSAGE DE LA LANGUE FRANÇAISE, dir. par Alain Rey, Paris, Le Robert, 2008, 1 vol., XXIII-1506 p.

LITTRÉ (ÉMILE), *Le Littré : dictionnaire de la langue française en un volume*, Paris, Hachette, 2000, 1839p.

Article sur le lis :

"Lis, lys", *Trésor de la langue française informatisé*, [en ligne]

< <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=2924596785;> >

- Plus portés sur l'ancien et le moyen français

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE DE L'ANCIEN FRANÇAIS, [en ligne] <<http://deaf-server.adw.uni-heidelberg.de/>>

DICTIONNAIRE DU MOYEN ÂGE : LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE, préface de Jean Favier et introduction de Henri-Jean Martin, Paris, A. Michel : Encyclopaedia Universalis, 1999, 868 p.

DICTIONNAIRE DU MOYEN ÂGE, dir. Claude Gauvard, Alain de Libera, Michel Zink, Paris, Presses universitaires de France, 2004, L-1548 p.

DICTIONNAIRE DE MOYEN FRANÇAIS (DMF), [en ligne] <<http://www.atilf.fr/dmf/>>

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE DU MOYEN ÂGE, dir. par André Vauchez avec la

participation de Catherine Vincent, Paris : Éd. du Cerf ; Cambridge : J. Clarke ; Rome : Città nuova, 1997, 2 vol., XXVIII-1692 p.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, dir. A. Rey, Paris, Le Robert, 1992, vol 2, XXI-2383 p.

GODEFROY (Frédéric), *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècles*, Paris-Genève, Slatkine, 1881-1902, 10 vol, accessible en ligne :

< <http://micmap.org/dicfro/search/dictionnaire-godefroy/>>

GREIMAS (Algirdas Julien), *Dictionnaire de l'ancien français. Le Moyen Age*, Paris, Larousse, 1992, XXII-630 p. (Trésor du Français)

GREIMAS (Algirdas Julien), KEANE (Teresa Mary) *Dictionnaire du moyen français*, Paris, Larousse, 1992, XLVI-668 p. (Trésor du Français)

STEFANO (Giuseppe di), *Dictionnaire des locutions en moyen français*, Montréal, CERES, 1991, XIV-930p.

TOBLER (Adolf) et LOMMATZSCH (Erhard) *Altfranzösisches Wörterbuch*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag GMBH, 1952-1976, 10 vol.

b) Dictionnaires sur les symboles

CHEVALIER (Jean) et GHERBRANT (Alain), *Dictionnaire des symboles : Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Robert Laffont/Jupiter, 1989,1060 p. (Collection "Bouquins")

ENCYCLOPEDIE DES SYMBOLES, Paris, le livre de poche,1996, XII- 818 p.

2) Grammaires et études de vocabulaire

GOUGUENHEIM (Georges), *Les Mots Français dans l'histoire et dans la vie*, Paris Picrd, vol. 1, 1989, vol.2 et 3, 1990

MARTIN (Robert), WILMET (Marc), *Syntaxe du moyen français*, Bordeaux, Sobodi, 1980, 316 p. (Études médiévales)

MENARD (Philippe), *Syntaxe de l'ancien français*, Bordeaux, Bière, 1994, 382 p. (Études médiévales)

MOIGNET (Gérard) *Grammaire de l'ancien français. Morphologie – Syntaxe*, Paris, Klincksieck, 1984, 445 p. (Initiation à la linguistique, Série B, Problèmes et Méthodes)

LABORDERIE (Noëlle), *Précis de phonétique historique*, Paris, Armand Colin, 2013, 124p.

3) Ouvrages rhétoriques

- BÜHLER (Pierre), *Présence, sentiments et rhétorique de la nature dans la littérature latine de la France médiévale. De la fin de l'Antiquité au XIIIe siècle. Introduction à l'étude d'un mouvement esthétique*, Paris Champion, 1995, 2 t., 1420 p. (Nouvelle bibliothèque du Moyen Age)
- DÜRRENMATT (Jacques), *Stylistique de la poésie*, Paris Belin, 2005, 255p.
- DRAGONETTI (Roger), *La Technique poétique des trouvères dans la chanson courtoise. Contribution à l'étude de la rhétorique médiévale*, Genève-Paris-Gex, Slatkine Reprints, 1979, 702p.
- MOLINIÉ (Georges), *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Le Livre de Poche, 1992, 351p.
- REYNOLDS (Suzanne), *Medieval reading : grammar, rhetoric and the classical*, Cambridge, Cambridge university press, 1996, XVI-235 p.
- ZUMTHOR (Paul), *Essai de poétique médiévale*, Paris, Seuil, 2000, 619 p.
- ZUMTHOR (Paul), *Langue, texte, énigme*, Paris, Seuil, 1975, 267 p. (Poétique)

III) ŒUVRES CRITIQUES A PROPOS DU LIS

1) Le lis et l'univers botanique

a) Au Moyen Age

- BOTINEAU (Michel), *Les Plantes du jardin médiéval*, préface de Jean-Marie Pelt, Paris, Belin, 2003, 187 p.
- FLORE ET JARDINS. USAGES, SAVOIRS, ET REPRÉSENTATIONS DU MONDE VÉGÉTAL AU MOYEN ÂGE*, études réunies par P.-G. Girault, Paris, Le Léopard d'Or, 1997, 288p. (Cahiers du Léopard d'Or) [en particulier pour l'article de Michel Pastoureau «Une fleur pour le roi. Jalons pour une histoire de la fleur de lis au Moyen Age» p.113-129]
- JARDINS ET VERGERS EN EUROPE OCCIDENTALE, VIIIe-XVIIIe SIÈCLES*, Flaran 9, 1987, Auch, 1989, 289 p.
- LE BESTIAIRE, LE LAPIDAIRE, LA FLORE*, études réunies par G. Di Stefano et R. M. Bidler, Montréal, CERES, 2005, 351p.
- LE MONDE VÉGÉTAL (XIIe-XVIIe SIÈCLES). SAVOIRS ET USAGES SOCIAUX*, dir. de Allen J. Grieco, Odile Redon, Lucia Tongiorgi Tomasi, Saint-Denis, PUV, 1993.184 p.

PLANCHE (Alice), *Des plantes, des bêtes et des couleurs*, Orléans, Paradigme, 1998, 308p.

b) En général

CHANSIGAUD (Valérie), *Une histoire des fleurs. Entre nature et culture*, Paris, Delachaux et Niestlé, 2014, 239 p.

GRANDE ENCYCLOPÉDIE DES PLANTES ET FLEURS DE JARDIN, dir. par C. Brickell, Paris, Bordas, 1997, 608 p.

HOBHOUSE (Penelope), *Histoire des plantes et des jardins*, Paris, Bordas, 1994, 336 p.

LIEUTAGHI (Pierre), *Jardin des savoirs, jardin d'histoire*, Salagon-Mane, Les Alpes de lumière, 110-111, 1992, 148 p.

PELT (Jean-Marie), *Les Plantes qui guérissent, qui nourrissent, qui décoorent*, Paris, Chêne, 2014, 485 p.

ROLLAND (Eugène), *Flore populaire ou histoire naturelle des plantes dans leur rapport avec la linguistique et le folklore*, Paris : F. Staude, 1903, 263p.

2) Le lis et ses représentations

FISHER (Celia), *Flowers in medieval manuscripts*, Toronto, University of Toronto Press, 2004, 64p.

QUIÑONES (Ana-Maria), *Symboles végétaux. La flore sculptée dans l'art médiéval*, Paris, Desclée de Brouwer, 1995, 295 p. [En particulier pour son chapitre « l'iris » p.93-104, fleur souvent associée au lis]

3) Autour de la légende de la fleur de lis

BEAUMONT (Adalbert de), *Recherches sur l'origine du blason et en particulier de la fleur de lis*, Paris, A. Leleux, 1853, 140p., 22 pl.

BOSSUAT (Robert), *Poème latin sur l'origine de la fleur de lis*, Bibliothèque de l'École des Chartes, t.101, 1940, p.80-101

ROY (Emile), «Philippe Le Bel et la légende des trois fleurs de lis», *Mélanges offerts à Antoine Thomas*, Paris, 1927, p. 283-388.

IV) A PROPOS DU CONTEXTE MÉDIÉVAL

1) Histoire médiévale

DUBY (Georges), *L'Économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval : France, Angleterre, Empire : IXe-XVe siècles : essai de synthèse et perspectives de recherches*, Paris, Flammarion, 1977, 2 vol, 285 et 288 p.

DUBY (Georges), *Le Moyen Age de Hugues Capet à Jeanne d'Arc 987-1460*, Paris, Hachette, 1987 357 p. (Histoire de France Hachette)

GOUGUENHEIM (Sylvain), *Le Moyen Âge en questions*, Paris, Texto, 407 p.

HELVETIUS (Marie-Anne), *Église et société au Moyen âge, V^e-XV^e siècle*, Paris, Hachette supérieur, 2014, 302 p.

LE GOFF (Jacques), *La Civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Arthaud, 1995, 510 p. (Les Grandes Civilisations)

LE GOFF (Jacques), *L'imaginaire médiéval*, Paris, Gallimard, 1985, 370 p.

LOMBARD-JOURDAN (Anne), *Fleur de lis et Oriflamme. Signes célestes du royaume de France*, Paris, Presses du CNRS, 1991, 319p.

MARTIN (Hervé), *Mentalités médiévales, XI^e-XV^e siècle*, 2e édition corrigée, Paris, PUF, 1998, LVIII-516 p.

PASTOUREAU (Michel), *Symboles du Moyen Age : animaux, végétaux, couleurs, objets*, Paris, Le Léopard d'or, 2012, 396 p.

ROCH (Martin), *L'Intelligence d'un sens. Odeurs miraculeuses et odorat dans l'Occident du haut Moyen Âge (V^e-VIII^e siècles)*, Belgique, Brepols, 2009, 704 p.

SOT (Michel), BOUDET (Jean-Patrice) et GUERREAU-JALABERT (Anita), *Histoire culturelle de la France – 1. Le Moyen Âge*, sous la direction de Jean-Pierre Rioux, Jean-François Sirinelli et Michel Sot, Paris, Sueil, 1997, 463p.

2) Littérature médiévale et imaginaire médiéval

BADEL (Pierre-Yves), *Introduction à la vie littéraire du Moyen Age*, Paris, Bordas, 1969, 242 p. (Etudes)

CURTIUS (Ernst-Robert), *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin*, traduit de l'allemand par Jean Bréjoux, Paris, PUF, 1956, 738 p.

- DISCOURS ET SAVOIRS : ENCYCLOPÉDIES MÉDIÉVALES*, textes rassemblés et édités par Bernard Baillaud, Jérôme de Gramont, Denis Hüe, Cahiers Diderot n°10, Rennes, Presses Universitaire de Rennes, 1998, 199 p.
- DUCOS (Joëlle), *Encyclopédie médiévale et langues européennes. Réception et diffusion du De Proprietatibus rerum de Barthélémy l'Anglais dans les langues vernaculaires*, textes réunis et édités par Joëlle Ducos, Paris, Honoré Champion, 2014, 316 p.
- DURAND (Gilbert), *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire : introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Dunod, 1992, XXIII-536 p.
- JUNG (Marc-René), *Études sur le poème allégorique en France au Moyen Age*, Suisse, Francke Berne, 1971, 334p.
- LÉONARD (Monique), *Le Dit et sa technique littéraire des origines à 1340*, Paris, Honoré Champion, 1996, 455 p. (Nouvelle bibliothèque du Moyen Age)
- PAR LA VUE ET PAR L'OUÏE. LITTÉRATURE DU MOYEN ÂGE ET DE LA RENAISSANCE*, textes réunis par Michèle Gally et Michel Jourde dans, Paris, ENS Éditions, 1999, 203p.
- POIRION (Daniel), THOMASSET (Claude), *L'Art de vivre au Moyen Âge:codex Vindobonensis series nova 2644 conservé à la Bibliothèque nationale d'Autriche*, Paris, p. Lebaud, 1995, 326 p.
- POIRION (Daniel), *Littérature française*, vol. 2, *Le Moyen Age (300-1480)*, Paris, Arthaud, 1972, 343 p.
- POIRION (Daniel), *Le Poète et le prince. L'évolution du lyrisme courtois de Guillaume de Machaut à Charles d'Orléans*, Genève, Slatkine, 1978, 660 p.
- POIRION (Daniel), *Résurgences. Mythes et littérature à l'âge du symbole (XII^e siècle)*, Paris, PUF, 1986, 221p.
- REY-FLAUD (Henri), *Pour une dramaturgie au Moyen Âge*, Paris, PUF, 1980, 184 p.
- RIBARD (Jacques), *Le Moyen Age. Littérature et symbolisme*, Paris, Champion, coll. Essais, 1984, 168 p.
- RIBARD (Jacques), *Du mythique au mystique. La littérature médiévale et ses symboles*, Paris, Champion, 1995, 418 p.
- RIBÉMONT (Bernard), *De Natura Rerum. Études sur les encyclopédies médiévales*, Orléans, Paradigme, 1995, 472 p.
- RIBÉMONT (Bernard), *Les Origines des encyclopédies médiévales. D'Isidore de Séville aux carolingiens*, Paris, Honoré Champion, 2001, 353 p.
- STRUBEL (Armand), *Allégorie et littérature au Moyen Âge*, Paris, Honoré Champion, 2009, 464 p.
- STRUBEL (Armand), *La Rose, Renart et le Graal*, Paris, Honoré Champion, 1989, 336 p.
- VIGNERON (Fleur), *Les Saisons dans la poésie française des XIV^e et XV^e siècles*, Paris, Champion,

2002, 646p [en particulier pour le chapitre « La Flore d'ornement » p.215-248]

VIGNERON (Fleur), « *Pot, test, vaissel* : essai sur le contenant des végétaux dans la littérature et l'iconographie occidentales des XIV^e et XV^e siècles », *De l'écrin au cercueil. Essais sur les contenants au Moyen Age*, dir. D. James-Raoul et C. Thomasset, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2007, p. 75-92 (Cultures et civilisations médiévales)

WALTER (Philippe), *Dictionnaire de mythologie arthurienne*, Paris, Éditions Imago, 2014, p.441

WALTER (Philippe), *Naissance de la littérature française IX^e-XV^e siècle. Anthologie*, Grenoble, ELLUG, 1993, 254 p.

ZINK (Michel), *Littérature française du Moyen Âge*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, 393 p.

Table des illustrations

(Fig.1) : POIRION (Daniel), THOMASSET (Claude), *L'Art de vivre au Moyen Âge:codex Vindobonensis series nova 2644 conservé à la Bibliothèque nationale d'Autriche*, Paris, p. Lebaud, 1995, 326 p. [Lis, fol.38v]

(Fig.2) Livre des simples médecines, 1401-1500, Bibliothèque nationale de France, Département des manuscrits, [en ligne] <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b6000422n/f224.item>>

(Fig.3) PLATEARIUS, *Livre des simples médecines, ou Herboriste*, 1501-1600, Bibliothèque nationale de France, Département des manuscrits, Français 12322 [en ligne] <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b90610505/f164.item>>

(Fig.4) DELISLE (Léopold), *Les grandes heures de la reine Anne de Bretagne et l'atelier de Jean Bourdichon*, Paris, D. Morgand, 1913, 122 p. - 70 f. de pl.

Annexe

Projet de stage dans l'herboristerie Au Temps des fées composée avec l'aide de Madame Fleur Vigneron

A la fin de ma première année de master Littératures à l'Université Stendhal de Grenoble, je souhaite effectuer un stage d'une semaine dans l'herboristerie Au Temps des Fées. Pour cette première année de master, mon travail portait sur le lis au Moyen Âge, sujet pour lequel j'ai effectué des recherches dans les textes anciens. Je m'intéresse à l'image des plantes dans la littérature en articulation avec les discours scientifiques anciens sur leur usage médical et cosmétique de l'Antiquité jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, période qu'on peut considérer comme l'aube des temps modernes. J'ai obtenu la note de 16,5/20 à la soutenance de mon mémoire sur le lis, ce qui m'encourage à continuer l'exploration de ce domaine.

Le but de ce stage est de pouvoir partager les connaissances que j'ai pu accumuler durant l'élaboration de la première partie de mon mémoire sur le lis au Moyen Âge, dans les arts et dans les sciences, et de voir à quel point ces connaissances sont utiles à une entreprise.

Ce stage dans l'herboristerie permettrait l'observation d'une entreprise proposant une alternative naturelle au soin et au bien-être, comparable aux pratiques médiévales utilisant les *simples* essentiellement cultivés dans les jardins médicinaux des monastères. L'observation ne se limiterait pas à l'étude de produits et viserait à considérer l'ensemble de la structure et de ses partenariats avec d'autres organisations comme le Musée des Sciences Médicales. Il serait aussi l'occasion de comprendre sa clientèle afin de mieux saisir les besoins et les désirs actuels des individus. Cela faciliterait en amont la mise en place de projets bénéfiques au Temps des fées.

En une semaine, il n'est guère raisonnable de penser pouvoir contribuer très activement à la vie de l'entreprise, il s'agira donc surtout d'un stage d'observation. Mais, si je constate que certains produits font appel au lis, plante que je connais déjà bien, je pourrais envisager une manifestation, peut-être un présentoir spécifique ou un affichage, mettant en valeur ce que propose l'herboristerie Au temps des fées, du point de vue culturel, en rappelant les propriétés du végétal en question et peut-être aussi en lien avec le Musée des Sciences Médicales. J'ai déjà pu voir le calendrier 2015 créé pour l'entreprise : chaque mois est accompagné d'une plante présentée sous l'angle de ses vertus. Si l'herboristerie souhaite conserver la formule du calendrier, je pourrais proposer, pour 2016, une page sur le lis.

Plus largement, au-delà du temps limité d'une semaine de stage, il me semble que les compétences que je peux apporter se situent à trois niveaux. D'abord, mes études en lettres, me donnent une maîtrise de la parole, qui peut-être mise à profit auprès de la clientèle de l'herboristerie pour des explications sur l'histoire des plantes, voire proposer de mini-conférences, pour animer la vie de l'entreprise ; je maîtrise également l'expression écrite permettant de rédiger au mieux des plaquettes ou d'autres documents. À un niveau plus spécialisé, mes connaissances en latin, ma familiarité avec les écritures anciennes me permettent de lire les textes originaux ; pour le français, je suis capable non seulement de lire les manuscrits ou éditions datant d'avant la Révolution, mais surtout de les comprendre, sans faire erreur sur le sens de tel ou tel mot, de les commenter et je peux ainsi enrichir l'approche culturelle de l'herboristerie Au temps des fées. Enfin, mon travail de master prend place dans une équipe de recherche sur l'imaginaire (CRI : Centre de Recherche sur l'Imaginaire), c'est dire que je m'intéresse aux images qui imprègnent notre monde moderne et, dans cette optique, je suis susceptible de pouvoir analyser les comportements de la clientèle du point de vue des représentations mentales qu'elle se fait de ce qui touche à l'herboristerie, ce qui permettrait de répondre aux mieux aux attentes des clients et de contribuer ainsi à la bonne marche de l'entreprise.

Un stage d'une semaine à l'herboristerie Au temps des fées, me permettrait de commencer à voir comment mettre en œuvre ces diverses compétences. J'espère y acquérir des savoirs pratiques complémentaires de mes connaissances théoriques, tandis que l'entreprise pourrait aborder plus en profondeur des aspects littéraires et historiques relatifs aux plantes qu'elle présente dans ses rayons.

Fiches des tisanes inspirées de la culture médiévale qui ont été formulées à l'herboristerie

Tisane «Jardin des simples»

Ingrédients :

Achillée millefeuille, Mélisse, Marjolaine, Menthe douce, Bourrache, Souci

Description :

[Texte sur les emballages reprenant les allégations européennes]

Inspirée par le jardin médicinal de Saint Antoine l'Abbaye, cette tisane rassemble les principales vertus des simples, plantes connues de la pharmacopée depuis l'antiquité. La Menthe douce (*Mentha spicata L.*) est utilisée pour faciliter la digestion. Le Souci (*Calendula officinalis L.*) aide à soutenir la fonction normale du foie. La Marjolaine (*Origanum majorana L.*) et les fleurs de Bourrache (*Borago officinalis L.*) sont utilisées pour le drainage de l'organisme. L'Achillée millefeuille (*Achillea millefolium L.*), quant à elle, aide à maintenir une fonction vasculaire normale. Enfin, la Mélisse (*Melissa officinalis L.*) aide à soutenir la relaxation et le bien être mental et physique.

Histoire :

[Texte réservé au site web présentant une interprétation de la dégustation de la tisane]

Le bas d'une robe blanche traîne sur l'herbe verte. Il s'arrête. On entend un bruit de tiges coupées, puis un froissement de tissus et le frottement de la paille contre le vêtement. Le bas de la robe avance, traînant une odeur de menthe douce qui efface la fatigue. Il s'arrête. On entend un bruit de tiges coupées, la manche large glisse contre le vêtement et la main dépose dans le panier la belle fleur du souci qui est bonne contre les maux féminins. La main tombe. Le bas de la robe avance. Il s'arrête. On entend un bruit de tiges coupées, l'achillée millefeuille est posée dans le panier. Cette plante possède des vertus vulnérables. La main retombe. Le bas de la robe avance. Il s'arrête. La main se lève doucement, s'arrête, hésite, puis choisit la bourrache qui apaise les fièvres. La main retombe. Le bas de la robe avance. Il s'arrête. Il avance d'un pas. Le bas de la robe quitte légèrement l'herbe verte laissant voir des bottes en demi-pointe. On entend un bruit de tiges coupées. Le bas de la robe descend et fait disparaître les bottes. Dans le panier, on voit la marjolaine se superposer au dessus des autres plantes ; elle soigne les maux du ventre. Le bas de la robe avance. Il s'arrête. On entend un bruit de tiges coupées. Dans le panier, on voit la mélisse se superposer au dessus de la marjolaine. La mélisse est un sédatif efficace et purifie les humeurs. Le bas de robe se meut,

s'éloigne. Ainsi fit-il tout le tour du jardin des simples.

Tisane « Jardin arabo-andalou»

Ingrédients :

Ecorce d'orange, Galanga, Laurier, Réglisse, Hibiscus, Gingembre, Acore odorant, Anis

Description :

Inspirée par le jardin du même nom de Saint Antoine l'Abbaye, cette infusion savoureuse et parfumée vous transportera vers des contrées exotiques. Vous en reviendrez revigoré grâce aux plantes médicinales de ces terres lointaines. L'Orange douce (*Citrus sinensis L.*) est utilisée pour une bonne circulation du sang dans les micro-vaisseaux. La Réglisse (*Glycyrrhiza glabra L.*) aide à maintenir les niveaux d'énergie. L'Hibiscus *sabdariffa L.* améliore la vitalité et le Gingembre (*Zingiber officinale Roscoe*), aux propriétés stimulantes et toniques, contribue à la résistance contre la fatigue. Enfin, la Badiane (*Illicium verum*) soutient les défenses du corps.

Histoire :

Le bas d'une robe verte glisse sur les pavés de pierres brillantes et blanches. Les pierres sont si lisses qu'on entend à peine les mouvements du tissu et les pas de l'homme qui se promène. A son bras, il tient un sac de toile brune. Il s'immobilise. Le tissu arrête de se mouvoir et tombe droit devant les pieds joints de l'homme. Par terre, il y a une fleur rose d'hibiscus. L'homme se penche et la ramasse, puis se dresse et reprend sa marche. Calmement, il avance, jusqu'à s'arrêter. Il pose la fleur sur le dessus de son sac, puis tend le bras vers un arbuste. Il saisit une de ses feuilles, la craque sous ses doigts et la porte à son visage pour mieux humer son odeur. Le laurier embaume. Il pose la feuille à côté de la fleur. Il marche jusqu'à arriver devant un banc fait des mêmes pierres que les pavés. Le banc est ombragé par un oranger et est placé de façon à pouvoir observer un fin ruisseau d'eau claire qui traverse des joncs d'acore odorant. L'homme s'assoit, pose son sac. De son sac, il sort la fleur, il sort la feuille, qu'il pose à côté de lui sur le banc. Il sort une boîte métallique et un bâton de réglisse. Il ouvre la boîte qui laisse s'échapper des parfums de badiane, de gingembre et de galanga. Il mange sereinement, en écoutant l'eau glisser sur les pierres.

Tisane «Jardin du parfumeur»

Ingrédients :

Aspérule, Églantier, Rose pâle, Romarin, Feuilles de framboisier, Myrte

Descriptif :

Inspirée par le jardin éponyme de Saint Antoine l'Abbaye, cette infusion de plantes odoriférantes vous apportera réconfort émotionnel et bien-être digestif.

En effet, le Rosier sauvage (*Rosa canina L.*) et le Gallium odorant (*Galium odoratum L.*) sont utilisés pour faciliter la digestion tandis que La «Rose de Marie» (*Rosmarinus officinalis L.*) aide à renforcer le corps. Enfin, la Rose pâle (*Rosa x damascena H.*) est connue pour ses vertus adoucissantes et la Ronce (*Rubus fruticosus L.*) soutient le cœur dans toutes ses passions.

Histoire :

Rosa aux mille senteurs et aux mille visages, cette boisson est pour toi. Je décline ton nom sur le chemin des jardins de Saint Antoine dont les fragrances fraîches et délicates me guident vers de hautes pensées. Il m'est alors paru un étrange songe. Je marchais dans un sombre forêt à ta recherche. Je ne distinguais que les fleurs des myrtes et celles des églantiers, ce qui fut d'un grand soulagement. Le myrte renvoyait aux espoirs dédiés au désert d'Israël d'être touché de la main de l'Éternel : la terre gaste deviendrait féconde et ferait croître le cèdre et l'acacia, l'orme et le buis, l'olivier et le myrte. L'églantier, ou rose des chiens, rappelait un des tes visages sauvages dont les contours non moins doux exprimaient la loyauté idéale. Ainsi, les qualités des deux plantes me faisaient comprendre que mes espoirs de te retrouver seraient réalisés ; tu m'attendais. Je poursuivis ma route. Aspérule, la reine des bois aux petites fleurs blanches parfumées, est alors venue à moi. Elle m'indiqua la rude route qui allait vers toi par-delà les sentiers ombragés. Je marchais encore longtemps, si bien que j'arrivai en bout de la forêt. Je sentis alors une émanation légère de romarin. Une lumière claire qui ne pouvait venir que de la Dame descendit autour de moi. Cette lumière te désigne. Ô fleur belle et odorante, il ne reste que tes ronces pour te garder de moi.

Tisane « Jardin du paradis»

Ingrédients :

Pomme, Angélique, Romarin, Cerisier, Souci des jardins (calendula), Maniguette (Graine de paradis), Camomille matricaire

Descriptif :

Inspirée par le Jardin du Paradis de Saint Antoine l'Abbaye, lui-même inspiré du tableau du Jardin du Paradis de Francfort datant du début du XV^e siècle, cette infusion vous ouvrira les portes d'un véritable monde de paix.

En effet, la Matricaire (*Matricaria chamomilla L.*) aide à soutenir la relaxation et le bien être mental et physique. De plus, l'Angélique (*Angelica archangelica L.*), au nom évocateur du paradis, augmente la résistance physiologique de l'organisme en cas de conditions difficiles. La graine du Paradis (*Aframomum melegueta K.Schum.*) apporte une saveur chaleureuse qui s'allie à merveille à la douceur du « Buisson de miel » (*Cyclopia intermedia*) et à la Pomme (*Malus domestica Borkh*), le fameux fruit défendu !

Histoire :

Le verger est clair et calme. Les fleurs embaument de parfums délicats qui ravissent tout être qui y vient. Le rossignol et l'alouette se sont installés et ne cessent de chanter après avoir été silencieux tout l'hiver. Une dame cueille des fruits, une autre puise de l'eau. Une dame fait jouer quelques notes de musique à son enfant. Un peu plus loin, Saint Michel s'ennuie du discours des hommes. La Vierge blanche comme le lis lit paisiblement. Son doux regard se porte sur le livre et semble s'y perdre. Son imagination se dirige et va dans un monde que je crois avoir perçu au travers de mes lectures et de mes contemplations grâce auxquelles mon esprit était porté vers des lieux plus élevés. J'essaierai de vous décrire ce monde du mieux que ma langue et mon zèle le permettent.

Là-bas se trouve un verger autrement lumineux, où les plantes et les fleurs sont belles et odorantes. Les arbres donnent des fruits pleins et juteux et de l'ombre pour le repos. Pousse le grand cerisier aux petits fruits rouges qui rappellent beaucoup le verger de la Dame qui lit. Pommier et figuier croissent remarquablement, comme les herbes saintes qui sont bonnes pour le corps et l'esprit. Ainsi, on peut voir et humer les plantes vertueuses telles que l'angélique et le romarin, la calendula et la matricaire. Parmi ces plantes médicinales, se trouvent les douces graines et les feuilles goûteuses en bouche, comme les graines de paradis. Le verger est un délice pour les sens, si bien que je ne l'aurais jamais quitté si ce n'était pour vous le raconter.

Tisane de Noël inspirée des épices d'hypocras

Ingrédients :

Pomme, Cynorhodon, Cannelle, Gingembre, Maniguette, Fève de cacao, Fleur d'oranger, Badiane, Cardamome, Galanga, Macis de muscade

Descriptif :

Cette tisane de Noël aux parfums familiers, chaleureux et épicés, nous rappelle les fêtes et efface les tracas de la saison hivernale.

Le Gingembre et la Cardamome aident à maintenir l'immunité. L'Anis étoilé participe aux défenses naturelles du corps. Le Cannelle s'occupe de la santé des voies respiratoires supérieures, tandis que le Gingembre veille à celle des bronches. L'écorce de cannelier a aussi des propriétés stimulantes et toniques pour contribuer à la résistance contre la fatigue mentale et physique, tout comme le Rosier sauvage qui aide également à apaiser le rhume. Cette préparation apporte réconfort grâce à la saveur du Cacao, qui améliore le bien être émotionnel et la détente, associée à la délicatesse de la Fleur d'oranger idéale pour garder une relaxation optimale. Enfin, cette infusion aide à faciliter la digestion après un bon festin grâce à la Pomme, au Cynorhodon et à toutes les précieuses épices de l'Hypocras : Gingembre, Badiane, Cardamome, Galanga et Muscade.

Dès lors, la tisane de Noël présente les vertus idéales pour passer des moments calmes et heureux.

Histoire :

Des doigts fins rougis par le froid tournaient délicatement les pages d'un livre jauni par le temps. Puis, ils glissaient sur une page suivant des lignes imaginaires. Ils s'arrêtèrent. La jeune femme pencha la tête pour inspecter de plus près les mots qui étaient rédigés. Une mèche de cheveux bruns tomba sur l'ouvrage. Elle la passa derrière son oreille sans quitter l'ouvrage des yeux. Au bout de quelques instants, elle se redressa et referma le livre. Elle se dirigea vers le vaisselier. Elle prit une casserole, mit de l'eau dans la casserole et mit la casserole avec de l'eau sur le feu très doux. Elle retourna vers le vaisselier, prit un récipient et des sachets en toile de jute remplis de différentes épices. Elle posa le récipient et les sachets sur une table. Elle retourna vers le vaisselier, prit un couteau et une pomme qui se trouvait dans un panier à côté du vaisselier. Elle pela la pomme, marcha vers la casserole sur le feu et coupa la pomme en tranche qui tombèrent dans l'eau frémissante. Cette tâche accomplie, elle retourna vers la table avec les sachets qu'elle ouvra les uns après les autres. Dans le premier sachet, elle prit des bâtons de cannelle qu'elle cassa de ses doigts fins et qu'elle mit dans le récipient. Dans le second sachet, elle prit la racine de galanga, semblable au gingembre, coupa de fines tranches avec le couteau et les mit dans le récipient avec la cannelle. Dans un autre sachet, elle prit la cardamome et la mit dans le récipient. Dans un autre sachet, elle prit la badiane et la mit dans le récipient. Dans un autre sachet, elle prit les fleurs de muscade et les mit dans le récipient. Dans un autre sachet, elle prit quelques graines de maniguette et les mit dans le récipient. Elle concassa légèrement le tout et mit le mélange dans l'eau de la casserole sur le feu.

A cela, elle ajouta quelques gouttes de fleurs d'oranger. Elle posa un couvercle sur la casserole sur le feu, puis attendit quelques minutes. Elle enleva la casserole du feu, retira le couvercle, filtra le mélange et le mit dans une tasse. Elle prit la tasse et partit vers le salon, attrapant quelques gourmandises chocolatées au passage. Elle s'assit sur un fauteuil, posa la tasse et les chocolats sur un meuble à sa portée, le temps de se déposer une couverture sur ses jambes. Elle reprit la tasse des deux mains pour les réchauffer et regarda par la fenêtre, au loin, les baies rouges des églantiers couverts par la neige.

Résumé

Le mémoire sur le lis au Moyen Âge est une étude visant à mieux comprendre l'importance de la plante entre le V^e et le XV^e siècle. Pour cela, nous avons décidé d'effectuer une définition lexicologique du *lis* et de réfléchir sur ses emplois dans les textes médiévaux. Ces textes sont issus d'ouvrages savants, tels que les encyclopédies et les traités botaniques, ou de ce que nous considérons aujourd'hui comme des ouvrages littéraires. Leurs analyses permettent de soumettre quelques hypothèses sur l'imaginaire du lis, et des végétaux, au Moyen Âge et à notre époque. Elles proposent également une nouvelle lecture de quelques œuvres littéraires par le prisme de la thématique florale qui constituerait un indice de vertus et de la volonté de tout homme à s'élever spirituellement.

Mots Clés

Lis

Moyen Âge

Littérature médiévale

Botanique ancienne

Moyen français